

Pour l’honneur

Sophie Victorine Fornel

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

PAR P. PERRAULT

Lorsqu'il eut donné son coup d'œil à la table où, par ses ordres, on venait de poser six couverts, Pierre Marcenay quitta la salle du buffet, sortit de la gare et, coupant le boulevard Saint-Étienne, retourna jusqu'à l'entrée de la rue Mont-Rolland par laquelle devaient arriver ses convives.

Personne à l'horizon.

Que faisaient-ils donc, ces clampins-là ?

Mais, soudain, l'horloge de la ville sonna une demie. Consultant sa montre, Pierre s'aperçut que c'était celle de quatre heures ; son front, où la contrariété avait creusé un léger pli, se rasséréna : le rendez-vous était pour cinq ; c'était lui qui était en avance.

Que ses camarades ne s'attardassent point au delà de l'heure convenue, et on aurait le temps de dîner tranquilles avant le départ du train.

Il continua de suivre la rue Mont-Rolland, ce gai chemin si souvent parcouru depuis qu'il était en garnison à Dôle.

Les éclats de voix, les appels, les rires, les disputes des élèves du collège de gauche, les rondes chantées par les fillettes de la pension de droite, ces bruits familiers, qualifiés à certains jours

de « chahut assourdissant », lui devenaient doux à entendre, aujourd'hui qu'il s'en allait.

Levant la tête, il jeta un sourire d'amicale gratitude aux grands arbres dont les rameaux hospitaliers se penchaient par-dessus le mur pour offrir leur ombre aux passants.

Il en avait bien souvent usé ; et toujours la fraîcheur exquise de cette voûte feuillue lui faisait ralentir sa marche.

Que de choses on laisse ainsi derrière soi ; des riens, qui enlacent le cœur de liens insoupçonnés, dont on ne sent la présence et la force qu'à l'heure où ils se brisent.

Pierre aimait tout ce qu'il quittait… même les petits tracas de la caserne ; et il savait à l'avance qu'il regretterait tout cela. Mais son devoir était ailleurs.

Tout en marchant lentement dans l'ombre des arbres, il caressait d'un œil furtif ces galons de sous-officier qu'il n'avait point conquis sans peine. Son cher uniforme de dragons ! Plus qu'un jour à l'endosser. Lui, qui en était si fier, qui le portait si crânement !

C'était un beau soldat que Pierre Marcenay. Rien de remarquable dans les traits, mais une physionomie énergique, en dépit de ses yeux bruns qui riaient si aisément entre leurs cils très longs. Sa longue moustache rousse de Gaulois coupait d'une ligne décidée son visage un peu court. L'allure était bien militaire : l'homme et l'habit ne faisaient qu'un, cela se sentait.

L'uniforme incarnait pour Pierre beaucoup de choses très belles, très nobles, dont il avait le respect profond ; respect de tradition et de race.

Son père avait été officier de marine et lui avait enseigné, dès l'enfance, qu'il n'est pas de plus grand honneur pour un homme, que de revêtir l'habit sous lequel il aura le devoir de monter la garde auprès du drapeau.

S'il regrettait sa vie militaire, au régiment aussi on regrettait le jeune sous-officier. Il s'était fait aimer pour sa bonne humeur, sa philosophie à toute épreuve, autant que pour ses qualités solides ; car c'était une nature droite, serviable, cachant, sous des dehors d'insouciante gaieté, une rare délicatesse de sentiments.

Il entrait alors dans sa vingt-quatrième année, et, malgré les récriminations de sa tante, M Caroline Saujon, laquelle eût souhaité faire de lui un médecin, afin de pouvoir dorloter, sous une direction savante et toujours à sa portée, ses innombrables maux imaginaires, Pierre se disposait tout simplement à soigner son vignoble, fort compromis, à en juger par les dernières récoltes.

C'était de quoi l'occuper, d'autant qu'il aurait la charge de reconstituer, en même temps que les siennes, les vignes de son oncle, celui-ci étant depuis de longues années cloué sur son fauteuil par la paralysie, et incapable d'exercer la moindre surveillance.

Quelle vie serait la sienne entre le bonnet violet, le nez pointu, la voix aigre de sa tante et le pauvre infirme que toute sa pitié, toute sa tendresse ne rendraient guère plus heureux, car, pour ce faire, il eût fallu le débarrasser de son mal ou de sa femme… le jeune homme ne se le demandait point. À quoi bon chercher à prévoir les mauvais côtés de l'inévitable ? Son énergie, sa volonté calme viendraient peut-être bien à bout des difficultés journa-

lières : ce qu'il savait, c'est qu'il ne se déroberait point à l'engagement pris.

Lorsqu'il avait promis à son oncle, Charles Saujon, de se fixer auprès de lui, les circonstances étaient autres, il est vrai : M Marcenay vivait encore. Depuis son veuvage, elle avait repris sa place dans la vieille maison familiale et, malgré l'humeur acariâtre de M Saujon, Pierre trouvait du charme à cette existence en commun, qu'il ne partageait, au reste, qu'à l'époque des vacances.

Mais elle était morte à son tour, sa chère maman ; personne n'avait plus d'influence sur sa tante Caroline…

Un sourire effleura cependant la lèvre de Pierre, tandis qu'il réfléchissait à ces choses.

« Bah ! murmura-t-il, quand elle me cassera la tête avec ses sempiternelles criailleries, je prendrai mon fusil et j'irai tirer des grives dans mes vignes. Et puis, je vais lui apparaître investi d'un certain prestige. Que je ne rate pas mon affaire, et je deviens à ses yeux un personnage auquel il serait imprudent de s'attaquer : un augure !… »

Àse rappeler ce qui lui vaudrait une considération si haute et si précieuse, le jeune homme se sentit repris du fou rire qui l'avait saisi deux mois auparavant, en lisant une lettre de sa tante. Voici la teneur de cette mémorable épître :

« Il y a bien longtemps que tu ne m'as donné de tes nouvelles. Tout le monde autour de nous s'informe de toi. On s'étonne que tu ne sois pas venu en congé à Pâques, et on se hâte d'en conclure que nous sommes brouillés.

« J'ai assez à faire de me défendre contre les insinuations des méchantes langues. Elles vont jusqu'à prétendre que tu as renoncé à te fixer auprès de moi et de ton oncle, ainsi que c'était convenu du vivant de ta mère.

« Je suis très mortifiée de tous ces bavardages et j'ai hâte de clore le bec à ces commères qui sont après moi comme un essaim de guêpes avec leurs questions. On croirait que ça leur rapportera quelque chose que tu viennes vivre chez nous.

« Écris-moi donc une lettre dont je puisse leur lire, à tout le moins, le passage où tu affirmeras que rien n'est changé dans tes projets ; tu m'obligeras.

« Encore ceci :

« Avant de quitter le régiment, ne pourrais-tu pas apprendre un peu de médecine ; rien que ce qu'il te sera nécessaire d'en connaître, pour être à même de soigner mes pesanteurs d'estomac et mes autres misères habituelles ?

« Tu me dois bien cela, à moi qui t'ai tenu sur les fonts baptismaux et n'ai pas cessé depuis lors de te combler de mes bienfaits.

« Ce qui m'a suggéré cette idée, c'est ce que j'ai lu ce matin dans mon journal.

« Il annonce qu'un professeur vient d'inventer une méthode au moyen de laquelle on arrive à parler l'anglais et l'italien après six semaines de leçons.

« L'anglais est certes plus malaisé à se mettre dans la tête que quelques bribes de médecine, et tu as plus de six semaines pour étudier.

« Je compte donc sur toi et je t'embrasse en me disant ta tante affectionnée.

« Caroline Saujon. »

« P.-S. — Odule a écrit avant-hier. Il retarde encore son voyage de France ; mais, cette fois, c'est par raison de santé.

« Il se dit très atteint. Qu'il n'exagère pas, et nous pourrions bien hériter avant peu. »

Si la dernière partie de la lettre de sa tante avait follement diverti Pierre, ce post-scriptum, aussi bien que le silence gardé sur son oncle Charles, lui avait causé une véritable exaspération… Devant la perspective d'avoir à supporter un voisinage aussi antipathique, un instant le jeune homme avait hésité.

Pourquoi ne pas habiter le joli chalet qu'avait jadis fait construire son père en prévision d'une installation définitive, et qu'il serait tôt fait d'aménager, encore que les vignerons qui l'occupaient depuis dix ans y eussent commis pas mal de dégâts.

Il serait si près de son oncle ! c'était tentant…

Pierre ne s'était pas laissé séduire, toutefois. Son affection pour le vieillard l'avait emporté sur des considérations secondaires à ses yeux, puisqu'elles n'intéressaient que son propre bien-être.

Et, par retour du courrier, il avait répondu à M Saujon :

« Rassurez les aimables gens qui veulent bien s'intéresser à moi. Rien ne sera changé aux résolutions prises de concert avec ma mère et mon oncle jadis. D'ici huit à dix semaines je serai installé dans votre maison.

« Dieu me garde, ma bonne tante, de vouloir me soustraire à la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers vous. Si mes souvenirs sont exacts, vos bienfaits se sont répandus sur mon dur crâne bourguignon en vigoureuses et innombrables taloches ; c'est de quoi j'ai surtout à vous savoir gré.

« Mais je ne disconviens pas que lesdites taloches aient eu sur mon caractère la plus salutaire influence, et je les compte pour autant de bienfaits : nous voici donc d'accord.

« Aussi, désireux de m'acquitter envers vous de la façon qui vous agrée, je me mets dès ce soir à piocher l'art d'Esculape.

« Lorsque je vous arriverai, j'espère être à même de combattre les rébellions de votre pauvre estomac.

« Vous ne me dites rien de la santé de votre mari. J'aurais été heureux cependant d'avoir quelques détails. Pas brillantes, les nouvelles de l'oncle Odule. Mais je vous crois un peu pessimiste à son endroit. Il est robuste ; il surmontera cette crise comme il a surmonté les autres. Je le souhaite de tout mon cœur ; je désire tant le connaître !

« Je vous embrasse, mon oncle et vous, comme je vous aime.

« Pierre Marcenay. »

En revenant de jeter cette lettre à la poste, le jeune sous-officier avait fait emplette d'un petit traité de médecine usuelle.

Il avait, au reste, borné ses études à un seul cas : l'indigestion ; causes, effets, traitement ; tous les maux dont se plaignait M Saujon ayant leur source dans sa goinfrerie trop libéralement satisfaite, Pierre le savait de son médecin habituel.

La veille, au moment de faire ses préparatifs de départ, il s'était muni des médicaments nécessaires : sels de Vichy, thé de première qualité, cachets d'émétique pour les cas sérieux.

Réussirait-il ? cela restait à savoir… Avec beaucoup d'aplomb, un peu de charlatanisme, peut-être ?…

Il le désirait surtout en vue des conséquences, dont la première serait d'assurer, dans une certaine mesure, tout au moins, la tranquillité de son oncle et la sienne.

Mais, à cette heure, cette préoccupation passait au second plan. Ce à quoi songeait le jeune homme, tout en arpentant la longue rue pleine d'éclats de rire et de chansons, c'est que, décidément, ses amis étaient en retard : cinq heures achevaient de sonner. Son dîner d'adieu serait détestable pour peu que les convives se fissent attendre encore.

Ah ! enfin ! les voilà qui apparaissaient au tournant de la rue. Pierre hâta le pas, redevenu souriant. Et, tout en se rapprochant du petit groupe, il comptait :

« Quatre ! ils ne sont que quatre ! Où est donc passé le « comte de Trop » ? Pauvre Marc ! il aura trouvé le moyen de se faire consigner, je le parie ! » murmura-t-il.

Son premier mot fut pour l'absent, en abordant ses camarades.

« Il musait à sa toilette, nous l'avons planté là ! » répondit Justin Dolmer, un petit Parisien à la mine spirituelle et vive.

Pierre haussa les épaules :

« Toujours le même ! Quel flâneur ! »

Mais on sentait percer l'indulgence sous la critique. Il retint les jeunes gens une minute ou deux à la place où l'on s'était abordé, et jeta encore un long regard vers les profondeurs de la rue, avant de ramener ses amis au buffet, si contrarié de devoir se mettre à table sans le retardataire !

Le début du repas manqua un peu d'entrain. Les jeunes gens songeaient à la dispersion prochaine. Leur vif désir de ne se point perdre de vue ne leur faisait pas illusion.

En dehors de l'éventualité toujours prévue et… souhaitée : la guerre, ils savaient bien ne pouvoir compter que sur le hasard des événements pour les rapprocher.

Omer Nochard était vendéen. Il retournerait habiter son village et cultiver ses champs, son temps de service achevé.

Justin Dolmer retrouverait à Paris sa place de peintre en bâtiments : son patron lui en avait donné récemment l'assurance.

Ayant « raté » Saint-Cyr, de Mortagne se préparait pour Saumur. Quant à Bernard Courtois, il irait remplacer son père, marchand de bois en gros, dans le négoce où celui-ci avait fait sa fortune.

Celui qu'on appelait le comte de Trop, Marc Aubertin, oscillait encore entre deux voies, indécis.

Pierre venait de récapituler leur avenir probable. Il conclut :

« Avant six mois, nous serons éparpillés aux quatre coins de la France. Ne nous quittons pas sans avoir découvert le moyen de nous réunir.

— J'en propose un, fit Dolmer. Mortagne, qui est le richard de la bande, puisqu'il possède un château, fait faire des embellissements audit castel dès sa sortie de Saumur.

— Tu m'y vois déjà, à Saumur ?

— Un piocheur de ta force ! cela n'est douteux aux yeux de personne, mon cher ; pas même à ceux de l'officier de cours.

— Un piocheur… je n'en ai pas moins échoué à Saint-Cyr.

— Pour un point, et parce que ta santé t'avait mis en retard.

— C'est vrai, soupira le jeune homme.

— Donc, tu réussis, et, une fois officier, tu emploies ton premier congé à remettre ton château à neuf. Tout naturellement, tu me confies l'entreprise des peintures.

— Entendu, mon ami.

— Il y a des bois autour de ton château ?

— Trois cents hectares.

— Aménagés en coupes annuelles ?

— Parbleu ! c'est le plus clair de mon revenu.

— Courtois t'achètera cela et viendra surveiller lui-même l'exploitation. Nous voilà déjà trois. Les autres…

— Ton pays ne produit pas de vin ? s'informa Pierre.

— Hélas ! non ; rien que du cidre.

— Eh bien ! j'irai te vendre des vins de ma récolte.

— Et comme le comte de Trop est habitué à marcher dans ton ombre, ajouta Mortagne en riant, il t'emboîtera le pas. Reste Nochard. Quelle raison de quitter tes champs vas-tu inventer, Omer ?

— Lorsqu'il ne manquera plus que moi, faites-moi signe ; je vous aurai vite rejoints », repartit le Vendéen.

Peut-être n'étaient-ils pas très convaincus, au fond, que les choses se passeraient ainsi ; mais il leur était doux de le croire, et ils voulaient s'en persuader ; si bien que toute la première partie du repas fut employée à élaborer les détails du plan de réunion proposé par Dolmer.

Le comte de Trop parut comme on servait le rôti.

C'était un grand garçon, d'allure un peu nonchalante, fin, distingué, très blond.

La dominante de cette physionomie sympathique était l'expression triste des yeux. Les lèvres pouvaient sourire, le visage s'égayer, les yeux gardaient, au fond de leurs prunelles bleues irisées de gris, une ombre que rien, jamais, ne parvenait à dissiper tout à fait.

Une enfance sans joies, sans tendresse, oppressée par la crainte, était écrite dans ce regard très doux, qui ne savait point sourire.

Il reçut les reproches de ses camarades avec sa placidité coutumière, et, comme excuse à son retard, déclara sans s'émouvoir :

« Je n'étais pas prêt. Je dois dire que j'ai perdu quelques minutes à regarder manœuvrer un peloton d'oies. Leur conducteur

avait beau se démener comme un petit diable ! c'était tout le temps la « charge à volonté » dans les étalages des fruitières. Et les balais d'entrer en scène, et les horions de pleuvoir : ce que j'ai ri !... Eh ! mais, voici mon bonhomme qui pénètre dans la cour de la gare. Quel dommage de n'avoir pas un album et un crayon ! »

Le jeune homme, qui ne s'était pas encore assis, revint jusqu'au seuil :

« Je n'avais pas pris garde à son costume. Qu'est-ce qui peut bien lui servir de pèlerine ? Bon ! voilà ses oies qui fichent le camp ! Pauvre môme ! Attends, petit, je vais t'aider », cria-t-il, franchissant les trois marches qui le séparaient de la cour.

Mais les oies, effrayées, se dispersaient de tous côtés. En vain leur maître appelait : « Jaspine ! Clopinette, Merveille !... » car chacune avait son nom ; les entêtées n'écoutaient rien.

Marc courait deçà, delà, ne se doutant guère que la vue de son uniforme achevait de les affoler.

Cette chasse avait amené les cinq convives à la porte. Ils riaient comme des enfants à en suivre les péripéties. Dolmer proposait que tout le monde s'en mêlât.

Enfin, le propriétaire des oies parvint à grouper son troupeau dans un coin.

Planté devant elles, maintenant, montant la garde, il suivait d'un regard anxieux les allants et venants, l'air d'attendre quelqu'un.

Soit que la gaieté des amis d'Aubertin l'eût effarouché, soit qu'il ne jugeât pas ce dernier à même de lui donner le renseigne-

ment dont il avait besoin, l'enfant s'était borné à un remerciement timide, une fois ses bêtes réunies.

Car c'était un enfant : douze à treize ans au plus. Et si bizarrement accoutré ! Les pieds nus, le pantalon retroussé jusqu'au genou, tandis que le reste du corps se dissimulait sous des loques immenses, sans proportion avec sa taille menue.

Il avait la tête couverte d'un chapeau en feutre gris à larges bords, un chapeau d'homme sous lequel se perdait sa figure maigriotte et qui enveloppait d'ombre ses yeux noirs sérieux et observateurs.

Pour son manteau, le pauvre petit ! ce n'était autre chose qu'un vieux dessus de parapluie, une loque de couleur indéfinissable, où les averses, le soleil, tout ce qui lave, use, flétrit, avait dû s'acharner des années, et dont il avait agrandi l'ouverture pour lui permettre de passer la tête.

L'ensemble se complétait d'un paquet noué dans un foulard rouge à dessins multicolores, et d'une paire de souliers suspendus à un bâton qu'il portait appuyé sur l'épaule.

Son accoutrement ne semblait ni le gêner, ni l'humilier, au reste. À sa mine fière, on eût plutôt pensé qu'il se trouvait habillé à son goût.

La vue du chef de gare parut mettre fin à ses perplexités. Ce devait être lui ou l'un de ses employés qu'il attendait, car tout de suite il s'avança et, ouvrant sa main au fond de laquelle luisait une pièce d'argent :

« Vous pourrez bien nous transporter, moi et mes oies, jusqu'à Beaune pour cinq francs, monsieur, s'il vous plaît, dit-il en soule-

vant poliment son vaste chapeau.

— Dans le même compartiment, peut-être ? s'informa le chef de gare, narquois.

— Dame !... oui, monsieur, repartit naïvement le petit, je ne peux pas les donner à garder à d'autres.

— As-tu quelque idée de la façon dont les voyageurs sont installés ?

— Non, monsieur, je n'ai jamais voyagé, je demeurais dans la montagne, j'en suis sorti hier pour la première fois. »

Il s'interrompit :

« Tout de même, je crois que je mens. J'ai dû venir dans ce pays-ci en wagon ; mais j'avais six mois.

— Tu es excusable de ne pas te souvenir que les oies se transportent en cage, fit le chef de gare, se mettant à rire. Achètes-en une, enfermes-y tes bêtes et on vous embarquera.

— Ça doit coûter cher, une cage, remarqua l'enfant, la mine soucieuse : jamais je n'aurai de l'argent assez ! Et puis... est-ce que vous en vendez, monsieur ?

— Non, mon garçon. Nous nous bornons à les expédier, ici. Mais tu trouveras cela en ville. »

Le regard du gamin devenait de plus en plus désolé. La nécessité d'acheter une cage, la difficulté de parcourir les rues avec ses oies, difficulté dont il venait de faire l'épreuve, compliquaient vraiment trop les choses.

« On m'avait pourtant dit… », murmura-t-il les yeux à terre, hésitant…

Il demeura ainsi quelques secondes à réfléchir.

Tout à coup, prenant son parti :

« Au revoir, monsieur, prononça-t-il avec résignation ; je finirai mon voyage à pied. »

Et, doucement, en les caressant et les appelant par leur nom, il se mit à pousser ses oies du côté de la sortie.

Ce colloque avait été si rapide, qu'occupés à détailler le costume du jeune garçon, les sous-officiers n'avaient point encore repris leur place à table ; Marcenay intervint :

« Beaune est loin, mon petit. N'entreprends pas ce trajet à pied, tu en aurais pour trois jours. »

S'entendant interpeller par cette voix bienveillante, l'enfant s'était retourné.

Il répondit avec philosophie :

« Que voulez-vous, monsieur ? j'y emploierai le temps qu'il faudra. Je finirai bien toujours par arriver.

— Il y aurait peut-être un moyen d'arranger les choses. Attends une minute. »

Pierre alla présenter sa requête au chef de gare, qui répondit par un signe de tête affirmatif et par l'indication de la soute au charbon.

« Renferme tes bêtes dans ce réduit, là-bas, dit le jeune homme, et viens ensuite dîner avec nous. On avisera pendant ce temps à te procurer une cage. Un homme d'équipe ne pourrait pas aller en ville ?

— Pas maintenant ; tout le monde est occupé.

— Je ferai la commission en m'en retournant, marchef, prononça gaiement une voix essoufflée.

— Tiens ! Mirande ! D'où sortez-vous, mon cher garçon ? Vous êtes couleur sang de bœuf.

— J'ai fait la trotte du quartier ici au pas gymnastique ; j'avais si peur d'arriver trop tard ! Je ne voulais pas que vous partiez sans que je vous aie dit adieu et remercié encore une fois. Je vous garderai toute ma vie de la reconnaissance pour la bonté que vous m'avez témoignée. Au revoir ! monsieur Marcenay. Que Dieu vous rende le bien que vous nous avez fait à tous ! Vous dites qu'il faut une cage à volaille pour ce bambin ? Il en aura une d'ici une demi-heure ; je sais où on en vend. Je la ferai envoyer devant moi.

— Demandez la moins chère, recommanda l'intéressé.

— Choisissez la plus solide, Mirande, vous entendez : le prix me regarde. Adieu… peut-être au revoir ; sait-on ? »

Et, lui tendant la main :

« Je suis bien touché de votre démarche, mais sauvez-vous, vous seriez en retard. Allons, petit, enferme tes oies et à table. »

Les jeunes gens reprirent leur place. Le comte de Trop s'efforçait de mettre les morceaux en quatre, afin de rattraper les

autres. Pierre faisait ajouter un couvert à sa gauche pour son invité.

Celui-ci ne tarda pas de paraître. Sans embarras ni timidité, il vint s'asseoir à la place qu'on lui désignait, déplia sa serviette, l'étendit sur ses genoux après avoir regardé comment en usaient ses voisins, et se laissa servir.

Il rit de plaisir à voir s'étaler sur son assiette une belle tranche de gigot arrosée d'une sauce brune et entourée de pommes de terre bien rissolées :

« Tu ne mangeais donc pas tous les jours du gigot chez toi ? observa Omer Nochard plaisamment.

— Le jour de Noël et le jour de Pâques, ma mère Norite achetait un morceau de viande, et pas gros !

— Où vas-tu comme ça ? interrogea de Mortagne.

— À l'hôpital de Beaune. Elle est morte, la mère Norite.

— C'était ta parente ? fit Pierre.

— Non. Des parents, il y a longtemps que je n'en ai plus. J'avais six ans quand j'ai perdu mon grand-père et je ne me souviens ni de mon père, ni de maman : j'étais petit, petit quand ils sont morts.

— Et que vas-tu faire à l'hôpital de Beaune ? demanda Courtois à son tour.

— J'y vais retrouver une amie de maman, Catherinette, la fille de notre voisin. Elle n'est pas religieuse à cause qu'elle est quasiment infirme et que, des fois, il lui faut rester des semaines et des

semaines dans son lit. Mais, sitôt son mal passé, elle sert les autres malades.

« Tous les ans, elle vient chez son père. Et elle m'a dit que lorsque ma mère Norite n'y serait plus je devais aller à Beaune la trouver.

« Je m'y rends. Elle me placera bien, j'en suis sûr. J'emmène mes oies pour payer ma dépense en attendant qu'elle m'ait découvert un emploi. Elles sont à moi en propre, les oies. On m'a donné les œufs, je les ai fait couver et ils ont tous réussi. On le savait chez nous ; alors ceux qui ont pris le « butin » de la mère Norite me les ont laissé emmener.

— Personne ne s'est donc inquiété de ce que tu deviendrais ? fit Marc apitoyé.

— Que si. J'ai là une lettre du père de Catherine. Même il voulait me prendre chez lui à gages. C'était bonté de sa part ; il n'avait besoin de personne. Alors j'ai dit que je désirais voir du pays et je suis parti hier matin.

— Comment t'appelles-tu ? s'informa Courtois.

— Mon vrai nom, c'est Grégoire Chaverny ; mais, l'autre année, il est venu chez nous une Anglaise qui m'appelait toujours « petit Greg » : ça m'est resté.

« C'est sûr que je ne suis pas haut pour mes douze ans et huit mois.

— Tu viens de loin ?

— Pas bien ; deux journées de marche. »

Il dévorait tout en répondant aux questions qui se succédaient. Son appétit semblait croître à mesure qu'il absorbait le contenu de son assiette.

Le remarquant, Pierre la lui remplit une seconde fois.

Après qu'il eut fini :

« Ça va mieux ! s'écria-t-il, jetant un regard de reconnaissance aux jeunes gens qui souriaient. Que j'avais donc faim ! Ça me serrait tant le cœur d'avoir enterré ma mère Norite et de partir comme ça tout seul, que je n'ai guère mangé ces deux jours ; je n'y songeais pas… Je vous remercie bien, messieurs. »

Discrètement, il repoussait sa chaise et se levait, en prononçant ces derniers mots.

Pierre n'essaya pas de le retenir. Dans l'animation de cette fin de repas, peut-être, sans y prendre garde, eût-on rempli son verre trop souvent.

Et puis, leur pensée à tous, un moment détournée, évoluait à nouveau vers la séparation, les regrets, les promesses de se revoir. La rapide apparition de Mirande avait remis sur le tapis les questions de service.

« Qu'il n'attrape pas quatre jours de « clou » à cause de moi ! dit Pierre en regardant l'heure.

— Je parlerai à l'adjudant, promit de Mortagne. Tiens, remarqua-t-il, notre bonhomme discute son marché avec l'homme à la cage. Mirande n'a pas traîné pour faire la commission. Alors, tu prends ce petit à ta remorque, Marcenay ?

— Jusqu'à Beaune, oui. Il me paraît savoir si peu de chose de la vie ! »

On avait apporté le café, les liqueurs ; la fumée de leurs cigarettes embuait peu à peu la grande pièce où ils étaient seuls. Sept heures venaient de sonner. Bien que l'on fût aux derniers jours d'août, le gaz était déjà allumé et jetait sur les choses, qu'éclairait encore un peu la lueur d'un soir très pur, sa clarté fausse qui semblait les ternir.

« Mais vous y arriverez en pleine nuit, à Beaune, remarqua le comte de Trop, s'apercevant soudain de ce changement de lumière.

— À neuf heures cinquante. L'hôpital sera fermé, c'est vrai, murmura Pierre, ennuyé de cette complication qu'il n'avait pas prévue.

— Bah ! ce gamin dormira à la belle étoile. Pour une nuit ! en cette saison ! Il n'a pas l'air d'habiter un palais, d'ordinaire, et je le crois fort débrouillard. Écoutez-le discuter son marché ; est-il amusant ! » fit Courtois.

Vivement, Marcenay se leva et rejoignit Greg alors en train de faire l'article pour tâcher d'échanger la cage contre une de ses bêtes.

« Garde tes oies, mon enfant, dit Pierre. Nous réglerons cela plus tard, ajouta-t-il, ayant remarqué la rougeur humiliée du petit. Le train sera en gare avant dix minutes. Encage ta volaille ; moi, je m'occuperai de nos deux billets. »

Les camarades de Pierre l'avaient précédé sur le quai, hors le comte de Trop qui était venu le retrouver dans la cour.

« Écris-moi souvent, ne fais pas le paresseux, suppliait Marc. Ce que je vais m'ennuyer, toi parti !

— Secoue cela, mon pauvre vieux ; le service en pâtirait. On n'a de goût à rien quand on se laisse gagner par l'ennui. Ne va pas t'attirer des histoires, à présent que…

— Que tu n'es plus là pour veiller au grain… J'y tâcherai, répondit le jeune homme. Et puis j'espère bien avoir mes trente jours de permission après les manœuvres. J'en passerai la plus grande partie chez ma tante ; c'est-à-dire à Dracy, chez la grand'-mère, puisqu'on est convenu de s'y réunir aux vacances.

— Les deux propriétés se touchent : c'est parfait, nous serons constamment l'un chez l'autre. Bonne idée qu'a eue ton oncle d'acheter cette maison de campagne pour sa mère. Alors on peut se dire « à bientôt ». À moi aussi, tu vas me manquer, ajouta Pierre, songeant aux deux vieux visages qu'il aurait pour seule compagnie.

— Où est passé le comte de Trop, le sais-tu, Marcenay ? cria soudain Dolmer, de la barrière où il s'appuyait.

— Il est avec moi : nous vous rejoignons.

— Le comte de Trop !… murmura petit Greg, laissant du coup échapper l'oie qu'il tenait, le comte de Trop !… »

Il examina longuement le jeune homme. Son regard avait tout à fait perdu son expression charmante, un pli amer serrait ses lèvres devenues presque blanches.

Il était troublé à ce point que si l'oie ne fût revenue se frotter à ses jambes, il ne se serait pas rappelé ce qu'il était en train de

faire.

« Qu'est-ce qu'elle dira, Catherinette, quand elle saura que le comte de Trop est un beau sous-officier qui demeure à Dôle, et que j'ai soupé ce soir à la même table que lui ?… Si c'est croyable ! marmottait-il, Greg Chaverny à table avec le comte de Trop ! Qu'est-ce qu'elle en dira, Catherinette ?… »

02

Il était huit heures du matin.

Plus souffrante que de coutume, toute frileuse, Catherine Dortan s'était levée tard. Elle descendait au jardin prendre un bain de soleil, lorsque le concierge l'aborda, lui annonçant :

« Mademoiselle Catherine, il y a là-bas du monde qui vous demande.

— Mon père, peut-être ? Ou bien mon frère Alban ?

— Ni l'un ni l'autre. Ceux qui vous réclament, c'est un petit gars d'une douzaine d'années et un grand beau garçon en uniforme de sous-officier de dragons. »

Bien surprise et pas fixée du tout, Catherine suivit son interlocuteur en se hâtant de son mieux.

Dès qu'elle aperçut Greg :

« Comment ! te voilà ! Sans m'avoir prévenue. Mais, mon enfant, qu'est-il donc survenu ? interrogea-t-elle tout en l'embrassant.

— Ma mère Norite est morte il y a cinq jours. Votre père voulait me garder ; mais il n'a pas besoin de moi, puisqu'il s'en passait bien avant. J'ai dit que je préférais venir vous trouver comme vous me l'aviez recommandé. Je suis d'âge à gagner ma vie. »

Il tira de sa poche la lettre qu'il apportait et ajouta en la remettant à Catherine :

« Tout le monde allait bien chez vous quand je suis parti.

— De quoi est morte notre vieille voisine ?

— Ah !... voilà... On n'en sait rien. Le médecin ne l'a pas vue. Quand je suis allé le quérir, il était à l'opposé du canton, à remettre une jambe cassée. Les médecins... ça manque un peu par là-bas, vrai ! Ma mère Norite m'a dit bien souvent qu'on aurait guéri mon grand-père si les soins avaient moins tardé. Et si j'avais grand-père... », murmura tout bas le petit garçon, retenant mal un sanglot.

Catherine soupira sans répondre. Qu'eût-elle pu dire à l'orphelin, qui diminuât pour lui la tristesse de son isolement dans la vie. Elle se contenta de l'embrasser encore et de le serrer contre elle, par un geste protecteur très tendre.

Il comprit tout ce que cette étreinte lui promettait d'affection. Relevant sur sa vieille amie ses yeux reconnaissants, il déclara :

« C'est heureux que je vous aie, Catherinette ! oui, c'est heureux !

— Qui t'a fait présent d'un pareil manteau ? s'informa celle-ci, remarquant la loque informe qui flottait sur les épaules grêles du bambin.

— Personne. C'est le vieux parapluie de grand-père que j'ai défait. Il m'a bien servi ! Avec son chapeau et ça, j'ai reçu deux averses sans être trop mouillé.

— Si ta pauvre maman te voyait ainsi affublé ! soupira Catherinette. Et pieds nus ! pour venir de si loin !

— J'avais peur d'user mes souliers. Il m'en faudra quand je serai chez les autres !... »

Il s'interrompit, et, jetant autour de lui un coup d'œil émerveillé :

« C'est beau, ici, et grand ! Il doit falloir du monde pour faire l'ouvrage.

— Oui, mais, malheureusement, le service est au complet.

— On me gardera bien quelques jours, quand même, dites, ma bonne Catherinette ? J'ai amené mes oies pour payer ma dépense. Et puis je travaillerai. Seulement, des oies, il y en a une qui revient à M. Marcenay. »

Tout occupée de l'enfant, Catherine n'avait pas pris le temps de songer à Pierre, dont la présence à côté de Greg s'expliquait si peu, qu'elle croyait le jeune homme venu pour rendre visite à quelque malade.

Lorsque petit Greg lui eut présenté son protecteur, la bonne fille releva sur celui-ci son regard, affectueux toujours, mais qui prenait, dès qu'elle était émue, une expression d'une intense douceur.

« Vous avez veillé sur cet enfant, monsieur ! Vous vous êtes peut-être même détourné de votre route, et en tout cas retardé,

pour me le conduire. Je vous en remercie de tout mon cœur. Il a bien besoin de protection, le pauvre ! Sans personne, aucune ressource et guère de savoir… »

Elle s'interrompit pour dire au jardinier qui traversait la cour :

« Voudriez-vous serrer ces oies quelque part, monsieur Gérôme ? »

Puis, faisant signe à Greg et à Marcenay de la suivre, elle ajouta, tout en les faisant entrer au parloir :

« Je vais chercher madame la supérieure. »

Greg s'assit tout songeur à côté d'une fenêtre. Dans la cour, les religieuses allaient et venaient, affairées à installer leurs convalescents de façon commode. Quelles précautions ! Avec quel soin elles choisissaient les coins les mieux abrités ! On devait être heureux dans cette maison. Était-ce dommage qu'on ne pût pas l'y garder !…

Quelques minutes s'écoulèrent.

L'enfant et le jeune homme n'avaient pas échangé un mot.

Préoccupé d'une idée subitement éclose en son cerveau, Pierre marchait à travers la grande pièce, virant de bord avec la régularité d'un marin sur sa passerelle, sans même accorder un regard aux beaux meubles anciens dont le parloir était orné.

Cette méditation silencieuse se poursuivit jusqu'au moment où un grincement léger, avertissant le jeune homme que la porte venait de s'ouvrir derrière lui, le fit interrompre sa marche et se retourner.

Pierre s'inclina très bas, saisi de respect et d'admiration, devant le doux visage vieilli, à l'expression sereine, qui s'encadrait si noblement dans le hennin de fine toile.

Il se figurait cette belle vieille femme penchée sur le lit d'un malade ; rien que sa vue devait calmer les maux, amener un sourire sur les lèvres brûlées de fièvre.

Catherine Dortan, qui suivait la supérieure, présenta le protecteur de son petit ami, et, allant prendre Greg par la main, l'amena devant la Mère.

Celle-ci considéra l'enfant une seconde en esquissant un geste de compassion ; puis, avec une caresse sur ses cheveux noirs embroussaillés, devinant à son visage anxieux la terreur de voir les portes de l'hôpital se fermer devant lui :

« On te gardera ici jusqu'à ce qu'on t'ait trouvé une place, mon enfant, sois tranquille », prononça-t-elle de sa voix persuasive, une voix qu'on devinait accoutumée à bercer les misères humaines.

Cette question réglée, après l'échange de quelques politesses, Pierre n'avait qu'à prendre congé.

Cependant il n'en fit rien.

L'idée lui était venue d'emmener Greg avec lui à Dracy ; Greg sans ses oies, son chapeau et son manteau, par exemple.

Àaucun prix il ne referait la traversée de la ville en de telles conditions. Ah ! fichtre non ! jurait-il en lui-même. Les éclats de rire soulevés par leur passage sonnaient encore à ses oreilles.

Mais il avait fait causer l'orphelin durant le trajet de Dôle à Beaune ; et ensuite, avant de se coucher, à l'auberge où ils étaient descendus tous les deux.

Et, de ses réponses pleines de raison, de sa volonté arrêtée de n'être à charge à personne, Pierre avait conclu que petit Greg ferait un serviteur modèle.

Il n'hésitait plus à émettre sa proposition que par crainte de la voir déclinée. C'eût été naturel, somme toute. Qu'était-il pour M Dortan ? un inconnu.

Les explications données par Catherine à la supérieure ajoutaient encore à sa perplexité.

Les parents de Greg avaient dû occuper un rang social plus élevé que celui où ils songeaient à établir leur fils.

En racontant que M Chaverny avait été son amie la plus aimée, la bonne fille insistait sur ce point, qu'il serait important de caser Greg quelque part où l'on prît intérêt à son éducation. Sa mère tenait si fort à ce qu'il fût instruit. Elles avaient bien des fois traité ce sujet ensemble, durant les deux années que la jeune femme avait survécu à son mari, mort le premier, presque aussitôt leur arrivée dans le Jura.

La religieuse hochait la tête. Certes elle avait le désir de venir en aide à l'orphelin, mais dans les conditions où le désirait Catherine, cela devenait malaisé.

Greg expliqua :

« J'ai fait ma première communion. Je n'aurai plus à aller au catéchisme.

— Mais c'est l'école qu'il te serait bon de suivre.

— Il y a des cours le soir », intervint la Mère.

Tout en parlant, les deux femmes regardaient Pierre, comme si, à l'expression de sa physionomie, elles devinaient sa pensée et eussent voulu l'encourager à la dire.

Au vrai, il y avait un peu de cela.

Le jeune homme dut s'en rendre compte, car il se décida enfin à prononcer :

« Voici ce que je vous propose, mesdames. Si vous jugez pouvoir me confier ce bonhomme, je l'emmènerai avec moi. Je n'ai pas de domicile particulier, il est vrai ; je vais habiter chez un oncle et une tante. Mais encore que ma tante soit d'un caractère un peu… un peu difficile, je vous promets que l'enfant sera bien. Quelle situation il aura… je ne sais trop. Il devra rendre quelques-uns des services que rendrait un domestique, évidemment. Toutefois, en dehors des heures de classe — car je l'enverrai à l'école régulièrement au moins l'année prochaine — il sera souvent avec moi. Ce dont je compte surtout le charger, c'est de veiller sur mon oncle, si impotent, qu'il a besoin d'aide pour les moindres choses. Ce ne sera pas une compagnie bien gaie pour un enfant, mais…

— Oh ! monsieur Marcenay, je resterai avec votre oncle tant qu'on voudra ; j'aime beaucoup les vieux, interrompit Greg. Et puis, s'il est malade…

— Paralysé, mon petit, et, la plupart du temps, incapable de se faire comprendre. En retour des soins qu'il donnera à l'oncle Charlot, poursuivit Pierre, s'adressant aux deux femmes, outre

cinq francs d'argent de poche par mois, je me chargerai de l'entretien de Greg. Voyez, mesdames, si ma proposition vous agrée. »

Et, leur présentant son livret militaire :

« L'opinion de mes chefs vous aidera à former la vôtre à mon égard », ajouta-t-il.

Elles le parcoururent attentivement, puis la religieuse le rendit à Marcenay avec un sourire approbateur.

« Tous mes compliments, monsieur, dit-elle ; vous pouvez emmener le petit, n'est-ce pas, Catherine ?

— J'en suis d'avis, ma Mère, et je pense que c'est Dieu qui a mis M. Marcenay sur le chemin de mon ami Greg. »

Aimablement, en femme qui connaît la valeur des choses, la supérieure offrit alors au jeune homme de lui faire visiter l'hôpital.

« Il date du XV siècle, expliqua-t-elle. Il est classé comme monument historique. On l'admire beaucoup d'ordinaire. Aucun touriste ne passe dans notre ville sans venir chez nous. En même temps que l'immeuble, une ancienne demeure seigneuriale, nos bienfaiteurs ont légué aux dames hospitalières de Beaune tout l'ameublement. Nous possédons des tapisseries d'une grande valeur, des bahuts sculptés qui sont des chefs-d'œuvre, des tableaux de maîtres… Venez, monsieur Marcenay, je vous montrerai tout cela. Veux-tu nous accompagner, petit Greg ? ajouta-t-elle avec bonté.

— Merci bien, madame, fit naïvement le gamin ; j'aime mieux causer avec Catherinette. »

De fait, il en devait être fort impatient, car, à peine la porte refermée sur Pierre et sa conductrice, posant la main sur celle de sa vieille amie, de la colère tout plein ses yeux noirs, il articula :

« Si vous saviez qui j'ai rencontré à Dôle !

— Pas quelqu'un qu'il te faisait plaisir de voir, à en juger par ta frimousse courroucée, répondit-elle en riant.

— J'ai rencontré le comte de Trop », murmura l'enfant, dont la voix s'étranglait dans sa gorge à prononcer ce nom.

Catherine eut un geste de stupeur.

« Où ça ? Comment sais-tu que c'est lui ?

— Il est sous-officier dans le régiment de M. Marcenay. Ils sont si amis qu'on dirait deux frères.

— C'est d'enfance, cette amitié-là, observa Catherine pensive. Marc parlait toujours d'un Marcenay qu'il préférait à tout le monde. Est-ce curieux que ce soit justement lui qui t'ait pris sous sa garde ?

— Ils dînaient au buffet de la gare avec d'autres militaires de leurs camarades. Ils m'ont invité. Mais je ne savais pas… On ne l'avait pas nommé devant moi, sans ça, vous pensez bien, Catherinette !… M'asseoir à la même table que le comte de Trop ! J'aurais mieux aimé endurer la faim jusqu'à en mourir ! Quand même il m'avait aidé à rassembler mes oies, une fois que j'ai su son nom, je ne lui ai plus parlé. Non ; pas même pour lui dire adieu !

— Il n'est cause de rien. Ne sois pas injuste, Greg ; ne lui fais pas porter la faute des autres. S'il n'a pas changé, il doit être doux comme un agneau. Et, à ce sujet, rappelle-toi, mon petit, que la volonté de ton grand-père est qu'il ne soit point parlé de ça jamais ! Il a voulu le silence jusque sur sa tombe, où, pour lui obéir, mon père n'a fait mettre que le nom sous lequel il était connu aux Égrats : « Jean ». C'est pour ensevelir son secret avec lui qu'il a détruit tous vos papiers de famille. Et cela, il l'a fait dans ton intérêt, Greg, pour que tu ne sois point chargé du fardeau qu'il n'a déposé qu'à la mort et qui a été son martyre si longtemps. Sans la mère Norite, tu aurais tout ignoré et cela eût mieux valu. Elle était seule au courant de ces choses avec mon père et moi. Ce n'est pas nous qui t'en aurions parlé. Elle a eu tort, la chère femme, de confier des affaires si graves à un enfant de dix ans. Tu n'avais pas davantage !…

— Ne la blâmez pas, Catherinette, interrompit Greg avec vivacité. Elle croyait bien faire, et, de vrai, je pense qu'elle a bien fait. C'est au moment où j'ai eu besoin de mon extrait de naissance et de baptême pour l'inscription au catéchisme. Ma première communion venant par là-dessus, j'ai pris de la raison plus que mon âge. Parler de ça ?… non, non, n'ayez crainte. Les choses auxquelles on ne peut rien, il faut les garder pour soi. Et… nous ne pouvons rien, n'est-ce pas ? »

Tandis qu'il posait cette question, ses yeux scrutateurs interrogeaient le regard de Catherine. Celle-ci secoua la tête tristement. Non, ils ne pouvaient rien, ni l'un ni l'autre, rien, rien…

Elle reprit, l'air soucieux :

« Tu as sur toi l'acte de notoriété qu'on a dressé à cette époque et qui doit te servir d'état civil ?

— Oui. Votre père me l'a enfermé dans un étui de fer-blanc. Il m'avait bien recommandé de vous le remettre : le voici. Je suis porté fils de Gaston et d'Hélène Chaverny : c'est tout. On ne dit pas où je suis né. Vous le savez, vous, Catherinette ?

— Tu es né en Algérie. Pour le nom du village, ta mère me l'a dit, mais je l'ai oublié. M'en souviendrais-je, je ne te le révélerais pas, puisque telle est la volonté de ton grand-père.

— Pourquoi mes parents sont-ils venus habiter le petit hameau des Égrats ? ils n'y connaissaient personne.

— Sait-on comment les choses adviennent ?… La famille de Marc Aubertin non plus ne connaissait, ni nous, ni notre petit village perché sur sa montagne au milieu des sapins. Et cependant, elle nous l'a confié, ce pauvre comte de Trop, comme on l'appelait déjà à cette époque. C'est un médecin de Chalon-sur-Saône, originaire de la Ferté, qui a conseillé à ses parents de nous l'amener à la suite d'une grosse maladie, qui l'avait laissé bien faible. Ah ! je vois toujours ton grand-père, la première fois qu'il est entré chez nous après l'arrivée de notre petit pensionnaire. Quand nous le lui avons nommé ! Seigneur ! Seigneur ! quelle figure. Jusqu'après le départ de Marc il n'a pas franchi notre seuil. Bien mieux, ta mère et lui restaient enfermés chez eux de crainte de le rencontrer.

— Maman vivait donc ? Elle l'a vu, le comte de Trop ?

— Forcément. C'était la seconde année de leur séjour, celle à la fin de laquelle elle est morte. Tiens ! c'est au moment de sa mort

que ton grand-père, mis en confiance par notre amitié et le dévouement de la bonne mère Norite, nous a confié son secret, à elle, mon père et moi.

— Mais, reprit Greg, revenant à sa première question, laquelle n'avait point reçu de réponse, mes parents, qui donc les a envoyés aux Égrats ? Vous ne le savez pas ?

— Si. C'est mon frère Alban qui les a amenés. Leur ferme avait été dévastée par les sauterelles. Après des années, ils se voyaient aussi peu avancés que le jour où ils étaient entrés en ménage. Ils s'étaient ruiné la santé à travailler plus que leurs forces. Et puis, ils avaient perdu leur premier-né l'année précédente, un garçon de huit ans ; et tu t'élevais si chétif que pareil sort semblait te menacer. Par là-dessus, ton père prend les fièvres : ça tournait autour d'un accès pernicieux. Le médecin dit à ton grand-père : « Si vous n'emmenez pas votre gendre en France pour quelques mois, vous ne tarderez guère de l'enterrer. » Ils avaient tant souffert ensemble qu'ils s'aimaient comme père et fils. Repoussé, méprisé des siens parce qu'il avait associé son sort à celui de ces deux abandonnés, Chaverny n'avait point de retirance de son côté. Leur bien vendu, — on pourrait dire donné, tant ils en ont obtenu peu de chose, — ils se sont mis en route, fixés seulement sur le pays où ils ne voulaient point se rendre… Dans ces conditions, ils devaient écouter le premier conseilleur venu. Sur le bateau, ils ont rencontré mon frère qui partait en congé. Ils ont causé avec lui. Apprenant qu'il était Jurassien, ils l'ont questionné sur son pays, et, une fois assurés d'y pouvoir vivre à bon compte et bien isolés, ils se sont décidés à habiter les Égrats. Tu en sais maintenant autant que moi, petit Greg. »

Petit Greg souriait, malgré les tristesses remuées par cet entretien ; si content d'être auprès de sa chère Catherinette et de voir son avenir se dessiner moins incertain, moins sombre !

Ils s'étaient assis, elle sur la chaise qu'il occupait tout à l'heure dans l'embrasure de la fenêtre, lui à ses pieds, sur un petit banc de bois.

C'est ainsi qu'ils causaient, les bras de l'enfant reposant sur les genoux de sa vieille amie.

« Ton oncle Chaverny et tes tantes, s'informa soudain Catherine, tu n'en as pas eu de nouvelles ? La mère Norite devait leur écrire.

— Elle l'a fait ; ils n'ont pas répondu.

— Rien ne les désarme donc ! s'écria-t-elle avec colère.

— C'est tout comme si je n'avais point de parenté. Bah ! je me passerai d'eux ; je deviendrai un homme tout de même. Et, vous ne savez pas, ma bonne Catherinette, fit-il, élevant la voix dans une explosion de joyeuse espérance, vous qui étiez l'amie de maman, quand je serai riche, vous viendrez chez moi. Je me ferai médecin ; il y a longtemps que c'est mon idée ! Et je vous guérirai ; vous verrez que je vous guérirai. »

Elle souriait à son tour. Médecin… pauvre petit ! Mais elle ne lui enleva pas son illusion. Tout au contraire, se penchant pour le baiser au front, elle approuva :

« Oui, mon Greg, oui, c'est entendu. Tu deviendras médecin, un médecin très savant. Et quand je ne serai plus qu'une charge pour l'hôpital, j'irai chez toi.

— Médecin… Mon petit éleveur d'oies rêve d'être médecin », murmura Pierre, qui rentrait en compagnie de la supérieure comme Catherine parlait encore.

Une expression soucieuse passa sur son visage. Lui n'avait pas prévu pour Greg autre chose que l'école primaire, l'apprentissage du métier de vigneron et, plus tard, la vie indépendante mais rude du cultivateur.

Les nécessités du présent et l'ambition manifestée par l'enfant d'escalader quelques degrés sociaux lui semblaient mal se concilier, de prime abord.

Bah ! il fallait essayer d'être utile à Greg, à cette heure ; on verrait plus tard…

Ce dont il importait de s'occuper, c'était de le vêtir convenablement.

On tint conseil.

« Nous allons lui acheter ses oies, déclara la supérieure. À quatre francs l'une, cela fera déjà vingt-quatre francs.

— Ça n'en fera que vingt, observa Greg. Je dois Jaspine à M. Marcenay, à cause qu'il a payé la cage… et bien d'autres choses.

— Soit, repartit Pierre en riant : les bons comptes font les bons amis. Emporte ton oie ; cela déridera ma tante.

— Que parles-tu de cage ? Qu'en as-tu fait ? dit Catherine.

— Je l'ai laissée à la gare ; je comptais retourner la prendre ce soir. J'en avais sorti mes oies pour les faire manger, en me levant,

et quand j'ai voulu les y remettre…

— Nous avons donné la comédie à tout le personnel, poursuivit Pierre d'un ton navré. Si bien qu'il a fallu se résigner à trimballer la bande par la ville, en la poussant devant soi. »

La supérieure eut un sourire si bon, ses yeux dirent si clairement au jeune sous-officier l'estime où elle le tenait, pour s'être soumis à ce froissement d'amour-propre par charité pure, qu'il en oublia les quolibets et les rires des badauds.

Greg n'avait nulle idée de la valeur des choses. Il crut que ses vingt francs avaient suffi à payer le costume, la provision de linge et la valise qu'on apporta deux heures plus tard. Encore gémit-il en lui-même de voir fondre ainsi son argent, lui qui avait mis six mois à le gagner.

Le sachant fier et susceptible, ses amis étaient convenus de lui cacher qu'ils avaient triplé la somme. S'il avait lu la facture qu'on remit à la supérieure, laquelle facture montait à soixante francs, qu'eût-il dit, pour le coup, petit Greg !

Catherine l'emmena changer de vêtements dans sa chambre. Lorsqu'il reparut, métamorphosé des pieds à la tête, il restait juste le temps de courir à la gare et de sauter dans le train.

Les deux voyageurs arrivèrent à Chalon à une heure de l'après-midi : une heure de voiture, et ils descendaient enfin devant l'habitation où résidaient toute l'année M. et M Charles Saujon.

Dracy-le-Fort est un tout petit village, mais, en été, il est gaiement peuplé ; nombre de familles chalonnaises y ayant leur maison de campagne.

Le pays est joli, pas trop plat, assez boisé, avec de beaux vignobles sur la pente des coteaux et des prairies dans les fonds.

Au bas du village passe une rivière bordée de saules et de grands arbres. Par delà le pont, du côté opposé au château enfoui dans la verdure et cerclé d'eaux vives, que l'on entrevoit à droite, sur la déclivité de la colline, se dressent quelques villas entourées de vastes jardins : l'endroit se nomme la Foussotte.

C'est là qu'était située l'habitation des Saujon.

Elle se composait d'un pavillon carré à un seul étage. Les pressoirs et autres dépendances se dissimulaient au fond de l'enclos, derrière un massif de sapins.

Avec ses corbeilles où éclataient les teintes multicolores des géraniums, des phlox, des pyrèthres, et sa longue allée de rosiers en fleur reliant le parterre à la route, la maison présentait un aspect assez riant.

Greg la jugea un palais, lui qui avait vécu jusqu'ici dans une masure enfumée, mal close, où les animaux recevaient un abri l'hiver.

Il marchait à côté de Pierre, raide, un peu gêné dans ses habits neufs, pour lesquels il appréhendait le moindre grain de poussière.

Jaspine, extraite de la cage où elle s'exaspérait, le suivait en se dandinant ; de temps à autre, inquiète d'avoir laissé ses sœurs en chemin, elle lançait un appel suraigu en allongeant le cou et déployant à demi ses ailes.

« Tais-toi, Jaspine ! » commandait Greg aussitôt. Et le regard de l'orphelin sondait avec terreur la maison d'où il s'attendait, de seconde en seconde, à voir sortir la redoutable tante.

Car, depuis Beaune, peu rassuré lui-même sur l'accueil réservé à son protégé, Marcenay avait chapitré celui-ci de façon à le cuirasser contre les rebuffades probables.

Ils étaient parvenus aux deux tiers de l'allée, quand le jeune homme s'arrêta soudain, pour explorer le rond-point ombragé de platanes où M. Saujon avait coutume de se faire amener l'après-midi, en cette saison.

« Tournons par ici, Greg, dit-il, en s'engageant lui-même dans une allée transversale. Mon oncle doit être sous les arbres ; j'aperçois son fauteuil. »

En effet, le vieillard se trouvait sous le dôme feuillu qui lui servait de salon d'été, mais il y était seul et endormi.

Pierre eut à sa vue un geste de joyeux étonnement.

Sa boutonnière fleurie d'une branche de réséda, ses cheveux coquettement arrangés sous sa calotte de velours noir, le nœud savant de sa cravate et jusqu'aux plis de la couverture jetée sur ses genoux, tout dénonçait le goût et la sollicitude d'une garde-malade attentive.

Un siège placé à côté de celui du paralytique et une revue ouverte révélaient qu'on venait seulement de le quitter ; et non sans avoir tout prévu…

Sur la table étaient disposés, à portée de la main, la tabatière, le mouchoir, un verre de limonade coiffé d'un cornet de papier,

un chasse-mouches.

« Si c'est ma tante qui est l'auteur de ces arrangements, plus rien à craindre, ami Greg : elle a fait peau neuve. »

Un doute se lisait dans le sourire sceptique de Marcenay, tandis qu'il prononçait ces mots ; Greg le devinait peu convaincu de la transformation prédite et son visage gardait une expression craintive.

« Il a l'air bon, lui ! fit-il après avoir considéré un instant le vieillard qui sommeillait paisible, ne soupçonnant point que l'arrivée de Pierre, cette joie entrevue au bout de tant de jours si souvent comptés ! était là, toute proche, à sa portée.

— S'il est bon, l'oncle Charlot ? murmura le jeune homme. Ah ! certes ! Et résigné ! »

Ils se tenaient debout devant lui, Greg tout à ses réflexions, Pierre la pensée distraite, le regard fureteur, l'oreille aux aguets, attendant il ne savait qui… pas sa tante, assurément.

Respectée par les deux voyageurs, la sieste de M. Saujon se fût sans doute prolongée encore si Jaspine n'y eut mis bon ordre, avec ses appels retentissants.

Le dormeur sursauta. Ses yeux clignèrent quelques secondes, incertains ; puis, très vite, ce reste d'assoupissement se dissipa : il avait entrevu Pierre !

Ses lèvres s'agitèrent, en un effort surhumain, sans parvenir à prononcer le nom du jeune homme ; mais ses yeux, ses pauvres yeux restés les uniques traducteurs de son âme, depuis que ses

lèvres étaient muettes, quelle joie illumina leurs prunelles grises un peu voilées !

Il essaya de pencher le buste en avant, de soulever ses mains :

« Toi !… toi !… » articulait-il avec un épèlement enfantin, dans un sourire d'être peureux qui découvre soudain un refuge contre ses terreurs.

Ah ! qu'elle en disait long, cette physionomie d'opprimé !

Pierre s'était penché et l'embrassait avec une affection de fils.

« Oui, moi, oncle Charlot, et pour tout à fait, cette fois ! » promit-il en souriant à l'infirme.

Ils hochèrent la tête, se comprenant d'un coup d'œil, et les mains de l'oncle Charlot se joignirent comme en une action de grâces ; c'était la fin du plus dur de ses maux : la solitude sous la rude domination de sa femme.

« Comme vous voilà beau, mon oncle ! s'exclama le jeune homme, décidément intrigué. Vous êtes devenu coquet depuis ma dernière visite. Vous portez des fleurs à la boutonnière, vous vous payez des nœuds marins à la cravate, vous faites boucler vos cheveux… »

Le vieillard riait, amusé. Mais un bégayement inintelligible sortit seul de sa gorge. Son regard s'attrista, semblant dire à Pierre : « Impossible, tu vois.

— Quand je serai médecin, je vous guérirai aussi ! » prononça Greg d'un ton convaincu.

M. Saujon arrêta ses yeux étonnés sur l'enfant, auquel il n'avait pas pris garde jusqu'ici.

« C'est un orphelin que l'on m'a confié, expliqua Pierre. Il vous tiendra compagnie et vous fera la lecture si j'ai à m'absenter. J'ai pensé qu'il nous serait très nécessaire d'avoir quelqu'un de sûr pour votre promenade et nos commissions à tous les deux ; qu'en dites-vous ? »

L'oncle Charlot examinait Greg. Celui-ci, point troublé par ce regard qui n'avait rien de sévère, affirma, avec un gentil petit sourire, tout plein de bonne volonté :

« Et, en attendant que je puisse vous guérir, je vous assure, monsieur, que je vous servirai de tout mon cœur. »

Il s'était rapproché de l'infirme. Celui-ci souleva sa main péniblement, la posa sur l'épaule du petit et inclina la tête.

« Vous voulez bien ? » s'écria Greg, radieux.

M. Saujon fit à nouveau signe que oui. Seulement, tout de suite après, ses yeux, levés sur Pierre, indiquèrent à son neveu la maison.

Une expression anxieuse passa sur leurs deux visages : le dernier mot n'était pas dit : « Ma tante est chez elle ? » s'informa le jeune homme.

Oncle Charlot fit signe que non. Et, d'un geste, il indiqua le mur qui s'élevait à sa droite et le séparait de ses voisins.

« Tiens ! elle a fait connaissance avec la vieille M Lavaur ? C'est parfait. Elles se tiennent mutuellement compagnie ; car elle

est seule ici, « bonne maman », comme nous disions tous, quand je sortais chez son fils avec Marc. »

Les traits du vieillard s'épanouirent ; une lueur attendrie éclaira ses yeux tristes.

Pierre se dit à part lui :

« Ce doit être de là que lui viennent les quelques attentions dont je m'étonnais. Peut-être aussi M Lavaur a-t-elle chapitré ma tante. »

Puis, à haute voix : « À tout à l'heure, oncle Charlot. J'aperçois le cocher qui rentre nos bagages ; il me faut aller le payer. Si je faisais mettre la valise de Greg dans le cabinet attenant à votre chambre ? Il est toujours inoccupé ?

— Oui ! oui ! répondit l'infirme de la tête.

— Vous m'approuvez ?

— Oui.

— Voilà où nous allons vivre, mon bonhomme, dit Marcenay comme ils franchissaient les trois larges degrés du perron.

— Elle est bien belle, cette maison ; ce jardin aussi est beau, et le vieux monsieur a l'air si aimable.

— Oui… Tout cela, c'est le bon côté de la médaille. Reste le revers… Et, dame ! ne te fais pas d'illusions, Greg, le revers est diablement hérissé d'épines. Tiens, le voilà qui s'avance ! » ajouta-t-il, apercevant à l'extrémité de l'allée la maigre silhouette de Caroline.

Elle aussi l'avait entrevu. Elle allongeait le pas et gesticulait avec le grand sac en crin noir qui lui servait à transporter son ouvrage lorsqu'elle allait voisiner.

« Prends ton oie, et offre-la-lui de ta part, comme élevée par toi-même ! » commanda Pierre à son protégé.

Greg mit Jaspine sous son bras et suivit le jeune homme qui, plantant là le cocher et les malles, redescendait lestement le perron.

La tante et le neveu s'abordèrent à mi-chemin. Caroline tendit à l'arrivant ses joues parcheminées aux pommettes saillantes, et aussitôt, sans s'informer de rien ni de personne, entama le récit de ses maux.

Dans ces occasions-là, elle tirait on ne sait d'où une petite voix spéciale, flûtée, geignante, grinçante comme une scie qu'on a omis de graisser.

Pierre, que cela horripilait, l'interrompit aux premiers mots et, prenant un air d'importance :

« Laissez-moi vous dépeindre ce que vous éprouvez, commanda-t-il, sentencieux. Votre langue d'abord… Bien, bien… c'était prévu. »

Il lui détailla par le menu tous ses malaises.

« C'est absolument ça ! s'écria M Saujon, tellement émerveillée qu'elle reprit sur-le-champ sa voix ordinaire. Ah ! soupira-t-elle, avec un hochement de tête, si tu avais voulu !…

— Ne recommençons pas les scènes de l'an dernier, ou je ne défais pas ma malle, déclara Pierre sans se départir de son calme,

mais l'air si résolu qu'elle se le tint pour dit.

— Es-tu au moins à même de traiter mes misères quotidiennes ?

— Vous en ferez l'épreuve ce soir. Permettez-moi, maintenant, de vous présenter le jeune Grégoire Chaverny, vulgairement nommé petit Greg. Je l'ai amené dans l'intention de vous décharger de quelques-uns des soins que réclame mon oncle, car il vous faut à tout prix, après chaque repas, une bonne heure de tranquille somnolence. J'ai sur le gamin les meilleurs renseignements ; et, en dehors des qualités qu'on lui prête, il possède un talent que vous apprécierez, je n'en doute pas : il élève en perfection la volaille.

— Alors c'est un second domestique que tu me proposes.

— Du tout. C'est un orphelin dont je me suis chargé, qui devra suivre l'école, et qui, en échange de l'hospitalité reçue ici, s'efforcera de se rendre utile.

— Quand il n'aura pas mieux à faire, insinua ironiquement M Saujon.

— Je vous ai apporté une… une… »

Pauvre petit Greg ! terrorisé par les yeux jaunes, de vraies prunelles de félin, qui le dévisageaient, l'air de soupeser ce qu'il coûterait et le profit qu'on pourrait tirer de lui, il ne trouvait plus ses mots.

Pierre, constatant ce désarroi, lui donna sur la joue une tape amicale et lui sourit, l'encourageant du regard à parler.

Redevenu vaillant, Greg reprit d'une voix presque assurée :

« Madame, je vous ai apporté l'oie que voici ; pesez comme elle est lourde ! C'est moi qui ai soigné la couveuse. Je n'ai pas perdu un oison. Si ça vous fait plaisir, au printemps je vous élèverai des oies, des poulets, tout ce que vous voudrez.

— En allant à l'école ? observa-t-elle d'un ton aigre.

— Pardine ! ce n'est pas moi qui les couve. La mère poule n'a besoin que d'être bien pansée le matin, à midi et le soir. Et de ça, je m'en charge, madame.

— Mon oncle désire que le petit couche dans le cabinet du rez-de-chaussée », reprit Pierre, qui ajouta : « Va devant, Greg. Fais le tour de la maison et remets ta bête à la cuisinière. Tu viendras ensuite me retrouver. Je le prends à ma charge, cela va sans dire, se hâta-t-il de poursuivre, dès que l'enfant ne fut plus à portée d'entendre. Comme c'est surtout moi qui l'utiliserai, je ferai les frais de son entretien.

— L'habiller ? Tu n'y songes pas !

— Non seulement je l'habille, mais je le paye cinq francs par mois ; ça vous « épate », hein ? Je fais plus, je le nourris. J'ajouterai à la pension de cent cinquante francs que je vous paye pour moi ce que vous jugerez convenable.

— Un enfant de douze ans mange autant qu'un homme, peut-être plus, murmura-t-elle, calculant en elle-même ce qu'elle pourrait demander sans mettre son neveu en colère, car elle tenait à le ménager… Tu mets ce gamin à la cuisine, naturellement, s'empressa-t-elle de conclure.

— Ce n'est pas mon intention. Malauvert est mal embouché, je redoute son voisinage : voilà pour l'enfant. Mais c'est surtout à

cause de vous, ma tante, que je crois préférable d'admettre petit Greg à la salle à manger. Il nous rendra mille services à table : celui de couper le pain et la viande de mon oncle, par exemple, de lui servir à boire, de l'aider enfin. De cette façon, vous pourrez manger plus lentement, prendre le temps de mastiquer, ce qui est l'une des conditions essentielles pour que votre estomac se remette.

— Tu me donneras trente francs par mois pour ce petit et il sera chargé du soin de la basse-cour, puisqu'il s'y entend.

— Convenu. Nous ferons une bonne action, ma tante.

— Qu'est-ce que ça rapporte ?

— Eh mais… quand ce ne serait que le contentement de soi, il me semble…

— Viande creuse, mon cher.

— Je ne partage pas votre avis », repartit Pierre d'un ton sec.

Il songeait :

« Ce n'est pas elle qui a procédé à ces petits arrangements… Bonne-maman n'a pas dû venir, puisque ma tante sort de chez elle… Qui diable peut bien s'intéresser à l'oncle Charlot ? »

Il ne connaissait guère les familles du voisinage : tout cela avait changé depuis son enfance ; la plupart des villas avaient passé en d'autres mains…

M Saujon l'observait du coin de l'œil, étonnée de le voir devenir silencieux. Accoutumée de tout rapporter à soi, elle se le figu-

rait occupé du traitement auquel il se proposait de la soumettre. Aussi respecta-t-elle son mutisme.

Mais lorsque le jeune homme en sortit, ce fut pour reprendre :

« Ce petit Greg m'a intéressé à première vue.

— Il est facile de voir que tu en es coiffé. Tu déchanteras ; les enfants, rien d'aussi insupportable ! Ainsi, toi, si je ne t'avais pas corrigé…

— Vous m'obligerez en ne vous mêlant point de l'éducation de Chaverny : j'en fais mon affaire, interrompit Marcenay vivement. Revenons à votre estomac. J'ai dans ma malle ce qu'il faut pour le traiter. C'est d'abord une poudre savamment combinée et dosée à l'avance, dont vous prendrez un cachet avant le repas ; puis un thé spécial, destiné à activer la digestion, et que je vous préparerai moi-même. Si vous observez bien mes prescriptions, avant un mois toute trace de malaise aura disparu.

— Sans retour ? »

Il se mit à rire, bien tenté de répondre ; mais c'eût été inutile autant qu'impolitique. La vérité qu'il avait sur les lèvres eût déchaîné un orage ; c'est tout.

Greg les avait rejoints. La vieille dame l'épouvantait fort, mais puisqu'il fallait l'endurer…

Ils venaient de franchir le seuil tous les trois.

« Je vais te montrer ta chambre, Greg. Tu m'aideras ensuite à défaire mes malles », dit Pierre.

La pièce que devait occuper l'enfant était de proportions exiguës, mais éclairée par une haute et large fenêtre donnant sur le parterre. Elle contenait tout juste un petit lit sans rideaux, une commode, une table et deux chaises. Mais il se trouvait que l'on avait choisi comme papier de tenture un jeté de cyclamens sur fond vert d'eau.

« Des cyclamens ! » s'exclama Greg, battant des mains. Et il expliqua : « Ça vient dans les bois, un peu plus haut que chez nous, tout à fait dans la grande montagne, ces fleurs-là. Ma mère Norite en avait rapporté, une fois qu'elle était allée à Champagnole chez son frère ; nous en avons planté sur les tombes et dans notre jardin ; ils ont bien repris. Je suis content d'en voir. Ça va m'accoutumer. »

Instinctivement son regard glissa vers Caroline. Peut-être serait-elle touchée de cette joie qu'il exprimait en entrant dans sa maison.

Elle haussait les épaules…

Le cœur de petit Greg se serra.

« Les orphelins, c'est pas pour être heureux », songea l'enfant.

Il pressentait l'hostilité peut-être sournoise, à cause de son protecteur, mais permanente, de la part de M Saujon. Lui qui avait vécu jusque-là si tranquille, jamais grondé, ayant devant les yeux le visage placide de la bonne mère Norite, quel changement !

« Bah ! se dit-il, rappelant à lui toute sa philosophie, je m'y ferai. M. Pierre en a en duré lui aussi ; et même il a reçu des coups !

Ça ne l'a pas empêché de grandir et de devenir bon : je ferai comme lui. »

03

Pierre était monté dans son appartement avec l'intention de se borner à vider ses malles et à remettre les aménagements de détail au lendemain. De fait, au bout de dix minutes, Greg aidant, le linge était serré dans les tiroirs, les habits suspendus à leur place.

Restaient les bibelots, les pipes, les livres, les armes ayant appartenu à l'officier de marine et qu'aussitôt sous-officier, son fils avait emportés pour en décorer sa chambre à la caserne.

« Qu'est-ce qu'on fait de ça ? s'informa Greg, pressé de voir tout en ordre.

— Rien ce soir, répondit Pierre. Porte les armes sur la table de la bibliothèque. Je referai mes panoplies demain. »

Lui reprenait possession des choses, allait d'un meuble à l'autre, jetant à chacun un sourire, la caresse d'un regard longtemps arrêté…

Cette chambre était celle de sa mère ; on n'y avait fait aucun changement. Il dormait dans le lit où elle était morte ; il nouait sa cravate devant le miroir où son doux visage de veuve s'ajustait, par la sévérité de la coiffure, au deuil toujours gardé !

Àla tête du lit, au-dessous d'un Christ, une étagère en bois de rose supportait ses livres de prières : Pierre les y avait laissés. Il les ouvrait quelquefois…

Son cœur n'évoquait que la main amaigrie tournant les pages d'un geste lent, il est vrai. Mais son regard, retenu par quelque mot dont la profondeur l'étonnait, lisait un peu, tandis que ses doigts défroissaient le pli d'un feuillet… De ce contact béni, il emportait quelque pensée grave, quelque sage conseil, qui remontait parfois, aux heures troublées, du fond de son âme, et le gardait l'homme droit que sa mère avait voulu qu'il fût !

Il venait de s'arrêter auprès d'une petite marine, un coin de rade, à laquelle ils avaient travaillé, sa mère et lui, essayant de fixer, dans cette œuvre d'élève, pleine d'inexpérience, le dernier adieu échangé, de la pointe du môle au bateau qui fuyait là-bas, vers la haute mer, emportant le mari, le père, pour ne le plus ramener.

« Que de deuils déjà, songeait Pierre ; et je n'ai que vingt-quatre ans !

— Monsieur ! » appela soudain petit Greg d'une voix où perçaient la surprise et l'inquiétude.

Et, quand Pierre se fut retourné :

« La vieille dame vient donc travailler ici ?

— Ma tante ! apporter chez moi son sac en crin noir et tout ce qu'il recèle ? S'y installer ? Il ne manquerait plus que ça ! » tonna Marcenay, qui traversa la pièce en trois enjambées.

Mais, apercevant ce qui causait l'émoi du gamin — une corbeille à ouvrage posée sur un guéridon, en vis-à-vis avec une bergère ancienne à coussins de plumes — :

« C'est maman qui travaillait là ; c'était sa place, expliqua le jeune homme à voix très basse. Ne dérange rien. »

Inconsciemment, sa main caressait le rideau de tulle brodé à moitié et où l'aiguille était encore piquée. Petit Greg ne posa pas d'autre question. Il ne savait quoi dire, si fâché d'avoir interrogé Pierre, en remarquant les deux larmes qui brouillaient ses yeux.

Àla fin, il se hasarda à proposer :

« Si vous vouliez, monsieur, c'est moi qui me chargerais d'épousseter votre chambre. Oh non ! je ne dérangerais rien, allez ! »

Il ajouta, hochant la tête tristement :

« Vous êtes encore bien heureux. Moi, il ne me reste rien du tout de maman, ni de mon père ; et de grand-père, rien que son chapeau et le vieux parapluie dont j'ai fait mon manteau. »

Un sourire passa, irrésistible, sur les lèvres de Pierre, à l'évocation de cette malheureuse loque. Le côté attendrissant de la réflexion de Greg s'effaça, quoi qu'il en eût, devant la petite silhouette si comique apparue là-bas, dans la cour de la gare.

Puis, une pensée lui vint, qui le fit attirer à lui l'enfant et l'embrasser.

Orphelins tous les deux…

Qu'importait la différence d'âge, de situation : le malheur était le même. Il lui sembla que, entre lui et son petit protégé, c'était un lien de plus.

Cependant l'heure passait ; en ayant enfin conscience, Pierre prononça :

« Retournons auprès de mon oncle. Il doit être impatient de nous voir revenir. »

Ils redescendirent au jardin, contournant cette fois la maison, afin de traverser le petit bois dessiné en labyrinthe qui aboutissait au rond-point. Les allées — de simples sentiers — savamment combinées, faisaient d'interminables détours.

« On croirait se promener dans un bois très grand où on peut se perdre, observa Greg. Que c'est donc amusant ! Et de l'autre côté du clos, ces arbres qu'on aperçoit de l'entrée, c'est pareil ?

— Non ; là-bas, c'est le verger. Tout ce que tu as entrevu donne des fruits. Juge s'il y a de quoi se régaler.

— Et la vieille dame ?… » interrogea Greg d'un air sévère ; celui qu'elle devait prendre pour interdire de toucher à ses fruits, pensait-il.

Pierre se mit à rire.

« Rassure-toi, mon petit, je… »

Il n'acheva point sa phrase. On parlait, près de son oncle. La voix qui prononçait les mots parvenus à son oreille était jeune, rieuse… Comme elle vibrait joliment ! Le ton était décidé, le timbre doux. Et on n'avait pas sonné à la grille, il en était certain ; donc c'était une amie : la bonne fée de l'oncle Charlot, peut-être…

Il s'était arrêté. Greg l'imita ; et tous deux, gardant le silence, se tinrent en observation.

Pierre hésitait à paraître ainsi, brusquement, sans savoir devant qui. Et, de sa place, il était malaisé de l'apprendre.

Petit Greg, dont le regard interrogeait curieusement sa physionomie, devina son désir. Leste et souple, il se glissa, sans faire remuer une branche, au milieu du massif qui les gênait, écarta deux rameaux à hauteur d'homme, et se tournant vers Pierre :

« Vous voyez ? interrogea-t-il.

— Oui », fit celui-ci à voix basse, en posant un doigt sur ses lèvres souriantes, pour commander le silence à l'enfant.

Une robe claire, un grand chapeau de mousseline, un profil perdu aux lignes très pures, une petite main posée sur un de ces fauteuils roulants qui servent à promener les malades, voilà ce qu'apercevait le jeune homme.

Élargissant lui-même le point d'observation, il parvint à distinguer de jolis cheveux châtain clair frisottant sur la nuque neigeuse, une taille souple, encore frêle…

Cette gracilité et la fraîcheur enfantine du timbre de la voix ne portaient pas dix-huit ans : une jeune fille… mais qui ?

M. Saujon avait dû protester en quelque manière, car elle s'était tue un instant.

Bientôt elle reprit :

« Vous pensez que Malauvert aurait abouti aussi vite ? Erreur, oncle Charlot. Il aurait pris la file et vous serait revenu à la nuit… sans votre voiture, probablement. Songez que deux chars venaient d'accrocher au tournant ; ils avaient tous les deux pas mal d'avaries : c'était pressé ; ils attendaient tout chargés au milieu

de la rue qu'ils fermaient ! Sans compter cinq ou six vignerons venus avec des outils à réparer, et qui se montraient impatients d'être servis… Ah ! ah ! vous voudriez savoir comment je m'y suis prise ? Eh bien, ils étaient là tous à me regarder monter, poussant mon équipage. Je m'arrête ; je leur dis bonjour avec le plus gracieux sourire que je peux trouver, et j'explique : « Je vais peut-être vous retarder, mais il s'agit d'un malade qui sera privé de se promener s'il n'a pas son fauteuil roulant. La réparation est peu de chose : cinq minutes suffiront. Voulez-vous permettre qu'on commence par là ? » Pas un n'a osé dire non… Tandis qu'on remettait l'écrou, j'ai causé avec eux. De quoi, oncle Charlot ? Ah ! vous allez rire ! nous avons parlé politique… J'avais justement lu le journal à bonne maman ; j'étais ferrée. Je les ai ébahis. Ça a été très drôle. »

L'oncle Charlot riait tout fort.

« Tant pis ! je me risque », dit Pierre, faisant quelques pas dans la direction du rond-point.

Mais un nouvel incident se produisit, qui l'attira ailleurs.

Dans la propriété voisine, une altercation venait de s'élever, si violente, que la jeune amie de l'oncle Charlot, ne prenant pas le temps de rentrer chez elle par le dehors, se précipita vers le mur mitoyen, grimpa sur un banc de pierre qui s'y appuyait et, dressée sur la pointe des pieds pour permettre à son regard de dépasser la crête, s'informa d'un ton moitié rieur, moitié fâché :

« Qu'est-ce qui arrive ? Encore une dispute à cause de ce maudit croquet ? Vous vous le ferez interdire, mes petites. »

Les délinquantes, deux fillettes de quinze et treize ans, accoururent, leur maillet à la main, vers le lilas d'où émergeait le chapeau de leur sœur aînée, criant ensemble :

« C'est Jeanne qui prétend…

— C'est Blanche qui soutient que…

— Là ! là ! interrompit la petite fée de l'oncle Charlot, se bouchant les oreilles ; si vous voulez que je vous comprenne, parlez l'une après l'autre.

— Blanche affirme que, lorsqu'on est corsaire, les autres peuvent vous croquer, fit Jeanne.

— N'est-ce pas que c'est vrai, Gaby ? insinua Blanche.

— Et puis, reprit Jeanne, sans laisser à Gabrielle le temps de donner son avis, elle veut que le joueur qui prend deux coups puisse déplacer la boule de plus d'une largeur de maillet. Cette prétention, c'est tricher ! »

Et, se tournant vers Blanche :

« Oui ! oui ! mademoiselle, cria la petite, secouant sa tête aux cheveux courts, dont les frisures s'agitaient drôlement autour de son visage empourpré d'indignation, oui, c'est tricher. Mais, à la pension, toutes les grandes trichent quand elles jouent avec nous.

— Si on peut dire !… protesta Blanche avec un haussement d'épaules.

— Si on peut dire que vous trichez ? Moi, je le dis, parce que c'est vrai. Vous trichez de crainte d'être vaincues par nous, les petites…

— Eh bien, je ne jouerai plus avec toi, déclara l'accusée en lançant son maillet loin d'elle.

— Je vous rejoins, prononça Gabrielle. Je vous accorderai, la règle du jeu à la main. Vous ne pourrez plus discuter, encore moins vous disputer ! À entendre ces cris, j'ai cru qu'on se battait… Voyons, Blanche, ajouta-t-elle d'un ton conciliant, ramasse ton maillet. À quinze ans, on doit montrer plus de raison… Et toi, Jeanne, un peu de tolérance ; tu emploies des expressions qui n'ont rien de parlementaire, ma chérie. »

Rassérénée par cette conclusion, Blanche obéit à sa sœur. Mais, tandis qu'elle revenait armée de son maillet, ses yeux noirs pleins de malice observaient avec une curiosité étonnée un haut sapin dont les branches s'agitaient par saccades ; phénomène deux fois inexplicable, puisque les arbres voisins gardaient leur immobilité et qu'il ne courait pas un souffle de vent.

« Le neveu qu'on attend chez les Saujon doit être arrivé, murmura l'espiègle après un examen prolongé qui l'amena enfin à découvrir une manche où brillait un galon.

— Je ne crois pas, repartit Gabrielle ; du moins je ne l'ai pas vu.

— Je te défie bien de l'apercevoir en ce moment, si ce n'est de ma place. Ne s'est-il pas perché sur ce sapin, là, à droite, à vingt mètres de nous ! »

Elle s'était rapprochée du mur et parlait à voix basse.

« Dame ! reprit l'aînée du même ton, vous avez fait assez de bruit pour attirer l'attention des voisins. La preuve, c'est que

toute la tribu des Merson est aux fenêtres. Vous allez donner une belle idée de votre caractère, mes petites.

— Ah bien ! si on ne peut pas discuter en paix, ce n'est pas la peine de venir à la campagne, protesta Blanche en tapotant mélancoliquement avec son maillet la pointe de sa bottine. Tu vas rentrer, Gaby ? demanda-t-elle. Il y a une heure que M Saujon est partie. Bonne maman te croyait avec nous. Elle t'a déjà réclamée deux fois.

— Maman n'est donc pas de retour de Givry ?

— Non.

— Je vous rejoins, » répéta-t-elle.

Et, subitement, le grand chapeau de mousseline disparut.

Mais, à peine descendue de son banc, Gabrielle réfléchit. S'éloignerait-elle sans avoir renouvelé connaissance avec son ancien ami, Pierre Marcenay ? Ce ne serait guère aimable. Cela la retarderait si peu : deux minutes ; le temps de lui annoncer qu'ils étaient voisins et de l'inviter à venir le soir même voir sa mère et sa grand'mère.

Ah ! il s'était perché dans un arbre… si elle se donnait le plaisir de l'y surprendre. Il serait pas mal confus jusqu'à ce qu'il l'ait reconnue. Serait-ce amusant ?…

Elle fit un détour, afin de longer l'observatoire improvisé. Mais, la dispute finie, Pierre en avait dégringolé dare-dare.

Lorsque Gabrielle revint au rond-point, le jeune homme racontait, en la mimant avec une verve gamine, la scène à laquelle ils venaient d'assister Greg et lui ; car il y était aussi grimpé, sur

le sapin, petit Greg. Et même, il avait lancé de là-haut cette réflexion, qui lui avait valu un coup de coude dans les côtes :

« On croirait entendre piailler mes oies… »

« Vous êtes donc devenu moqueur, au régiment, monsieur Pierre ? » demanda l'arbitre de la dispute, avec un joli rire.

S'entendant interpeller, Pierre, qui tournait le dos à la jeune fille, fit lestement volteface. Il paraissait tout à fait confus ; autant que si elle l'eût surpris sur le sapin, en flagrant délit d'indiscrétion.

Mais elle rit de plus belle. Et, tandis qu'il s'inclinait cérémonieusement, sans rien dire, elle vint à lui, et lui tendant la main, d'un geste amical :

« Oncle Charlot, il ne reconnaît pas Gaby !

— La toute petite Gaby que je portais à bras tendu quand nous faisions le cirque dans la cour de M. Lavaur ! s'écria Pierre en serrant avec un empressement joyeux la main menue qu'on lui offrait.

— La toute petite Gaby. Oh ! je n'ai pas tant grandi, vous auriez bien pu me reconnaître.

— Je l'aurais pu, en effet », murmura-t-il, en l'enveloppant d'un affectueux regard.

Il retrouvait chez la jeune fille les doux yeux de l'enfant ; ces yeux d'un bleu pur, si lumineux que leur éclat embellissait tout le visage, si candides que l'âme y transparaissait. Oui, c'était bien toujours « la toute petite Gaby ». Ah ! qu'il était content !

Depuis combien d'années ne s'étaient-ils vus ? Dix, au moins ; depuis que Marc Aubertin et lui avaient été envoyés à Dijon, à l'institution la Bretennière, pour y terminer leurs études.

Assis maintenant tous les deux aux côtés de l'oncle Charlot, ils refaisaient ensemble ce compte d'années.

Gabrielle avait tout à fait oublié bonne maman, sa lecture et le reste. Elle rappelait à Pierre les vieux souvenirs communs ; la maison du chat, construite par lui sous le grand hangar, et dont le chien s'obstinait à s'emparer ; les promenades au bord de la Saône, les cailloux roulés qu'on rapportait à pleines poches ; et les contes qu'il inventait pour elle les jours de pluie, des contes où les bêtes parlaient.

Mais elle s'interrompit soudain pour reprendre :

« Et mon cousin ! dont je ne songe pas à m'informer ? Il va bien ?

— Tout à fait bien. Il compte avoir une permission de trente jours sitôt après les manœuvres.

— Que vous allez lui manquer ! Vous vous êtes si peu quittés depuis le collège ! Et il vous aime tant. Vous êtes presque un frère pour lui ; un grand frère, encore que vous ayez le même âge. »

Pierre sourit ; mais un pli se creusa sur son front l'espace d'une seconde, tandis qu'il répondait, bien sincère :

« J'ai mille raisons de l'aimer fraternellement moi aussi, ce cher comte de Trop.

— La première, c'est de compenser ce qui…

— C'est qu'il le mérite, interrompit Pierre en indiquant Greg d'un geste furtif. Jamais je ne lui serai dévoué autant que je le dois, » ajouta-t-il avec une nuance de tristesse.

Puis, changeant de sujet, brusquement :

« Vous n'habitez Dracy que durant les vacances, mademoiselle Gabrielle ?

— Du tout. Nous y sommes installées d'une façon définitive depuis le printemps, bonne maman et moi. Il y a un an déjà que ma grand'mère avait peine à supporter le bruit de la maison. Chaque fois que l'on déchargeait des marchandises dans la cour, elle prenait une migraine : vous jugez si c'était fréquent. Et puis, ne pouvant plus faire de longues courses, elle ne changeait pas d'air. Bref sa santé s'altérait. Mon père s'est décidé à acheter la propriété qui touche à celle de votre oncle. Mais, laisser bonne maman habiter seule ici, on n'y pouvait songer. Alors, comme mon éducation était terminée, j'ai proposé de lui tenir compagnie.

— Et, vous en choyez deux au lieu d'un. Sont-ils heureux de vous avoir, ces bons vieux ! Ah ! que je vous remercie de vous être un peu occupée de mon oncle ! Je vous seconderai, à présent. Oui, oui, oncle Charlot, les mauvais jours sont passés.

— Pauvre vieil ami… fit Gabrielle, hochant la tête avec une expression compatissante. Mais je babille comme si je n'étais pas les yeux, les oreilles, la mémoire de bonne maman, s'écria-t-elle tout à coup en se levant avec vivacité. C'est l'heure de sa lecture : je me sauve. Si vous nous ameniez l'oncle Charlot après-dîner, monsieur Pierre ? Tout le monde à la maison sera heureux de vous revoir. Vous voulez bien, mon vieil ami ? demanda-t-elle à

l'infirme, tout en refaisant le nœud de sa cravate ; je vous fleurirai d'un œillet. »

Puis, avec une sorte de regret :

« Je ne vous propose pas de revenir à cinq heures vous faire faire une promenade ; vous n'allez plus avoir besoin de moi, à présent.

— Si… si…, protesta l'oncle Charlot dont les traits s'illuminaient de joie : si », répéta-t-il encore, tandis qu'elle s'éloignait avec Pierre qui avait insisté pour la reconduire jusqu'à la porte du jardin.

04

M. Calixte Lavaur, le père de Gabrielle et des deux fillettes qui discutaient avec un si bel entrain, avait fait toute sa carrière dans l'industrie.

Parti d'une position modeste, ayant eu à lutter contre des difficultés de tout ordre, il n'avait pas atteint sans peine à la haute situation qu'il occupait dans le commerce de la région, où sa maison de fers en gros était cotée parmi les plus importantes. Aussi, bien que trente années de travail lui eussent assuré une très large aisance, ne se décidait-il point à quitter les affaires.

Il lui en coûtait trop de voir passer en des mains étrangères cette maison qu'il avait fondée. Ses filles grandissaient. On allait pouvoir songer à marier Gabrielle. Peut-être, parmi les jeunes gens qui les entouraient, les fils de ses vieux camarades, se ren-

contrerait-il un jeune homme préparé au commerce, et qui deviendrait tout à la fois un gendre et un associé.

« La position est assez enviable et Gaby assez charmante pour que les candidats ne fassent pas défaut ! » répétait-il souvent à sa femme.

Celle-ci souriait sans répondre… Elle caressait un rêve qui n'était pas tout à fait celui de son mari ; mais ce rêve demeurait soumis à des incertitudes qu'il ne lui appartenait pas de résoudre…

Qui elle eût choisi, s'il lui avait été donné de diriger les événements, c'était Marc Aubertin. Elle était la marraine du jeune homme et plus vraiment sa mère que celle qui en portait le titre. Elle l'avait dès longtemps apprécié et lui eût confié en toute paix le bonheur de sa fille.

Seulement… se plairaient-ils, ces deux enfants ? Et Marc se sentirait-il assez de volonté pour, à vingt-quatre ans, affronter ce rude labeur d'un apprentissage à faire, lui qui ignorait tout du commerce ?

Pauvre comte de Trop ! Il eût cependant rencontré dans cette union la sécurité de l'avenir et les joies de la famille… joies ignorées…

Sa naissance avait été accueillie à l'égal d'un deuil par son père et sa mère, par sa mère surtout. Elle était survenue en pleine débâcle, il est vrai.

Étayée sur des combinaisons dont la base était une vente à réméré de l'usine de céramique qui constituait tout son avoir, la

fortune de M. Aubertin avait croulé tout d'un coup, à l'échéance fixée pour le rachat.

C'était justement l'époque où la famille s'accroissait d'un quatrième enfant.

On surnomma le nouveau-né « le comte de Trop », et c'est bien en intrus qu'il fut traité.

D'un caractère violent, peu maître de ses impressions, M. Aubertin n'eut pas la prudence de taire à sa femme le désastre qui les atteignait.

Entré dans sa chambre comme un fou, il lui annonça la vérité, sans songer aux suites possibles d'une pareille confidence, à une période où la santé de la jeune mère demandait les plus grands ménagements.

Une fièvre se déclara, à la suite de laquelle M Aubertin resta hideusement bourgeonnée.

La perte de la beauté dont elle était si fière lui fut peut-être plus cruelle encore que celle de leur fortune et elle en garda une rancune obstinée à son bébé ; comme s'il en avait été cause, l'innocent !

Mis et laissé plusieurs années en nourrice loin de la maison, Marc ne fit que passer sous le toit paternel.

Il avait au plus huit ans lorsque sa mère décida son mari à l'envoyer en pension.

Comme elle s'entretenait de ce projet avec M Calixte Lavaur, durant un voyage en Bourgogne, celle-ci, prise de pitié, proposa de garder l'enfant.

La mère accepta, ravie d'en être déchargée. Marc fut placé au collège de Chalon en qualité d'externe.

Mais, comme il allait sur onze ans, sa marraine, dont la santé fort compromise réclamait alors le Midi, les stations balnéaires des Pyrénées, dut se résigner pour lui à l'internat.

C'est vers cette époque que Pierre Marcenay entra au collège.

Le comte de Trop et lui ne furent pas amis tout de suite.

Très en retard, sa première éducation ayant été totalement négligée et sa santé un peu frêle ne lui permettant guère un effort soutenu, Marc était dans une classe inférieure ; encore ne la suivait-il point sans peine ; toujours au dernier rang, ce qui lui valait, à chaque trimestre, de la part de son père, la menace d'être mis en apprentissage chez un tonnelier.

Loin d'être un stimulant, cette épée de Damoclès, qu'il prenait au tragique, l'obsédait de telle sorte qu'elle le paralysait et lui enlevait le reste de ses moyens.

Un peu plus, il eût été classé parmi les cancres dont il n'y avait rien à attendre.

Pauvre gamin ! Ses camarades ne s'occupaient de lui que pour le taquiner. Ceux qui ne le tourmentaient pas refusaient de l'admettre à leurs jeux, l'estimant trop maladroit ou trop faible.

Durant la première année, Pierre Marcenay fit comme les autres. Sans qu'il sût définir pourquoi, ce visage triste l'agaçait.

L'opposition de sa nature expansive, un peu turbulente, avec le caractère réservé, timide, l'air craintif de Marc Aubertin, contribuait peut-être aussi à les écarter l'un de l'autre.

Quoi qu'il en soit, leurs rapports restèrent aussi vagues, aussi indifférents que peuvent l'être ceux de deux enfants qui vivent sous le même toit et ne sont méchants ni l'un ni l'autre, jusqu'à l'événement qui devait en faire plus que deux amis : deux frères.

L'aventure commença par une dispute, en promenade, à propos de billes que Pierre prétendait lui appartenir et que, de son côté, Marc revendiquait.

« Les tiennes, tu les as oubliées dans la cour, je les ai vues avant de sortir au pied de l'arbre où vous aviez établi le jeu, affirmait Aubertin.

— Avec ça ! Je les ai oubliées, c'est vrai, mais tu les as ramassées, toi ; j'ai reconnu mon agate lorsque tu les as fait sauter dans ta main, tout à l'heure. »

Marc aurait pu en appeler à Évertis, devant qui, le matin, il avait acheté les billes dont Pierre lui contestait la propriété ; mais Évertis était l'un de ses tourmenteurs habituels ; qui sait s'il ne ferait pas l'ignorant pour se donner le plaisir de le mettre aux prises avec Marcenay ?

Autant valait se taire…

On venait de rompre les rangs. Marc en profita pour prendre la fuite. Pierre ne le poursuivrait pas ; voilà justement qu'on l'appelait pour une course d'obstacles ; une fois au collège, retrouvant ses billes à leur place, il serait bien forcé de reconnaître son tort.

Peut-être… Mais, à cette heure, celui-ci se croyait dans son droit. Irrité d'une fuite qu'il regardait comme un aveu, il refusa le jeu proposé, et se lança sur les traces de son camarade.

La chasse avait lieu dans un champ de betteraves. Le terrain montait un peu ; aucun sentier, point de haies ; seulement, là-bas, loin encore, une ligne de verdure derrière une palissade : la clôture du chemin de fer.

Se voyant traqué, Marc donnait toute sa vitesse. Il ne voulait pas être atteint ; ce serait la bataille, c'est-à-dire la défaite : Marcenay était si fort !

On se lasse d'être battu, à la fin !

Lorsqu'il aperçut la ligne d'échalas, un changement de direction n'était plus possible. Et puis, il distinguait à sa droite un point où la haie desséchée lui livrerait passage aisément. Après ?... Il gagnerait le pont et reviendrait, sans rien dire, se mettre sous la protection du maître d'étude qui les surveillait.

Mais, comme il s'enlevait pour sauter en s'aidant d'un poteau, une main brusque s'abattait sur lui, donnait à son élan une impulsion aussi violente qu'involontaire.

La palissade ébranlée par son poids craquait... puis se couchait, rompue, sous le choc imprimé par Pierre ; et tous deux roulaient, Marc au bas d'un talus de dix mètres, semé de luzerne, Marcenay parmi les buissons en bordure.

La scène avait lieu à deux cents mètres de la gare où un train chauffait, prêt à partir.

Déjà relevé et penché sur le vide, cherchant du regard son camarade, Pierre le vit étendu sur la voie, immobile, évanoui... mort peut-être !...

Courir jusqu'à l'étroit escalier qu'il apercevait près du pont, le descendre par bonds, au risque de se rompre le col à son tour, fut pour l'étourdi l'affaire de moins d'une minute.

Mais c'était encore trop !

Un sifflement retentit, suivit d'un halètement sourd… Et la locomotive apparut, décrivant sa courbe.

Écrasé d'horreur, les yeux fermés, demandant à mourir aussi, Pierre tomba sur ses genoux.

Heureusement, un ouvrier, occupé à répandre du sable entre les rails, avait entrevu Marc : il accourait…

N'ayant plus la possibilité de franchir la voie devant le train, il enleva l'enfant, bondit en arrière, sauvé, mais si proche qu'un marchepied le frôla.

Lorsqu'il eut pris le temps de respirer un peu, le brave garçon, qui se sentait des jambes de coton, à présent que le danger était loin, appela à son aide Pierre toujours affalé sur le sol, et qui avait assisté au sauvetage, presque inconscient.

Àeux deux, ils transportèrent Marc à l'abri de toute nouvelle aventure et lui baignèrent les tempes avec l'eau qui suintait du talus en une mince rigole.

« Le voilà qui revient à lui, votre camarade », fit soudain l'ouvrier, voyant Marc soulever la tête.

Et, après lui avoir palpé avec précaution les deux bras et les deux jambes :

« Rien de cassé ! Il a de la veine ! Et, pardessus le marché, grâce à sa syncope, il a évité le trac, le chançard. »

Chançard ?... Le comte de Trop !

Une fois debout, s'efforçant de secouer l'étourdissement qui persistait, l'enfant sourit à Pierre.

« Je ne t'ai pas menti, affirma-t-il, les billes sont bien à moi. »

Et il ajouta plus hardi que tout à l'heure :

« Tu peux demander à Évertis. Il était chez le concierge quand je les ai achetées. »

Pierre eut un geste indifférent. Les billes...voilà qui ne le tracassait guère. Il s'informa, inquiet :

« Tu n'as plus mal !

— Non, non, plus du tout.

— Je ne l'ai pas fait exprès, va », murmura Marcenay, ne sachant par quels mots s'excuser, parce qu'il ne trouvait pas en lui-même l'affection qui eût donné tant de prix à son repentir.

« Ce n'est pas toi. J'avais trop d'élan ; le terrain est étroit, je serais tombé tout de même ».

Et, embrassant le jeune ouvrier qui l'avait sauvé :

« Merci de tout mon cœur, monsieur ; dites-moi, s'il vous plaît, où vous demeurez. Le premier jour de sortie, j'irai vous voir. Je n'oublierai jamais que vous avez risqué votre vie pour moi. Je le dirai à ma tante et à mon oncle, ce que vous avez fait. Je suis sûr que mon oncle serait content de vous prendre chez lui.

— Qui ça, votre oncle ?

— M. Lavaur.

— Le marchand de fers ?

— Oui.

— Ben, s'il « serait » content de m'employer, je serais encore plus content de travailler pour lui, moi ! »

Le jeune ouvrier devait en effet entrer dans la maison Lavaur. Mais pour la visite promise, il ne la reçut point à la date annoncée.

L'ébranlement nerveux avait été si violent chez Marc Aubertin qu'une fièvre cérébrale se déclara dans la nuit.

M Calixte Lavaur étant aux eaux d'Amélie-les-Bains avec sa belle-mère et ses enfants, on dut le laisser au collège.

Sa mère ne vint pas : l'aîné de ses fils était malade et donnait même de l'inquiétude, écrivait-elle.

Surchargé de travail, M. Lavaur ne pouvait faire auprès de son neveu que de courtes apparitions.

Pierre entendit un jour le surveillant général donner ces détails à son professeur. Déjà torturé par le remords, il sentit son cœur se fondre de pitié. À la récréation du soir, au risque de se casser la jambe, il se donnait exprès une entorse, afin d'être admis à l'infirmerie.

Constatant ses regrets — il avait spontanément avoué au principal les causes de l'accident — et l'attention avec laquelle il veillait sur le petit malade, on lui permit d'aider à le soigner.

C’est lui qui se trouvait à son chevet quand, pour la première fois, le petit abandonné reprit conscience de lui-même.

Dès qu’il se vit reconnu, Pierre se laissa glisser à genoux et implora son pardon en pleurant.

Marc lui passa les bras autour du cou et, sa joue appuyée contre la sienne :

« Je ne t’en veux pas, va, dit-il. N’aie point de chagrin. Ça n’en vaut pas la peine. On ne m’aime pas chez nous. On aurait été bien débarrassé si j’étais mort.

— Moi je t’aimerai pour ceux qui ne t’aiment pas », promit Pierre, tellement navré de voir Aubertin se rendre compte de l’abandon où les siens l’avaient laissé, que ses larmes devinrent des sanglots convulsifs.

Il fut une ou deux minutes avant de parvenir à recouvrer la parole.

Mais il voulait aller jusqu’au bout de ce qu’il avait à dire. Dominant la violence de son émotion, il reprit tout d’une haleine :

« Si tu veux de mon amitié, elle ne te manquera jamais ! jamais ! en aucune circonstance de ta vie, je te le jure. Tu passeras avant moi, avant tout. Tu as eu de la misère au collège : c’est fini, sois tranquille. Tu auras ta part de bonheur comme les autres. Et je n’en prends pas l’engagement sans savoir ce que je dis, ni pour un temps… C’est pour toujours que tu as en moi un frère. »

Pierre tint parole.

Lorsqu’après une convalescence de trois mois, passée en pleine montagne, le comte de Trop reparut au collège, il fut ac-

cueilli cordialement par ses condisciples, à qui Marcenay avait conté son abandon et son enfance triste.

Puis, comme la mémoire de Marc se ressentait encore de sa récente maladie, et que son père l'eût peut-être privé de vacances s'il n'avait point eu de prix, Pierre lui expliqua ses leçons, les lui apprit, et lui fit faire ses devoirs chaque jour avec une infatigable patience.

Instruite de ces faits par son filleul, qui ne cessait de vanter son ami, M Lavaur voulut connaître Pierre. Elle l'invita les jours de sortie. C'est alors qu'on jouait au cirque et que « la toute petite Gaby » se faisait dire des contes et construire une maison pour son chat.

Depuis, la vie avait plusieurs fois séparé les deux amis.

Après sa ruine, M. Aubertin, ayant découvert une situation à Paris, s'y était fixé. Il y appela son plus jeune fils, sitôt ses études finies, pour lui faire faire son droit.

Marc n'avait plus qu'un frère : les deux aînés étaient morts. Mais c'est sur le troisième de leurs enfants que s'était reportée la tendresse de M. et M Aubertin. L'autre… il était encore, il resterait toujours le comte de Trop.

Lorsqu'il avait fallu l'installer, pour faire l'économie d'une chambre au sixième, on lui avait monté dans le salon un lit pliant qu'on fermait le matin.

Pas un coin de l'appartement où il se sentît chez lui, libre de se recueillir et de travailler dans une solitude inviolée. Où qu'il déposât son bagage d'étudiant, quelqu'un survenait, qui lui réclamait la place. Son frère, il est vrai, n'avait pas la possibilité de lui

offrir la moitié de sa chambre, n'occupant lui-même qu'une alcôve où son lit et sa toilette tenaient à grand'peine.

Ah ! les durs moments !

Et personne pour le réconforter. Loin du patient ami qui l'aidait et l'encourageait autrefois, terrorisé par la sévérité paternelle et plus navré encore de se voir si peu aimé de sa mère, Marc se laissait peu à peu ressaisir par son apathie maladive.

Cela dura dix-huit mois, après lesquels, n'y tenant plus, il sollicita de son père la permission de s'engager pour cinq ans.

Il en avait alors dix-neuf.

Un instant, Pierre fut dérouté par ce coup de tête.

« T'engager ? Et pour cinq ans ! Pourquoi cinq ans ? » écrivit-il à Marc.

« Pour prouver à mon père que c'est un choix irrévocable, dans lequel j'entends persévérer », répondit celui-ci qui, même à son ami, ne voulait point avouer le réel motif de sa détermination.

« Ah ! c'est ainsi ? Eh bien ! moi aussi je m'engage ; je m'engage dans le même régiment que toi », déclara Marcenay, qui prévoyait que sa présence et son affection seraient plus que jamais nécessaires au comte de Trop.

Il le fit comme il l'annonçait, réduisant toutefois le chiffre d'une année, afin de consoler sa mère.

Le temps avait passé !... Dans quelques mois, Marc aurait à prendre une décision nouvelle : rengagerait-il ?

Dans ses dernières lettres, sans lui laisser soupçonner qu'elle rêvait de le voir devenir le mari de Gabrielle, la marraine avait fait comprendre à son filleul qu'il ne tenait qu'à lui d'entrer dans la maison de commerce, en qualité d'intéressé d'abord, d'associé un peu plus tard.

Le stage serait laborieux, il ne devait pas se leurrer. Mais elle obtiendrait de son mari qu'il abrégeât ce temps d'épreuve.

Le commerce, dans ces conditions, c'était l'aisance facilement conquise ; la fortune, même, si Marc voulait secouer sa nonchalance.

Le jeune homme restait hésitant malgré tout. Il aimait passionnément son métier à cette heure. Servi par ses aptitudes naturelles pour les sciences mathématiques, ayant fait, grâce à l'aide persévérante de Pierre, des études solides, il avait des chances de parvenir à Saumur. Le galon d'or lui paraissait une ambition singulièrement plus noble que celle d'amasser une fortune dont ses goûts simples n'avaient nul besoin.

Aussi, à tout hasard, suivait-il le cours avec de Mortagne.

Mais jamais il n'avait décidé quoi que ce fût sans consulter « tante Marie », ainsi qu'il appelait sa marraine, et ce n'est point par lettres qu'une question si grave se pouvait traiter. Ils y emploieraient sans doute bien des heures d'intime causerie durant le congé qu'il comptait obtenir en octobre.

C'est dans ce sens qu'il répondit. M Calixte Lavaur reçut la lettre de Marc à la Foussotte, où elle était venue rejoindre bonne maman et Gaby avec ses deux plus jeunes filles sitôt ces dernières entrées en vacances.

Sachant qu'elle aurait à conseiller son enfant d'adoption, discrètement, sans se laisser deviner, elle pressentit Gabrielle au sujet de son cousin.

Aucun obstacle à prévoir de ce côté. Une affection calme, raisonnée, mais très profonde ; beaucoup d'estime, une compassion sans bornes pour les tristesses que l'indifférence des siens avait mises dans la vie du comte de Trop.

« Cela ira tout seul », se dit la bonne marraine.

Elle se croyait d'autant mieux fondée à le penser, que sa fille aînée se rangeait volontiers à l'avis des personnes en qui elle avait confiance, et qu'elle savait tenir le premier rang parmi celles-ci.

Voyant le bonheur de Gabrielle dans cette union, elle ne se ferait aucun scrupule de peser un peu, s'il en était besoin, sur la décision de la jeune fille, qu'elle jugeait plutôt passive.

Sur ce point, la pénétration de la mère se trouvait en défaut.

L'apparente passivité de Gaby n'était que l'acte d'une volonté réfléchie, qui se soumettait librement. Elle possédait, au contraire, un grand fond d'énergie ; mais elle était par-dessus tout bonne et dévouée. C'est dans ce sentiment d'abnégation, pas ailleurs, qu'il fallait rechercher les mobiles de sa conduite.

C'est par affection pour son père, en le voyant se tourmenter, à l'idée de sa vieille mère seule à la campagne, qu'elle avait proposé de suivre bonne maman.

Personne n'avait soupçonné ce qu'il lui en coûtait, tant elle avait mis d'entrain à préparer le départ.

Àceux qui s'avisaient de la plaindre, elle répondait vaillamment :

« Dracy est si proche ! chaque dimanche, chaque jour de congé y ramènera toute la famille : nous ne serons pour ainsi dire pas séparés. »

N'empêche que les premiers mois avaient été durs.

C'est un pieux devoir de se faire, ainsi qu'elle le disait à Pierre Marcenay, « les yeux, les oreilles, la mémoire de bonne maman » ; mais c'est un devoir un peu bien austère, quand on écoute sonner le gai carillon de la dix-huitième année et qu'on entrevoit, dans un avenir tout proche, les premières fêtes de la vie mondaine.

Et d'autant que là-haut, dans leur petit coin de la Foussotte, les visites étaient rares, si l'on en excepte celles de M Saujon, qui, chaque après-midi, venait faire sa partie de besigue et tricoter son éternel bas noir en se plaignant de ses maux.

Mais on ne pouvait raisonnablement condamner Gaby à porter sa présence au chapitre des distractions.

Elle l'exécrait, « cette mégère », ainsi qu'elle la qualifiait in petto.

De mal la recevoir, toutefois, elle n'avait garde… Tandis que les deux vieilles dames se disputaient l'enjeu de leur endormante partie de cartes, la jeune fille se faufilait hors du salon et courait rejoindre l'oncle Charlot.

Un accueil peu aimable eût peut-être abrégé les visites de sa femme, et c'est lui qui en aurait pâti ! Aussi poussait-elle la pré-

venance à l'égard de Caroline jusqu'à disposer à côté de la table à jouer un friand goûter avant de sortir. Elle avait constaté que cela lui assurait une bonne demi-heure de plus à passer auprès de son vieil ami.

Oh ! lui, elle l'aimait de toute sa pitié. Sa joie était de le faire sourire. Elle s'appliquait à le comprendre comme à la plus sérieuse des études. Ils passaient de bons moments, tous les deux.

La grand'mère en était complice. Lorsqu'elle voyait sa petite-fille quitter le salon, jamais elle ne faisait d'observation, si ce n'est pour dire :

« Oui, va faire un tour, mon enfant. À ton âge on a besoin de marcher. »

M Saujon n'était point informée du but de ces promenades ; pourquoi le révéler ? La leçon n'eût pas été comprise.

« Les yeux de bonne maman » eussent été pourtant bien nécessaires au salon, car, abusant de la vue faible de son adversaire, Caroline trichait effrontément : elle appelait cela « prendre ses avantages ».

Ce petit manège n'avait point échappé à Gabrielle, mais elle s'était gardée d'intervenir. Qu'importait ! puisque, même en perdant, sa grand'mère prenait plaisir à jouer : c'était affaire entre M Saujon et sa conscience…

Les jours de fête, pour Gaby, étaient ceux où, dès le matin, le grand break de son père roulait sur le sable des allées.

Toute la famille en descendait, et le jardin retentissait bientôt des bruyants ébats des fillettes, à la joie de leur sœur aînée, qui, à

présent qu'elle les avait rarement autour d'elle, aimait jusqu'à leur tapage.

Depuis deux semaines, cette diversion au silence, qui l'oppressait un peu, lui était quotidiennement offerte.

Inséparables et ne parvenant jamais à s'entendre, Blanche et Jeanne emplissaient l'enclos de leurs rires ou de leurs disputes.

Elles ne ressemblaient à Gabrielle en aucune façon, ces deux petites.

Avec ses yeux bruns, ses cheveux noirs ondés flottant librement sur ses épaules, son visage mutin, résolu, sa taille élancée, ses gestes brusques, Blanche surtout était l'opposé de sa sœur : franche et rieuse, mais si mauvaise tête ! encore qu'elle se prétendit sans cesse occupée à réformer son caractère.

Le jour de l'arrivée de Marcenay, de retour à la maison, Gabrielle voulut la raisonner un peu. L'étourdie protesta, selon sa coutume :

« Je ne peux pas dominer mon impatience. Je m'applique, cependant, je te l'assure, Gaby.

— Que serait-ce alors si tu ne t'appliquais pas ?

— Je voudrais bien t'y voir, gémit Blanche plaisamment. Jeanne et toi, vous vous êtes adjugé tout ce qu'il y avait de qualités dans le paquet destiné à la famille : il ne m'est resté que les défauts. Pour m'en débarrasser, ce n'est pas un petit travail ! Il est vrai, maman, afin de m'y aider, m'a fait présent d'un trésor : Livre de la jeune fille au pensionnat et dans la famille. Je l'indique à toutes mes amies.

— Mais tu ne le lis pas.

— Tous les jours une page, ainsi que je l'ai promis à petite mère. Seulement… je ne sais comment je m'arrange, je ne découvre jamais que le lendemain le conseil dont j'aurais eu besoin la veille.

« Allons, Gaby, reprit-elle, suppliante, ne me gronde plus. Parle-moi de M. Marcenay. Tu l'as vu, n'est-ce pas ?

— Oui.

— C'est joli, l'uniforme de sous-officier de dragons ?

— Très joli.

— Que t'a-t-il dit de Marc ?

— Nous en avons peu parlé.

— Moi, c'est de mon cousin que je me serais informée tout d'abord », observa Blanche, empressée à saisir l'occasion de critiquer à son tour.

Mais sa sœur riait.

« N'empêche qu'il a passé après M. Marcenay et son uniforme. Rassure-toi, j'ai de ses nouvelles ; il va bien. Nous le verrons en octobre, cela est à peu près sûr. Voilà tout ce que m'en a dit M. Pierre. Au reste, nous n'avons pas causé longtemps.

— Pas longtemps ! Vingt bonnes minutes ! »

Et, d'un ton boudeur :

« Venir au mois d'octobre ! singulière idée qu'a le comte de Trop. Les vacances seront finies. »

Jeanne, qui revenait vers ses sœurs, entendit ce que disait Blanche. Elle lui fit observer :

« Puisque nous serons cette année demi-pensionnaires, nous verrons Marc tous les soirs.

— C'est vrai, Gaby ! J'ai oublié de t'annoncer cette bonne nouvelle : n'ayant plus besoin d'aller dans le Midi, maman renonce à nous mettre « en boîte ».

— En boîte ! Si elle t'entendait, cette pauvre maman qui se donne tant de mal pour nous bien élever !

— Elle t'y remettrait peut-être, fit Jeanne en riant, et tu serais privée de contempler le comte de Trop… et surtout son bel uniforme !

— Allons, taquine !… » murmura Gabrielle en caressant les cheveux courts de Jeanne.

La fillette releva sur sa sœur aînée son regard tendre, et, câlinement, glissa son bras fluet sous le sien.

Elle était gentille, cette mignonne. Les traits un peu accusés, l'air trop sérieux ; mais le temps harmoniserait tout cela. Et puis, ne dût-elle jamais être jolie, elle garderait ce qui la faisait aimer de tous : le charme, cet attrait mystérieux que l'on subit sans l'analyser, puisqu'un visage laid peut paraître charmant.

Ce qui attirait chez Jeanne, c'était sa bonté ; une bonté dont le reflet illuminait sa physionomie.

Sa compassion s'étendait jusqu'aux choses. Elle aurait enduré la soif pour désaltérer une plante. Sa joie était d'obliger. Si on ne savait où la prendre, après les repas, on n'avait qu'à aller à l'of-

fice. On l'y trouvait occupée à tout remettre en ordre : « pour aider ces pauvres bonnes qui ont tant d'ouvrage », disait-elle.

Au jeu seulement elle se montrait irritable et jalouse de ses droits : question de rivalité entre grandes et petites, à la pension, et que, par fidélité à son camp, elle transportait au logis.

Les goûts des trois jeunes filles n'avaient guère plus de rapports que leurs physionomies et leurs caractères.

Gabrielle possédait l'art de ne jamais paraître s'ennuyer. De fait, elle se plaisait partout et s'arrangeait de n'importe quel genre de vie. Elle affectionnait la campagne et y aurait établi son foyer volontiers, à la condition de s'envoler de temps à autre vers quelque pays bien sauvagement beau ; car elle avait un goût très vif pour les voyages. N'en pouvant faire, elle se consolait en lisant les récits des grands explorateurs qu'elle enviait un peu, tout bas, sans le dire.

De la campagne, Blanche n'appréciait que les vastes espaces propres aux jeux mouvementés. Elle aimait par-dessus tout l'indépendance, les chats et les militaires.

Oh ! les militaires ! On la promenait, encore portée sur le bras, qu'elle manifestait déjà son enthousiasme au passage d'un régiment. Son héros de prédilection était Napoléon I ; ce qu'elle connaissait le mieux en histoire de France, c'était le nom des grands hommes de guerre et les dates de nos victoires. Pour nos défaites, elle prétendait les ignorer, et jamais punitions ni récompenses n'avaient pu la décider à en citer une seule.

Elle pouvait avoir six ans lorsqu'une de ses tantes, désirant lui faire un cadeau, consulta son goût.

Àcette question :

« Que préfères-tu ?

— Un tambour, ma tante », répondit Blanche sans hésiter.

« Quel dommage que tu ne sois pas un garçon, lui disait parfois son père en riant, nous aurions un général Lavaur dans la famille. »

Son rêve d'avenir, dont elle ne faisait point mystère, était le plus simple du monde. Elle épouserait un officier, ils auraient six garçons qui seraient tous militaires ou marins et accompliraient des prouesses merveilleuses.

Elle et ses sœurs hâtaient le pas vers la maison, maintenant, Jeanne ayant fait la réflexion que bonne maman devait attendre impatiemment sa lectrice.

Elle attendait en effet, les mains croisées sur ses genoux, résignée à sa solitude passagère, sachant que bientôt tout son monde serait autour d'elle ; car, depuis les vacances, M. Lavaur venait chaque soir dîner en famille.

On conta à bonne maman l'arrivée de Pierre, la visite promise pour le soir ; puis Gabrielle prit le livre commencé.

Mais peu après son père entra, ce qui interrompit la lecture, rien autre n'existant plus pour bonne maman dès qu'elle avait son fils.

Tandis que M. Lavaur mettait sa mère au courant de ses faits et gestes du jour, M Calixte, en visite à Givry chez une amie malade, regagna à son tour le logis.

Et, bien vite, on se mit à table, afin d'avoir dîné et d'être installés au jardin lorsque Marcenay amènerait l'oncle Charlot.

Vers sept heures et demie, toute la famille était groupée au bas du perron, à écouter la confession de Gaby, qui, interrogée sur l'emploi de son temps, s'était résignée à avouer sa course au village.

« Oh ! Gaby ! est-ce possible ! fit sa mère d'un ton mécontent. Toi qui ne sors jamais seule… Et c'est si peu le moment ! Dracy est plein de monde ; tout est ouvert partout. Si pareille idée était venue à Blanche, j'en serais moins surprise, mais toi…

— Que voulez-vous, maman ? la nécessité fait quelquefois sortir les gens de leur caractère.

— Ne pouvais-tu prendre la femme de chambre en passant ?

— Je n'y ai pas pensé. Je n'avais qu'un souci : faire raccommoder la voiture de l'oncle Charlot. Et voyez, j'avais raison, maman ! Il aurait été privé de venir ce soir, si je n'étais allée trouver le charron moi-même.

— Et si les clients qui attendaient se fussent montrés grossiers ? observa M. Lavaur.

— Que ne les avez-vous vus me tirer de grands coups de chapeau, lorsque je suis partie, vous ne feriez pas de telles suppositions, papa. Je venais cependant de leur faire perdre une demi-heure, à ces braves gens !… On sonne : j'aperçois M. Pierre, s'écria la jeune fille, interrompant son plaidoyer. Il amène bel et bien M. Saujon. Ah ! quel bonheur ! Cher vieil ami ! Lui qui ne sort jamais ! Maman, ajouta-t-elle, en se penchant, câline, pour

solliciter un baiser, dites que vous me pardonnez. Cela me gâterait mon plaisir de vous savoir fâchée contre moi. »

Rassurée par le sourire indulgent de sa mère, Gabrielle rejoignit Jeanne et Blanche déjà parties à la rencontre des visiteurs afin de les guider vers le point de réunion.

« M. Pierre n'est plus en uniforme », murmura Blanche, désappointée.

Gaby se mit à rire.

« Moi, qui me réjouissais… »

Blanche murmura encore quelques mots, mais Clairon, son chat, lequel se prélassait sur ses bras selon sa coutume, fut seul à les entendre…

Après avoir hésité un moment, Pierre s'était décidé à amener petit Greg : ils poussaient tous les deux le fauteuil roulant.

Le jeune homme présenta son protégé comme un orphelin qui lui avait été confié, et, pour que nulle idée de domesticité ne s'attachât à sa personne, il rendit lui-même à son oncle tous les petits services que réclamait son installation.

Le cercle reformé autour de l'oncle Charlot, voyant Greg un peu esseulé, Jeanne, apitoyée par cette qualification d'orphelin qui représentait à ses yeux un si lourd fardeau de peines, lui proposa :

« Voulez-vous que nous regardions des images, ou bien aimez-vous mieux venir voir les lapins ? Ils sont très drôles, les lapins, tout à fait apprivoisés. »

Greg consulta Pierre du regard.

« Va, mon petit, va », fit celui-ci d'un ton affectueux.

On profita de l'absence des deux enfants pour questionner le jeune homme au sujet de son protégé.

En apprenant qu'il avait été élevé aux Égrats et connaissait Catherine Dortan, M Calixte s'écria :

« Mais c'est aux Dortan que nous avions confié Marc après sa fièvre cérébrale. Ah ! il les connaît… Je vais peut-être apprendre par lui le motif qui les a fait agir d'une manière tellement inexplicable autrefois. On avait été si bon pour Marc, dans cette famille, qu'au jour de l'an suivant, j'ai envoyé des cadeaux à tout le monde. Le paquet m'est revenu avec cette mention : « Refusé par le destinataire. » N'y comprenant rien, j'ai écrit : on ne m'a pas répondu. Cela a coupé court à toutes relations entre les Dortan et moi, naturellement.

— C'est une bien vieille histoire, pour que Greg en soit instruit. Songez, madame, qu'il n'a guère que douze ans.

— Le fait est trop singulier pour n'avoir pas laissé de traces durables dans la mémoire des Dortan. Les paysans n'oublient guère les événements grands et petits qui leur surviennent. En fréquentant vos vignerons, vous serez vite frappé de cette particularité. Questionnez-les. Ils vous raconteront toujours avec les mêmes détails précis, faisant image, les mêmes mots, les mêmes gestes, les incidents qui ont marqué dans leur vie ; et vous verrez combien il en est de puérils. À plus forte raison doit-on se souvenir d'un fait comme celui-là : des présents refusés ; de beaux présents, je vous assure. J'étais si reconnaissante des soins donnés à

mon filleul que je n'avais pas lésiné. Oh ! petit Greg a dû entendre parler de cela.

— Si vous pensez pouvoir tirer de lui des éclaircissements, rien de plus simple que de l'interroger, madame », répondit Pierre.

Puis, se tournant vers Blanche qui s'informait de son cousin, il causa longuement de Marc, si heureux de parler de lui et de n'avoir que du bien à en dire.

« Tout marchera-t-il de même à présent que vous ne serez plus là pour le stimuler au besoin ? observa M. Lavaur.

— Il a de Mortagne, un excellent camarade et un bon exemple. Comme ils suivent tous les deux le cours de Saumur, ils se réunissent presque toujours pour travailler.

— Marc suit un cours ? Et il prépare un examen ? s'exclama sa marraine. Quelle idée !

— Une idée lumineuse, maman, déclara Blanche.

— Oh ! toi ! si on te demandait conseil, on enrégimenterait la France en bloc, repartit M. Lavaur.

— Ce ne serait pas déjà si sot… Au moins on n'entendrait pas dire, comme Gaby le lisait hier matin à bonne maman, que les Anglais prennent vis-à-vis de nous des airs arrogants.

— La voilà qui se mêle des affaires du pays ! s'écria son père, levant les bras d'un air comiquement désespéré. Autrefois, à quinze ans, une petite fille, — il appuya, non sans ironie, sur le qualificatif, — n'avait souci que de sa poupée. »

M Calixte, qui d'ordinaire reprenait vivement sa fille de ces incursions en domaine interdit, n'avait pas paru entendre.

Distraite, une ombre sur sa physionomie, elle nouait et dénouait les deux pans de son écharpe de dentelle d'un mouvement machinal et tout à fait inconscient.

« À quoi penses-tu, Marie ? » demanda M. Lavaur, en posant d'un geste affectueux sa main sur celle de sa femme.

Celle-ci releva les yeux, sourit et répondit en toute sincérité :

« Je pensais à Marc. »

Mais elle ne dit pas à quel propos…

On put croire que son esprit n'avait point quitté le sujet agité tout à l'heure, car, sitôt Greg revenu, elle s'informa :

« M. Marcenay m'a dit que vous connaissiez la famille Dortan, mon petit ami.

— Oui, madame, répondit Greg, ne soupçonnant pas où devait aboutir cette question.

— Les Dortan n'ont jamais parlé devant vous d'un enfant qui leur a été confié jadis et qui s'appelait Marc Aubertin ?

— Le comte de Trop… murmura-t-il d'une voix altérée.

— Oui, c'est cela ; c'est le surnom qu'on lui donne en famille. Eh bien, qu'en disaient-ils, du comte de Trop, les Dortan ?

— Qu'il était doux comme un agneau.

— C'est tout ?

— Oui, madame.

— On n'a jamais raconté devant vous des choses le concernant ? »

Greg, les lèvres serrées, fit de la tête un signe négatif.

« Ils ne regrettaient pas de rester sans nouvelles de leur ancien pensionnaire, vos amis ?

— Ils n'en disaient rien. »

La voix de Greg tremblait un peu. Il alla se réfugier auprès de Marcenay, espérant couper court à des questions qui l'affolaient, lui faisaient perdre tout sang-froid.

Le voyant secoué d'un frisson nerveux, Pierre le crut pris de la fièvre.

Il se leva.

« Mon petit compagnon de route doit être fatigué du voyage. Il est neuf heures, du reste. À cette heure-là, d'habitude, vous êtes depuis longtemps dans votre lit, mon oncle. »

Le vieillard inclina la tête en souriant. Il serait resté volontiers un moment de plus, mais il n'en manifesta rien.

« Et M Saujon ! s'écria tout à coup bonne maman, ne la verrons-nous pas ce soir ? Je m'attendais toujours à ce qu'elle parût… »

La bonne dame disait cela par politesse : elle y songeait à l'instant pour la première fois !

« Ma tante digère », prononça Pierre d'un ton doctoral.

Puis, riant :

« Elle m'a imposé comme devoir de reconnaissance l'obligation d'apprendre à soigner son estomac. Voici ma première ordonnance : une demi-heure avant les repas, cachet mystérieux — ce n'est que du bicarbonate de soude, je vous le confie — pris dans le recueillement et le repos absolu. J'ai déjà reçu à ce propos les bénédictions de la cuisinière que ma tante allait tarabuster au moment du coup de feu. Pendant le repas, mastication appliquée et persévérante, ce qui l'oblige à peu parler. »

L'oncle Charlot fit entendre un petit rire non exempt de malice.

« N'est-ce pas que nous avons été tranquilles, mon oncle ? »

Le vieillard appela Greg à lui d'un geste caressant et le montra du regard à Pierre.

« L'oncle Charlot veut sans doute que je vous dise combien son nouveau voisin de table a été attentionné.

— Oui, oui, balbutia l'infirme.

— Ma tante a trouvé très doux de n'avoir qu'à s'occuper d'elle. Aussi l'avons-nous laissée toute béate, en face d'une tasse d'un thé préparé de mes mains et que, par ordre du médecin qu'elle s'est choisi en ma personne, elle doit savourer en somnolant, à petite dose. C'est ce qui nous a privés ce soir de sa compagnie », ajouta Pierre avec un grand sérieux.

Autour de lui des sourires discrets traduisaient sa phrase qui, en bon français, devait s'entendre : « autant de gagné ».

M Saujon n'était sympathique à personne, la vieille M Lavaur, elle-même, ne l'aimait pas, et c'était le côté plaisant de leurs relations, cette antipathie, qui, au reste, était mutuelle.

Indispensables l'une à l'autre pour la partie de besigue qui leur était chère, elles se voyaient tous les jours ; mais elles ne se passaient rien.

Il était bien rare qu'un après-midi s'écoulât sans qu'elles échangeassent quelques mots piquants, allant parfois jusqu'à l'aigreur ; ce qui ne les empêchait pas, en se quittant, de se donner rendez-vous pour le lendemain.

Toute la famille accompagna Pierre et son oncle jusqu'au seuil du jardin.

Une fois sur la route, le jeune homme, un peu inquiet de Greg, lui demanda :

« Tu as toujours froid ?

— Pas tant que tout à l'heure.

— Cela ne fait rien, cours jusqu'à la maison pour te réchauffer. Tu diras à Malauvert de tenir un fauteuil prêt, au bas du perron. Et, en nous attendant, tu allumeras les bougies de mon oncle. »

Greg obéit, heureux de cet instant de solitude. Il était dans un état d'agitation indescriptible et articulait, tout en courant, des phrases incohérentes.

De temps en temps, il s'arrêtait comme pour reprendre haleine. En réalité, il luttait, s'efforçait de se dominer afin de paraître calme devant le domestique à qui il avait à transmettre des ordres.

« Allons, Greg, fais-toi une raison, se répétait-il pour s'encourager. Tu apprendras à te taire ; te voilà averti… Faut-il, tout de même ! faut-il que je sois venu justement demeurer à côté de… Ah ! Seigneur ! Seigneur… »

Et il se remettait à divaguer de plus belle.

M Saujon dormait dans son fauteuil. Ce fut Pierre qui présida au coucher de son oncle. Greg voulut à toute force l'aider. Le vieillard se laissa dorloter avec un plaisir manifeste. Il était ravi de sa petite équipée ; le sommeil le prit tout de suite, comme un enfant.

05

Voici, après quelques semaines d'observation, comment Pierre Marcenay définissait petit Greg à Gabrielle, un après-midi qu'ils promenaient ensemble l'oncle Charlot dans le jardin de bonne maman :

« Pas de gros défauts : ni menteur, ni paresseux, ni gourmand ; violent, mais très maître de lui, susceptible à l'excès et fermé à triple serrure…

— Qu'y a-t-il encore ? » interrompit la jeune fille, faisant signe à son compagnon d'écouter.

La maison avait perdu ses hôtes de passage. Plus de rires, de cris, de discussions à outrance. C'est entre les hautes murailles du couvent des Dominicaines que Blanche et ses amies, Jeanne et

son petit clan, règlent à présent leurs éternelles disputes au croquet.

Mais les deux vieilles dames jouaient, à leur habitude, et, du salon, la voix de Caroline venait jusqu'aux promeneurs, suraiguë, acrimonieuse.

On devinait bonne maman tout à fait en colère, au ton de ses ripostes.

« Les voilà encore qui se chamaillent ! soupira Gabrielle, consternée.

— Bah ! repartit Pierre avec un mouvement d'épaule insouciant, cela rompt la monotonie du besigue. Elles s'endormiraient, sans cela ; nous les retrouverions en vis-à-vis, le nez sur leurs cartes, ronflant, si elles ne se taquinaient pas un peu : gardons-nous d'intervenir.

— Vous croyez ? prononça la jeune fille indécise. Qu'en dites-vous, oncle Charlot ? »

Le vieillard fit comprendre qu'il se rangeait à l'avis de son neveu ; et la conversation reprit en même temps qu'on se remettait en marche.

« Vous m'avez énuméré les défauts de Chaverny, remarqua Gabrielle, mais… et ses qualités ?

— Oh ! de ce côté, une vraie mine. Plein de cœur, attentionné pour mon oncle presque autant que vous, mademoiselle, et docile ! Avec cela intelligent, ardent à l'étude, plus même que je ne m'y attendais, passionné pour tout ce qui touche à la médecine. »

M. Saujon se mit à rire et, d'un signe, annonça qu'il avait quelque chose à conter, à ce propos.

Gaby et Pierre firent halte, afin de concentrer toute leur attention sur ce que le vieillard allait essayer de leur dire.

Après de longs tâtonnements, ils finirent par supposer que Greg avait dû masser l'oncle Charlot et le frictionner avec le gant de crin.

« C'est bien cela ? interrogea Pierre.

— Oui, oui, oui, affirma le vieillard, content de s'être fait comprendre.

— Vous ne le lui aviez pas commandé ?

— Non… lui… lui seul… »

Et il s'efforça de mimer la scène, qui avait dû être très drôle et beaucoup le divertir.

« C'est de l'intuition, cela, observa Gabrielle. Où cet enfant aurait-il vu pratiquer le massage et appris qu'il peut avoir de bons effets dans certains cas ? Ce sont vraiment des dispositions à cultiver.

— C'est ce que je me dis parfois, repartit Pierre soucieux. Mais c'est une grosse entreprise. Je vous avoue que j'hésite. Mes vignes sont tellement phylloxérées que pendant cinq ou six ans j'en tirerai peu de revenu… J'en viens presque à regretter la responsabilité que j'ai assumée ; et cependant !… qu'il est intéressant, le brave gamin ! »

M. Saujon prêtait à son neveu une attention inquiète. Il approuva Gabrielle d'un geste énergique lorsqu'elle répondit :

« Oui, il est intéressant, avec sa petite figure avenante et son air réfléchi. S'il parle peu, son regard dit beaucoup. Je crois que, déjà, il vous est très attaché, monsieur Pierre. L'autre jour, quand vous êtes revenu de Chalon, il a eu en vous apercevant une exclamation banale en elle-même ; il s'est écrié : « Ah ! le voilà ! » Mais c'est le ton, la joie concentrée du regard qu'il fallait observer. Il était si joyeux de vous revoir qu'il n'y a pas tenu : il a planté là l'oncle Charlot pour courir à votre rencontre. Ce sont des riens, mais…

— Non, ce ne sont pas des riens, interrompit Pierre. Le cœur perce dans ces petites choses. Je crois que nous serons bons amis tous les deux. »

Il disait cela d'un ton préoccupé qui tracassait son oncle.

Qu'il aurait voulu pouvoir se mêler à l'entretien, le pauvre vieux !

L'accident, — un plongeon dans l'eau glacée, en pleine chasse, pour sauver un enfant, — qui depuis dix ans le clouait noué, presque muet, sur son lit ou dans son fauteuil, n'avait que très peu atteint l'intelligence. Il aimait à entendre lire, s'intéressait aux événements de la vie courante et même aux faits marquants de la vie sociale.

Encore moins son cœur s'était-il atrophié. Ses bons yeux tristes le disaient éloquemment, lorsqu'il regardait sa femme avec une philosophie résignée, la plaignant d'avoir en sa per-

sonne une croix si lourde, et oubliant de se plaindre, lui, de l'indifférence avec laquelle elle lui donnait des soins.

Mais où son regard se transformait en un vrai foyer de tendresse, c'est quand il se tournait vers Pierre, vers sa petite amie Gaby, vers petit Greg, pris en amitié tout de suite.

Il aimait Pierre et la jeune fille comme s'ils eussent été ses enfants. Il ignorait les projets de M Calixte Lavaur ; les eût-il connus, il aurait passé outre.

Pierre et Gaby lui semblaient destinés à s'aimer un jour ou l'autre. Peut-être même déjà, sans le savoir, s'aimaient-ils ? L'oncle Charlot, parfois, se le figurait. Et il se jurait de les prendre sous sa protection, de les fiancer, de les marier ; dût-il, pour constituer à son neveu un avoir en rapport avec celui de Gabrielle, se dépouiller d'une partie de son domaine, ou s'adresser à son frère Odule, le richard de la famille, parti avec quelques milliers de francs au Mexique, vingt-cinq ans auparavant, et qui laissait entendre dans ses lettres qu'il possédait près de deux millions à l'heure actuelle.

Il en pourrait bien distraire quelque bribe, puisqu'il n'avait ni femme ni enfants et que Pierre serait un jour son unique héritier.

Il est donc vrai qu'il existe en ce monde des joies mystérieuses, des bonheurs insoupçonnés ? Fût-il venu à la pensée, en voyant cet homme terrassé par le mal, qu'au fond de cette misère physique s'épanouissaient des heures délicieuses, pleines de rêves…

C'était réel, cependant. L'oncle Charlot ne s'ennuyait plus, même durant ses nuits d'insomnie. Patiemment, il attendait que le temps fît son œuvre.

Mais le jour où Pierre se confierait à lui, quelle fête pour son vieux cœur ? Il ne lui tardait pas ; il était bien que ces enfants se connussent, qu'ils apprissent à penser ensemble.

Et faisaient-ils autre chose en ce moment à propos de Greg ?

L'ennuyeux, c'était de ne pouvoir placer son mot… Cela lui arrachait par instant un soupir, si résigné qu'il fût.

Comme si elle eût deviné le désir de son vieil ami au sujet de l'orphelin, cette bonne petite Gaby encourageait Pierre à poursuivre l'œuvre commencée.

Elle revenait maintenant au caractère de Greg et s'informait :

« Est-il vraiment très susceptible ? Je ne m'en suis pas aperçue.

— Il l'est à ce point qu'il a eu l'autre jour une crise de larmes, de hurlements, devrais-je dire, parce que ma tante, qui n'avait pas gardé souvenance d'avoir dévalisé une assiette de petits fours à la fin du dîner, l'en a accusé le lendemain. J'avais été témoin du fait ; je le lui ai rappelé. Tout de suite elle en est convenue, et, même, elle a dit à Greg, ce qui m'a étonné de sa part : « Je t'en fais mes excuses, gamin. » Mais mon bonhomme a secoué la tête, ayant l'air de dire que des excuses ne remédiaient à rien. Et il a répliqué : « Si quelqu'un avait passé sous votre fenêtre tandis que vous m'appeliez voleur, vous, qui ne le sauriez pas, vous ne pourriez lui courir après pour lui dire la vérité, et moi je passerais aux yeux de celui-là pour vous avoir pris quelque chose, et ça resterait malgré tout ! Oui ! oui ! quand même ça n'est pas vrai. » Et ses cris de redoubler : il en a pris la fièvre.

— C'est d'un raisonnement serré, et c'est juste, approuva Gabrielle. Cela me rappelle un peu, comme fond, le papier qu'a perdu ce matin Guillaume, le petit garçon de notre laitière. Je l'ai gardé pour le lui rendre, en remarquant qu'il ne s'agissait pas d'un devoir d'écolier, mais d'une lettre. Elle est d'un tour désopilant. Ne serait-ce pas l'écriture de Greg ? Il me semble l'y retrouver, lui, dans les idées. Où l'ai-je mise ? murmura la jeune fille, vidant ses poches à tour de rôle : Ah ! la voici.

— Vous avez deviné, c'est bien de Greg », fit Pierre qui, au premier coup d'œil, reconnut l'écriture heurtée, ferme déjà, avec une tendance à monter à la fin des lignes, les boucles des o et des a prudemment fermées, qu'il avait étudiée à plusieurs reprises, frappé de ses rapports étroits avec le caractère de l'enfant.

Il riait aux larmes.

« Cela me donne l'explication de l'état dans lequel Greg m'est revenu de l'école avant-hier : un vrai petit coq furieux. Je lui ai demandé ce qu'il avait. Il m'a répondu qu'il venait de se battre à coups de sabot avec un de ses amis. Je dois vous dire que, dès le lendemain de son entrée à l'école, il m'avait annoncé, l'air triomphant, qu'il avait deux amis : deux bons ! Je lui observai, après la bataille, qu'il ne lui en restait plus qu'un. « Et encore… ça dépend… » m'a-t-il répondu. Mes vignerons m'attendaient pour aller marquer les vignes à arracher cet hiver. Ah ! Mademoiselle Gabrielle, qu'il y en a ! fit mélancoliquement Pierre ; mon beau clos de pineau est à moitié perdu ! Je suis donc parti avec eux et j'ai oublié les affaires de Greg. Si j'avais supposé que son honneur fût en jeu, je lui aurais fait conter toute l'histoire ; venant peu après l'accusation de ma tante, le pauvre petit diable a dû penser que le monde entier se liguait contre lui. »

Et, se penchant vers son oncle :

« Écoutez ça », reprit Pierre.

Riant de plus belle, il recommença à haute voix la lecture de l'étonnant billet :

« On m'a dit que tu avais dit que j'avais dit que c'était toi qui avais dit que c'était moi qui avais pris les cinq sous. Non, ce n'est pas moi qui ai dit que tu avais dit que c'était moi qui avais pris les cinq sous. C'est François. Même nous nous sommes battus ; parce que je ne te crois pas capable de m'accuser.

« Et le voleur, je sais qui c'est. Mais je ne veux pas le nommer. C'est lâche de dénoncer les autres.

« Je t'écris parce que je me connais ; au lieu de nous expliquer, je te flanquerais des coups et j'aurais ensuite de la peine de ne plus t'avoir pour ami. Si tu me crois, viens demain avant la classe me donner une poignée de main. Tu sais qui je suis, pas besoin que je signe. »

— Quand il rédigera ses ordonnances, le docteur Chaverny, cela pourra n'être pas éloquent, mais ce sera carré : quel drôle de gamin ! s'écria Gabrielle.

— Il est tout entier dans ce billet, reprit Pierre pensif ; je le retrouve jusque dans cette prudence naïve qui lui a fait supprimer la signature, par crainte justement de ce qui arrive ; que sa prose ne tombe en des mains étrangères. Avez-vous parlé devant lui de votre cousin, depuis que madame votre mère l'a interrogé ?

— Peut-être… je ne me souviens pas ; mais, j'oublie de vous le dire ! Marc n'a pas son congé, le pauvre garçon. Maman a reçu

hier une dépêche qu'elle nous envoie dans sa lettre d'aujourd'hui. Un de ses camarades, un sous-officier, est malade.

— Il ne le nomme pas ? interrompit Pierre avec vivacité.

— Non. Un autre est appelé dans sa famille pour la mort d'un parent, et le voilà devenu indispensable, ce cher comte de Trop. Avec cela, nous attendons ma tante lundi », ajouta la jeune fille d'un air ennuyé.

Pierre ne put s'empêcher de rire :

« Vous la recevrez sans enthousiasme.

— Je l'avoue. Au reste, elle n'est sympathique à aucun de nous. Maman elle-même, si bonne, si parfaite, se montre contrariée quand elle doit la recevoir. Depuis que ma tante n'a plus que Marc, elle s'y est un peu attachée, cependant, mais… à sa façon. Ainsi, elle vient avec l'intention formelle d'arrêter un projet d'association entre mon père et mon cousin. Que Marc ait ou non des aptitudes pour le commerce, peu lui importe. Elle y voit un moyen de lui faire quitter l'armée ; cela lui suffit. Du vivant de ses autres fils, elle ne s'inquiétait guère que le comte de Trop choisît une carrière périlleuse. Et moi, je crois qu'il fera un bel et bon officier, et qu'il sera plus heureux à son régiment que dans la maison de commerce, très dure à mener. Je n'ai pas voix au chapitre, et ne donnerai pas mon avis, mais à vous, presque son frère, je peux bien confier ma manière de voir. Si vous jugez comme moi, conseillez-lui de ne se point laisser influencer. »

Ils étaient revenus au bas du perron, où la femme de chambre avait servi le goûter, à cause de M. Saujon, si malaisé à transporter.

Une tarte aux fruits, préparée le matin par Gabrielle, et du vin d'Espagne attendaient les convives.

Interrompant leur partie, les deux vieilles dames descendirent. Il ne manquait plus que petit Greg.

« Que fait-il donc ? observa Pierre. La classe est finie. Ordinairement nous le voyons poindre vers quatre heures un quart, il en est quatre et demie. »

Et se levant :

« Je vais le chercher. Je ne veux pas qu'il étudie ses leçons avant d'avoir pris un peu d'exercice. »

Il marcha droit au mur de séparation et appela :

« Greg ! que fais-tu, mon petit ? »

La tête de l'enfant apparut aussitôt à la fenêtre de sa chambre. Séparé de lui par un large rideau d'arbres, Pierre ne pouvait l'apercevoir ; mais il l'entendit lui répondre :

« J'écris à Catherinette. Elle me gronde, dans sa dernière lettre, de ce que je suis trop longtemps sans donner de mes nouvelles. Vous avez besoin de moi, monsieur Pierre ?

— Non, mais…

— Mais il faut venir goûter, fit à son tour Gaby. C'est bonne maman qui m'envoie te le dire.

— Je viens, mademoiselle, je viens tout de suite. »

Et, à peine le mur escaladé, ce qui n'était qu'un jeu pour lui :

« C'est pour aller avec vous au clos que vous me demandez, monsieur Pierre ?

— Au clos… c'est vrai ! J'y ai huit hommes que je n'ai pas vus depuis ce matin. Sans toi je l'oubliais, le clos », murmura-t-il avec un sourire, tandis que son regard glissait, involontairement, du côté de la jeune fille.

Petit Greg avait pris les devants.

« Pourquoi, fit Gabrielle, l'indiquant d'un signe de tête, me demandiez-vous tout à l'heure si j'avais parlé de Marc devant lui.

— Ah ! c'est vrai. La conversation a dévié. Voici : un de ces derniers soirs, comme nous causions d'Aubertin avec ma tante et que je me tournais vers Greg, ayant je ne sais quoi à lui commander, il est sorti brusquement, sans raison plausible de quitter la pièce. J'en ai conclu qu'il redoutait les questions et que, par conséquent, il n'avait pas dit tout ce qu'il savait à madame votre mère. Elle paraissait si désireuse d'être renseignée ; pensez-vous que je doive essayer de faire parler Greg ? Voilà où j'en voulais venir.

— Si l'enfant sait une chose qu'il n'a pas dite à maman, c'est qu'on lui a fait comprendre chez ses amis qu'il devait la taire… à moins que lui-même, de son propre chef, n'en ait jugé ainsi. Je le crois assez réfléchi pour en être capable. Dans les deux cas, le mieux est peut-être de ne point insister.

— C'est bien mon sentiment. J'avais tiré de son silence les mêmes déductions que vous. Je n'aurais passé outre que s'il y avait eu pour votre famille un réel intérêt à connaître la vérité.

— Il y en a un, évidemment… mais, qu'importe, après tout ! murmura Gabrielle ; maman n'a rien à se reprocher vis-à-vis des Dortan, Marc non plus… »

Bien qu'ils eussent ralenti le pas et baissé un peu la voix, Greg saisit quelques bribes des dernières phrases échangées ; du moins, à considérer son visage perplexe, Pierre le pensa. Et il se promit de le rassurer en lui parlant de Marc, sans faire aucune allusion aux Dortan ni à rien qui s'y rapportât. Le gamin comprendrait que l'incident était clos et recouvrerait sa tranquillité d'esprit.

L'occasion que cherchait le jeune homme s'offrit d'elle-même quelques minutes plus tard.

Rappelé à ses devoirs de propriétaire, dès après goûter, Pierre héla le domestique occupé à travailler au jardin, afin qu'il se tînt aux ordres de son oncle, et prit congé rapidement. Puis, faisant signe à Chaverny :

« Filons, si nous voulons être là-bas à temps pour que je puisse tracer à mes hommes leur besogne de demain.

— Vous ne prenez pas votre fusil, monsieur ?

— Trop tard, mon bonhomme. »

Ils partirent à grands pas, accompagnés de Mylord, le chien d'arrêt de Pierre, sifflé en passant devant la grille, et qui par des bonds et des aboiements fous manifestait sa joie d'être de la promenade.

Lorsqu'ils furent à quelque distance, le jeune homme interrogea Greg à propos de son amusante épître à Guillaume. Le voleur

des cinq sous avait été surpris dérobant autre chose dans la case de son voisin ; il avait avoué sa première faute, l'honneur de Greg était sauf de tout point.

« Alors, vous avez fait la paix, tes amis et toi ?

— Avec Guillaume, oui ; avec François, pas encore. Je lui en veux toujours d'avoir cherché à nous brouiller, Guillaume et moi, par un mensonge. Il est venu pour me donner une poignée de main, j'ai refusé.

— Tu as eu tort, Greg. On se doit indulgence entre copains. Si le comte de Trop ne m'avait pas pardonné, autrefois, nous ne serions pas devenus les amis que nous sommes. Et cette amitié-là nous a été si bonne à tous les deux !…

— Vous avez fait du tort à quelqu'un, dans votre vie, vous, monsieur Pierre ? Je ne peux pas le croire. »

Le jeune homme conta l'enfance de Marc et le terrible accident dont, involontairement, lui avait été la cause.

Son petit compagnon l'écoutait attentivement, et, de temps à autre, relevait sur lui son regard noir dont l'expression changeait sans cesse durant ce récit :

« Vous croyiez les billes à vous, et vous avez poussé votre ami sans le faire exprès, déclara-t-il en hochant la tête avec la gravité d'un juge ; tandis que François savait parfaitement m'avoir menti. Alors… comme ça, le comte de Trop est un pauvre être qu'on n'aimait pas du tout chez lui ?

— Tu dis bien vrai, petit Greg.

— Vous les connaissez, vous, monsieur Pierre, ces méchantes gens ?

— J'ai vu M. Aubertin une ou deux fois. Lui est surtout trop sévère. Je crois que c'est une disposition de nature, car il n'était tendre à l'égard d'aucun de ses fils. Il m'a paru aimer Marc tout de même. Pour M Aubertin, je ne l'ai jamais rencontrée. Mais nous n'allons pas tarder de faire connaissance ; elle arrive lundi à Chalon et viendra sûrement faire une visite à la sœur de son père.

— C'est bonne maman Lavaur ?

— C'est bonne maman, comme tu dis, fit Pierre en riant.

— Je ne veux pas la voir, cette dame, oh ! non. Vous ne m'y forcerez pas, dites, monsieur ?

— Peut-être… Tu es appelé à vivre avec des gens de toute sorte, mon petit ; il te faut de bonne heure apprendre à dominer tes impressions. M Aubertin n'est sympathique à personne de sa famille pour les mêmes raisons qui te font la détester à l'avance. Cependant tu verras tout le monde la bien recevoir par politesse, et aussi parce qu'un hôte est sacré, et que, du moment où on l'admet sous son toit, on lui doit un bon accueil.

— Elle ne sera pas sous mon toit, interrompit Greg les dents serrées, une flamme de colère dans le regard. D'abord… je n'en ai point, de toit, fit-il amèrement ; et, si j'en avais un, j'en chasserais ce mauvais monde. »

Étonné de la violence avec laquelle l'enfant prononçait ces mots, Pierre s'arrêta pour le regarder. Mais déjà le front du gamin s'était éclairci ; il souriait à son protecteur.

Doucement, il prononça :

« Vous, monsieur Pierre, vous êtes le meilleur cœur de toute la terre avec M Gabrielle. Je voudrais bien vous ressembler.

— Oui, M Lavaur est bonne ; mais tu as sous les yeux un autre modèle encore, auquel tu ne songes pas, mon petit ; c'est…

— L'oncle Charlot, n'est-ce pas ? interrompit Greg. Oh ! lui !… lui !… Et quelle patience avec sa…

— Chut ! gamin », fit Pierre, qui voyait poindre la critique de « la vieille dame ».

Greg eut un regard drôle et demanda ingénument :

« De ne pas dire qu'elle est… de dire qu'elle n'est pas… enfin, monsieur, vous savez bien comment elle est… de ne pas le dire, vous pensez que ça y changera quelque chose ?

— Je n'ai pas cet espoir, fit Pierre, amusé. Ce que je ne veux pas, c'est que tu t'accoutumes à exprimer ainsi ton opinion. À quoi bon ? Souffre avec philosophie ce que tu ne saurais empêcher. Moins tu penseras aux petits travers de ma tante, mieux tu les supporteras. Là, une fois de plus, mon oncle peut te servir d'exemple. »

Les ouvriers avaient bien employé leur temps. Pierre fit le tour du clos — environ quatre hectares entourés d'un mur en pierres sèches — jeta en passant devant le joli chalet qui en occupait le centre un regard où perçait un involontaire regret, alla visiter ses greffes et convint avec ses hommes des travaux à exécuter le lendemain ; puis, comme toujours, il monta jusqu'au petit terre-plein ménagé dans la partie la plus élevée du clos.

De là on domine le vallon où se cache, sous des arbres centenaires, le château qui appartint jadis à Gabrielle d'Estrées.

Ensuite, le terrain s'élève et s'abaisse en molles ondulations. Les collines se succèdent couronnées de bois et plantées de vignes sur les pentes.

L'œil ne perd aucun détail du paysage et tous sont ravissants ; depuis les petits sentiers qui se peuplent le soir de vignerons revenant du travail, la hotte aux épaules, la chanson aux lèvres, jusqu'aux taillis des coteaux qui se dressent en fines découpures sur un ciel clair.

Pierre s'oubliait volontiers à contempler ces choses familières qui toujours le charmaient. Ce soir encore, il laissa passer l'heure, si bien qu'ils rentrèrent en retard pour dîner.

Caroline les reçut d'autant plus aigrement que, soit malchance « incorrigeable », soit maladresse, elle avait reperdu la seconde partie de besigue, celle qui avait suivi le goûter.

Fatigué par ses « criailleries », comme disait Greg irrespectueusement, son mari avait demandé à se coucher ; Malauvert y était occupé et M Saujon quittait la chambre en faisant claquer les portes et criant :

« Ça va être une scie de le faire manger au lit !

— Je le servirai, moi, madame, ne vous tracassez pas, déclara Greg, qui venait de pénétrer dans le vestibule et la croisa comme elle se disposait à entrer dans la salle à manger.

— Ah ! vous voilà, vous autres ! Ce n'est pas malheureux. Et encore, je dis vous… tu es seul : où est passé ce flâneur de Pierre ?

— Il vient d'être rejoint par un facteur du télégraphe qui apporte une dépêche. Il l'a emmené à la cuisine pour lui faire donner un verre de vin.

— Bien la peine ! On les paye assez cher : dix sous par kilomètre ! On ne va plus dîner à l'heure à présent, c'est fini… Mon pauvre estomac s'en trouvera comme il pourra, personne n'en a cure.

— Madame, faut pas vous agiter comme ça, fit Greg, imitant sans y prendre garde le ton que prenait Marcenay lorsqu'il jouait au médecin. Vous savez bien qu'il vous est ordonné de vous tenir en repos après votre cachet.

— Mon cachet ? Je l'ai oublié, mon cachet… Le moyen de penser à soi, dans cette maison ! On a assez à faire de s'occuper des autres. »

Greg la contempla d'un air si sincèrement ahuri qu'elle haussa les épaules, et passa, murmurant :

« Ce gamin est en train de devenir idiot. »

Elle n'en mit pas moins son conseil à profit, et, après avoir absorbé son cachet et son demi-verre d'eau, s'assit dans un fauteuil et se tint coite.

Mais, presque tout de suite, Pierre entra, très pâle, une dépêche à la main.

« Mon oncle est mort, prononça-t-il d'une voix altérée.

— Mort ! Odule !

— Oui. »

M Saujon se dressa de toute sa hauteur, et, agitant les bras en l'air comme une folle :

« Nous voilà millionnaires !... millionnaires ! »

Pierre interrompit ce délire en lui cinglant, furieux :

« C'est une honte. Accueillir par des cris de joie la mort du frère de ma mère et de votre mari ! C'est indigne ! indigne ! Je voudrais qu'il ne vous eût rien laissé, pas un maravédis ! »

Elle repartit un peu confuse :

« Que veux-tu... je l'ai à peine connu, moi. »

Elle s'excusait... C'était du nouveau.

Mais Pierre avait le droit de tout lui dire, depuis qu'il la soignait avec tant de succès.

Il reprit d'un ton plus calme :

« Pensez-vous mon oncle préparé à l'annonce de ce malheur ?

— Oui, oui, sûrement. D'après la lettre que tu nous as lue il y a trois semaines, il devait s'y attendre, d'autant plus que je lui ai dit...

— Oh ! fit Pierre ironiquement, je m'en rapporte à vous... N'importe, je ne lui communiquerai la dépêche que demain. Chez quelqu'un que la douleur physique tient éveillé, le chagrin doit prendre, la nuit, dans la solitude, des proportions surhumaines ; et il aura beaucoup de chagrin, lui. »

Elle ne fit aucune objection ; toute à son idée d'héritage, l'esprit tourné en dedans, vers des calculs dont sa pensée ne se pou-

vait distraire, dans le regard une lueur sournoise, que sa crainte d'être de nouveau rabrouée par son neveu lui faisait éteindre par instant, lorsqu'elle se ressaisissait.

On dîna dans le silence le plus absolu. Très impressionné par la tristesse de son protecteur, Greg ne le perdait pas de vue. De temps à autre, un gros soupir montait à ses lèvres, disant aussi éloquemment que sa petite figure assombrie : « Que je ressens donc votre peine ! »

Pierre finit par craindre que l'enfant ne sût pas se dominer assez devant son oncle. Il appela Malauvert, et allait lui donner l'ordre de servir le dîner de son maître, lorsque, devinant cette intention, Greg prononça, l'air résolu :

« Pas besoin, monsieur Pierre. J'irai, moi. Et, soyez tranquille, M. Saujon ne se doutera de rien. Je causerai comme s'il n'était pas arrivé de dépêche. »

Et il ajouta sentencieux :

« Quand il faut… il faut, ainsi que disait mon grand-père. »

Dès le thé de sa tante préparé, Pierre passa chez l'oncle Charlot ; il lui fit la lecture selon sa coutume, jusqu'à l'heure où le domestique vint prendre « la garde de nuit », sur le lit de camp dressé dans un coin de la chambre.

S'il mit plus de pitié, plus de tendresse encore dans le baiser du soir, le vieillard n'en soupçonna pas la cause et s'endormit paisible, ne prévoyant point le douloureux réveil que lui apporterait l'aube prochaine.

En le quittant, Marcenay, avant de monter chez lui, alla prendre au salon une photographie du défunt : la dernière, qui datait de deux ans.

C'était une tête énergique, à l'expression souriante, mais portant inscrite, dans le large pli qui coupait le front verticalement, entre les deux sourcils, l'histoire d'une vie tourmentée.

De goûts aventureux, actif, remuant, instruit, plein d'ambition, Odule Saujon était parti vers la trentième année, après une courte expérience des lenteurs de l'avancement dans la carrière d'abord choisie.

Il était alors garde général des eaux et forêts dans les Deux-Sèvres.

Ayant dissipé la plus grande partie de son patrimoine de vingt-cinq à trente ans, il quitta l'administration nanti de huit à dix mille francs, tout ce qui lui restait.

Après cinq années d'absence, il annonçait à sa sœur, M Marcenay, et à son frère Charles qu'il était millionnaire et se disposait à revenir vivre au pays natal.

Mais le courrier suivant apportait la nouvelle d'un désastre financier entraînant sa ruine : tout était à refaire.

Odule élevage du bétail, cette fois.

Il avait réédifié sa fortune, quand une année exceptionnellement sèche détruisit son rancho.

Durant quelque temps encore, la malchance sembla le poursuivre, quoi qu'il entreprît.

Sans se laisser abattre, il essayait d'une autre voie. Il réussit enfin à asseoir sa fortune sur des bases solides. À cette heure, tous ses fonds étaient transformés en rente française.

Il n'avait retardé son retour définitif que pour vendre quelques immeubles, ne voulant laisser aucun intérêt dans un pays où il ne comptait point retourner, disait-il à son frère, dans sa dernière lettre.

Il parlait aussi dans cette lettre d'une chose qui devait le hanter, « une tâche sacrée à remplir », à laquelle bien des fois déjà il avait fait allusion. Qu'était-ce ?... Rien ne le laissait pressentir, et l'oncle Charlot, aussi bien que Pierre, avaient inutilement essayé d'interpréter les quelques mots épars dans la correspondance d'Odule à ce propos.

Pierre avait souvent écrit à son oncle en ces dernières années, surtout depuis la mort de sa mère.

Odule Saujon provoquait par de promptes réponses et des questions sans fin sur le genre de vie, les goûts, les idées de son neveu, les confidences de celui-ci.

Àla moindre ouverture de cœur, lui permettant de mieux pénétrer la nature du jeune homme, il manifestait une si étrange reconnaissance que Pierre s'était accoutumé à causer avec l'absent comme avec un père.

Marcenay passa une partie de la nuit à relire toute cette correspondance et à réfléchir aux démarches à faire, aux mesures à prendre.

La dépêche expédiée par le consul de Vera-Cruz, où résidait Odule Saujon, avertissait la famille que le corps serait embaumé,

puis ramené en France, le défunt ayant exprimé le désir de reposer à côté de ses parents.

On devrait l'aller attendre à Marseille. Un missionnaire qui rentrait, celui-là même qui avait assisté M. Saujon à ses derniers moments, s'était chargé d'accompagner le corps jusqu'à destination, ayant, d'autre part, la mission de remettre à Pierre Marcenay une lettre confidentielle écrite par Odule Saujon peu de jours avant sa mort.

Le consul disait, en outre, aviser du décès le notaire de Paris entre les mains de qui était déposé le testament.

Il fallait compter six semaines de traversée. Durant cette période, Pierre serait sans nul doute appelé à Paris. Ce voyage avait un bon côté à ses yeux : il le tiendrait éloigné de sa tante.

Entendre celle-ci supputer du matin au soir le chiffre de cette fortune, dont une partie allait échoir à son mari, était au-dessus des forces et de la patience qu'il possédait en ce moment : il finirait par se brouiller avec elle, s'il restait.

Lui se sentait si triste ! Il plaignait tant l'exilé qui, toujours retenu par les événements chaque fois qu'il projetait de revenir, était mort au moment d'embarquer !… Et, soudain, Pierre se dit qu'avant même de quitter Dracy, il aurait, au sujet de la sépulture, des dispositions à arrêter. Il croyait se souvenir que les démarches, en pareil cas, étaient assez compliquées. Où se renseigner ? Auprès du maire, du curé ?…

Il avait déjà écrit à ce dernier pour lui demander sa messe du lendemain. Il le verrait, l'office fini, et saurait par lui ce qu'il avait à faire.

Il se coucha enfin, mais il ne put dormir. Un peu avant sept heures, il prenait le chemin de l'église sans avoir averti sa tante, assuré qu'elle aurait quelque malaise à son service pour se soustraire à l'obligation d'un lever si matinal.

Mais il emmena Greg : les prières des enfants, c'est béni, c'est toujours écouté…

Ils marchaient vite, craignant d'être en retard, et ils ne parlaient point, songeurs tous les deux.

Comme ils atteignaient la montée, Pierre s'informa :

« Tu n'as pas entendu mon oncle, cette nuit ! A-t-il appelé souvent ?

— Seulement deux fois. Malauvert m'a dit qu'il avait bien reposé. Il était vieux, monsieur, celui qui est mort ?

— De quatre ans plus jeune que l'oncle Charlot.

— J'ai bien de la peine que vous l'ayez perdu, à cause que je vois que ça vous fait du chagrin.

— Beaucoup, oui, mon petit.

— Tiens, observa Greg, voilà bonne maman et M Gabrielle qui entrent à l'église.

— Sauraient-elles pour qui on dit la messe ?

— Je ne crois pas ; on n'a vu personne de chez elles hier soir ; mais elles y vont souvent, à la messe, dans la semaine ; je les rencontre qui en reviennent quand je pars pour l'école. Elles seront contentes d'y être allées aujourd'hui, ajouta Greg ; elles vous aiment tant ! vous et l'oncle Charlot. »

Ils entrèrent à leur tour.

Dans la petite église nue, pauvre et triste, quelques vieilles femmes en deuil, deux religieuses, Gabrielle et sa grand'mère : c'est tout.

Le prêtre montait à l'autel.

Pierre se mit à genoux, recueilli, le cœur serré, songeant au mort.

Greg pria de toute son âme pour cet inconnu.

Combien de fois, par la suite, il devait se rappeler cette prière !...

Après l'office, M Lavaur rejoignirent Marcenay qui attendait, en se promenant devant l'église, que M. le curé sortît à son tour.

Le jeune homme donna les quelques détails qu'il connaissait sur le triste événement et annonça son prochain départ pour Paris.

« Je vous confie mon oncle, mesdames, ajouta-t-il. Plus que jamais il aura besoin de vous, mademoiselle Gabrielle. Ma tante sera, sans doute, d'excellente humeur, mais bien distraite !...

— Elle paraît compter sur un gros héritage », observa M Lavaur.

Pierre eut un geste indifférent.

Cela vous est égal à vous, n'est-ce pas ? fit Gabrielle.

— En ce moment, cette pensée m'est même tout à fait pénible. Aussi vais-je hâter mon départ, afin de ne plus entendre parler

argent. Ah ! s'il était venu ! Si d'abord nous en avions profité ensemble !... Mais n'avoir de lui que ses millions, cela ne peut pas me réjouir, oh non ! »

Ils convinrent d'entourer beaucoup M. Saujon, de le distraire, de l'occuper avec des lectures. Pierre conseilla de mettre la table à jouer tout à côté de son fauteuil.

« Je l'ai proposé maintes fois à M Caroline, elle n'y a jamais consenti, prétendant que l'attention qu'il prêterait au jeu pourrait le fatiguer, déclara bonne maman.

— Elle a raison, repartit vivement Gaby, mais je me charge de l'oncle Charlot. Entre petit Greg et moi, il ne s'ennuiera pas, ni n'aura le temps de trop ressasser son chagrin : partez tranquille, monsieur Pierre. »

06

Le matin d'un triste jour de décembre, dans le brouillard gris qui enveloppe les choses, là-bas à l'embranchement de la route de Chalon, vers le Péage, un cortège se forme derrière les voitures de deuil, qui viennent enfin d'apparaître.

Il se range le long du chemin humide aux accotements verts où le bruit des pas s'étouffe. Tout au loin, les petites collines se haussent très vagues dans la brume. À peine entrevoit-on au premier plan, sur le gris plus clair du ciel, des rameaux grêles qui se dressent comme des bras que soulève la pitié.

Pierre et le missionnaire qui l'accompagne descendent du landau et suivent à pied le cercueil. Un groupe d'amis les entourent. Après eux, sept hommes se tiennent sur une seule ligne : les « conscrits » d'Odule Saujon. Les vignerons de Pierre et de l'oncle Charlot les suivent, le brassard de deuil à la manche ; puis la foule.

Et, lentement, en grand silence, on accomplit le trajet du Péage à la Foussotte.

Car le mort rentrera chez lui. Une heure, le toit familial abritera sa dépouille : son frère l'a voulu ainsi, voulu avec une énergie contre laquelle se sont brisées les instances de Pierre et les colères de Caroline.

La grille attend ouverte ; le char funèbre roule lourdement sur le sable ; les portes de la maison, drapées de deuil, laissent entrevoir la chapelle ardente où brûlent d'innombrables cierges.

Entre les masses de verdure disposées en dôme, l'oncle Charlot a désiré que son frère reposât sous les branches de sapin à l'ombre desquelles il a joué enfant ; on a aligné, pour supporter le cercueil, des chaises empruntées à l'antique mobilier, celles qui ont vu Odule tout petit se cramponner à leurs barreaux pour se mettre debout…

Et tout près, tout près, le pauvre oncle Charlot a fait apporter son fauteuil. Il veut pouvoir effleurer de la main la triple enveloppe de bois de camphrier, de plomb et d'ébène, qui le sépare du frère toujours présent, toujours aimé, en dépit de la distance et des années…

Àprésent, les chevaux sont arrêtés. Avec une hâte jalouse, les vignerons descendent le cercueil. Ils ont déclaré :

« C'est bon pour les étrangers de s'en aller au cimetière en voiture. M. Odule était un enfant du pays, le frère et l'oncle des maîtres : il sera porté par son monde. »

Le vieux curé vient recevoir le corps,

M. Saujon pleure, ses lèvres bégayent un adieu. Et tandis que le cortège se reforme et se déroule, très lent, interminable, petit Greg, à qui Pierre a confié la mission de rester auprès de son oncle, console le vieillard en lui racontant que « les morts habitent chez le bon Dieu qui leur est très pitoyable, très tendre, et les fournit de tout » ; ce qu'on lui a expliqué quand son grand-père est parti.

C'est fini… le père et la mère couchés côte à côte, on fait place entre eux au fils qu'ils n'ont pas revu, mais qui se souvenait puisqu'il a voulu dormir auprès des siens… La foule se disperse, causant du mort qu'elle n'a point connu et de l'immense fortune qu'il laisse à ses héritiers.

M Saujon, en grand deuil, robe et chapeau de la bonne faiseuse, donne le bras à son neveu, qui marche la tête inclinée, les yeux brouillés de larmes.

Ils retrouveront la maison pleine de monde. Les vignerons seront déjà attablés dans la grange. Et tous les amis venus de loin ont été priés de rester pour le déjeuner : c'est encore l'usage en Bourgogne.

Caroline a pris ses précautions : un repas de trente couverts a été commandé à l'hôtel du Nord, dont le personnel est depuis le

matin à la Foussotte.

Qu'en dira mon oncle ? Quelle impression ressentira-t-il, à la vue de ses vieux camarades tous alertes, bien portants, comme il devrait l'être ? prononça Pierre au moment de pénétrer dans le jardin, ramené par la vue de leurs hôtes, dont la plupart les avaient précédés, au devoir pénible, mais inévitable, qui lui incombait.

— Je ne sais pas, repartit Caroline. Ça va l'ennuyer, peut-être. C'est une corvée pour tout le monde, ces repas-là, mais on ne peut laisser repartir les gens à jeun. »

Elle s'interrompit pour remarquer :

« Je ne vois pas le prêtre qui t'accompagnait, qu'est-il donc devenu ?

— Le père d'Espard ! Il déjeune à la cure.

— T'a-t-il donné cette lettre dont le consul parle dans sa dépêche ?

— Pas encore. Il a, paraît-il, des instructions précises. Je ne dois être mis en possession qu'après les obsèques.

— Je me demande ce qu'Odule peut bien avoir à te dire en particulier, fit M Saujon nerveuse, comme chaque fois que cette question se posait dans son esprit.

— Ne vous tracassez pas à ce sujet, ma tante ; cela ne changerait rien à ce qui est. Prenez votre cachet… »

Il ajouta, narquois :

« Vous feriez peut-être bien de doubler la dose, étant donnée la qualité du menu. »

L'oncle Charlot était au salon, entouré de ses vieux amis qu'il paraissait heureux de revoir. On causait chasse, politique, agriculture. Le déjeuner fut plein d'entrain : Odule Saujon était loin des esprits…

Seuls, Pierre et son oncle échangeaient parfois un regard triste qui parlait de l'absent.

On ne quitta la table que vers trois heures, au moment de monter en voiture.

Pierre eut un soupir d'allégement, à voir s'éloigner leurs hôtes.

Son séjour à Paris, les démarches à faire pour être mis en possession de la fortune qu'Odule lui léguait tout entière, avec cette clause restrictive, toutefois, que la moitié du revenu appartiendrait à son frère Charles sa vie durant ; — il n'était pas question de Caroline ; — puis le voyage de Marseille, l'attente, le retour surtout, avaient été pour le jeune homme une source de tracas et d'émotions pénibles.

S'y ajoutant, celles de ce jour avaient achevé d'ébranler ses nerfs, pour calme et maître de lui qu'il fût.

Il se sentait envahi d'un impérieux besoin de silence, d'isolement…

Un peu affaissé, surpris par cette subite solitude, succédant à ce mouvement inusité autour de lui, l'oncle Charlot somnolait dans son fauteuil. En face de son mari, Caroline digérait, la mine

béate, passant en revue les mets dont elle s'était délectée, les savourant de souvenir.

Pierre se glissa hors du salon, monta chez lui, et, traînant vers le feu sa grande vieille bergère, s'y enfouit, s'y blottit, le front dans les coussins, ne souhaitant qu'une chose : cesser de penser durant quelques minutes.

Tout en cherchant sa place, tassant son corps svelte, il grognait entre ses dents :

« C'est stupide d'être las comme ça ! »

Mais il ne résistait point, laissait se fermer ses paupières, s'engourdir son esprit, content de penser que, enfin ! il allait dormir, ne fût-ce qu'une heure.

Pas même une minute !... Il était écrit qu'il ne se reposerait point encore ce jour-là.

On heurtait à sa porte.

Et, quand il fut allé ouvrir, — il avait mis ses espérances de repos sous la protection d'un tour de clef, — Pierre se vit en présence du père d'Espard.

Petit Greg, qui l'avait amené, se retira discrètement. Marcenay referma sa porte, et les deux hommes se trouvèrent seuls, debout, en face l'un de l'autre.

Ils s'étaient tendu la main cordialement.

« Asseyez-vous, monsieur l'abbé », articula Pierre, indiquant le siège qu'il venait de quitter.

Le père d'Espard refusa d'un geste.

« Je dois être à Chagny pour l'express, je n'ai que bien juste le temps. Voici, monsieur, ce que votre oncle m'a confié pour vous. »

Il avait entrouvert sa douillette de voyage et pris dans la poche intérieure une enveloppe scellée de cinq cachets.

Pierre lut, non sans quelque surprise :

« À remettre, en mains propres, à mon neveu Pierre Marcenay qui devra d'abord en prendre seul connaissance. »

« Si je définis bien l'intention de cette phrase, il ne s'agit que d'une première lecture, observa le jeune homme. Je reste libre ensuite de communiquer le contenu de la lettre à mon oncle et à ma tante.

— Évidemment », répondit le père d'Espard, dont le regard plongeait, scrutateur, dans les yeux perplexes de Pierre.

Il ajouta d'une voix lente, en pesant chacun de ses mots :

« M. Odule Saujon a voulu que votre impression personnelle et la décision qui doit suivre fussent dégagées de toute influence étrangère. J'ai cru comprendre qu'il avait contre sa belle-sœur quelques préventions… injustifiées, sans doute. »

Un demi-sourire passa sur les lèvres de Pierre, qui, ne jugeant point avoir à donner son avis, reprit aussitôt :

« Vous avez été le confident suprême de mon oncle, vous êtes instruit de ce qu'il me confie, c'est évident. Si vous pouviez rester ici jusqu'à demain, monsieur l'abbé, cette lettre lue dans les conditions qui me sont posées, nous aurions toute la soirée pour

en causer ensemble. Vos conseils me guideraient mieux, j'en suis sûr, que ma propre inspiration.

— Détrompez-vous : c'est affaire entre votre conscience et votre volonté. Un honnête homme n'a besoin des conseils de personne pour accomplir ce que l'honneur commande. Là où la conscience ne serait point écoutée, de quel poids pèserait l'avis d'un inconnu ?

— Mes parents m'ont élevé dans l'absolu respect de l'honneur et des devoirs qu'il impose, prononça Pierre, plantant son regard bien droit dans celui du missionnaire. Quoi qu'il commande en cette circonstance, ce sera fait.

— Au prix de n'importe quel sacrifice ? interrogea le père d'Espard, appuyant à dessein sur chaque mot, comme pour en souligner la valeur.

— À tout prix, monsieur l'abbé », répondit Pierre simplement, sans serment, sans phrases.

Le prêtre ouvrit les bras :

« Mon cher enfant ! venez que je vous embrasse et vous bénisse de la part de celui qui n'est plus. Il vous avait bien jugé !... Moi... qui ne vous connaissais pas, je gardais quelques craintes ; je pars tranquille. »

Ils n'échangèrent plus un mot.

Redescendus ensemble au salon, le missionnaire fit une courte visite à M. et M Saujon, et regagna le landau qu'il avait gardé en prévision de son départ.

« C'est donc bien malaisé, ce que je vais avoir à faire, se demandait Marcenay en regagnant la maison à pas lents après avoir reconduit le père d'Espard jusqu'à sa voiture ; moi qui comptais pouvoir prendre un peu de repos !… »

Caroline guettait le retour de son neveu. Dès qu'elle l'aperçut, elle descendit les degrés du perron et courut à sa rencontre.

« Eh bien, cette lettre, l'as-tu enfin ?

— La voici », dit-il en la présentant à sa tante de manière qu'elle pût lire la suscription.

Puis, la remettant dans sa poche et boutonnant son veston avec soin :

Gardez-vous de prendre martel en tête, et surtout laissez l'oncle Charlot en paix à ce sujet.

— Tu nous la communiqueras, j'espère.

— Je vous dirai cela lorsque je l'aurai lue. On va bientôt dîner ?

— Tu as faim ?

— Absolument pas ; j'ai sommeil. Voilà trois jours que je dors mal ou point, j'ai hâte d'être dans mon lit. Or, comme le dîner doit précéder le coucher, je soupire après le moment de me mettre à table. Et vous ?

— Je crois qu'il me faudra faire un peu la diète ce soir, gémit-elle, prenant soudain sa voix plaintive.

— Le homard ne passe pas ? » fit le jeune homme d'un ton moqueur.

Et il continua de la taquiner en l'occupant d'elle, de façon à ne point laisser l'entretien évoluer du côté où il ne lui convenait pas qu'il revînt.

Enfin ! il était seul ! Le sommeil ?… il avait fui, chassé par l'angoisse.

Accoudé sur une table où reposait le pli encore fermé, Pierre songeait, triste, si triste !

Minute après minute, il retardait à rompre les cachets, certain que sous leur cire de deuil une peine l'attendait… Il n'osait pas prévoir ; il s'était interdit toute supposition. Mais la solennité du père d'Espard en prononçant le mot « sacrifice » avait éveillé en lui un monde de pensées.

Somme toute, il obéissait à cet instinct qui est en nous gardien de notre paix et nous fait hésiter, reculer, nous détourner, comme d'un calice amer, de la révélation où nous pressentons que cette sérénité va sombrer.

Enfin sa main un peu tremblante souleva l'enveloppe : il fallait en finir.

Une déchirure de l'ongle, au coin ; le couteau à papier introduit rapidement dans la blessure, fendant d'un trait le bord supérieur, et voilà les feuillets épars devant lui.

Àprésent, sa longue hésitation avait fait place à une hâte fiévreuse. Il lisait, lisait, tournait les pages, haletant, toujours plus troublé, plus pâle…

Il était parvenu aux dernières lignes lorsque, du dehors, un doigt prudent consulta la serrure, s'assurant si elle jouait.

Et Caroline, déçue par la résistance de la clef mise en dedans et tournée deux fois, prononça soudain, point résignée à se retirer sans savoir :

« Eh bien ! qu'est-ce que c'est ?

— Une simple confidence que je vous communiquerai demain au réveil : soyez en paix. »

La voix du jeune homme était singulièrement altérée et ironique, mais, de sa réponse, sa tante ne retint que le sens.

Rassurée, elle regagna son lit et s'endormit, le cœur soulagé du poids qui, depuis sept semaines, l'oppressait insupportablement.

Pierre avait enfoui son front dans ses deux mains. À travers ses doigts noués, des larmes filtraient, brûlantes. Il avait prévu bien des choses, mais pas cela… pas la honte !…

Il se sentait comme assommé. Ses lèvres serrées, où le souffle passait à peine, murmuraient des syllabes hachées, intraduisibles.

Cet état de prostration dura longtemps… une partie de la nuit… Où était le sommeil ?

Àla fin, voyant poindre l'aube, Pierre se leva, fit quelques tours dans sa chambre et se jeta tout vêtu sur son lit :

« Le malheureux ! le malheureux ! répétait-il. Quel remords il a dû emporter ! Ah ! je crois bien que je m'emploierai à ce qu'il attend de moi, et sans perdre une heure ! »

Ce que Pierre venait de lire n'était point une lettre, à proprement parler, mais un mémoire relatant des faits graves en quelques pages concises.

Celui qui l'avait rédigé s'était défendu jalousement de toute expansion. En dépit de lui-même, cependant, certains mots échappés à sa plume racontaient, avec une précision et une force terrifiantes, l'histoire de sa conscience torturée.

Le sentiment qui planait sur ces pages, c'était la lutte d'une âme droite, mais avide de fortune ; la sincérité du vouloir, aux prises avec l'ambition démesurée qui l'égarait, et, toujours ! laissait passer l'heure…

Àune première lecture, ces nuances avaient échappé à Marcenay. Le fait brutal l'avait trop violemment saisi à la gorge ; il n'avait vu que lui. Mais au matin, un peu calmé, en relisant le mémoire d'Odule, il sentit la pitié prendre la place de la colère humiliée qui l'avait écrasé la veille.

Oui, le coupable avait une excuse : son constant désir de réparer le dommage. Il était pardonnable, pardonnable surtout parce qu'il avait beaucoup souffert de sa faute. L'oncle Charlot penserait ainsi, Pierre en était certain, et cela lui rendait moins pénible la confidence à faire.

Car de lui tout cacher… cela ne se pouvait…

La part de fortune qui appartenait au jeune homme en totalité suffirait-elle ? Rien de moins certain. Il entendait avoir ses coudées franches, être libre de disposer du tout s'il le fallait.

Et sa tante ?

Que de malice gît encore au fond du cœur le plus sincèrement bon ! Le mécompte de Caroline n'amenait qu'un sourire sur les lèvres de Pierre.

Cela le divertissait de se la représenter déconfite, ses rêves en fumée, sa rapacité punie.

Vers neuf heures, il descendit, la lettre d'Odule à la main. Ses traits rassérénés ne gardaient plus que la trace d'un peu de fatigue. Il appela sa tante en passant et tous les deux entrèrent chez le vieillard, qui venait seulement de s'éveiller.

On était au jeudi.

N'ayant point de classe, petit Greg était revenu chez lui étudier ses leçons du lendemain.

Personne ne le savait là ; d'autant que, pour ne pas troubler le sommeil du matin de l'oncle Charlot, le meilleur et bien souvent le seul que goûtât le paralytique, l'enfant avait pris l'habitude, à cette heure matinale, de sortir et de rentrer par sa fenêtre, peu élevée au-dessus du sol.

Il en avait déjà fait de l'ouvrage, petit Greg, à neuf heures du matin ! D'abord sa chambre, puis une course au bois Salomon pour cueillir à Gabrielle, qui avait exprimé le désir d'en orner le salon de bonne maman et son petit oratoire, des branches de houx fleuri. Il avait ciré toutes les chaussures de la maison, soigné les pigeons, la volaille ; fait manger devant lui, à Mylord, un peu délicat sur la nourriture, une pâtée préparée de ses mains ; rendu mille petits services à la cuisinière.

Àprésent, il était absorbé par l'étude d'un chapitre d'histoire de France, dont il devait faire le résumé au maître, de mémoire,

avec les dates.

Tout à son étude, Greg ne prenait pas garde que l'on causait dans la pièce à côté. Les voix alternaient, semblant deviser. Puis celle de Marcenay s'éleva seule au milieu d'un grand silence.

« Voilà M. Pierre qui lit le journal, murmura l'enfant après avoir prêté l'oreille une seconde. J'irai lui dire bonjour dès qu'il aura fini ; l'oncle Charlot est contrarié lorsqu'on interrompt sa lecture. »

Ce que Pierre communiquait à M. et M Saujon, le voici :

« Le 7 juillet 1863, je quittai Bressuire pour me rendre au Havre, où je devais m'embarquer à destination du Mexique.

« Je possédais huit mille francs, auxquels je ne voulais pas toucher, plus cinquante louis destinés à couvrir mes frais de voyage.

« Ayant besoin d'un portefeuille, le matin de mon départ, je sortis pour l'acheter. Je me proposais de me rendre à cet effet dans un magasin où je me servais habituellement.

« À quoi tiennent les choses ! En traversant la ville, je longeai un bazar qui avait en étalage des articles de maroquinerie : je m'arrêtai.

« Un homme entre deux âges, paraissant, à son costume, de condition moyenne, s'occupait de faire l'emplette que je méditais moi-même.

« À mesure qu'il examinait et posait les portefeuilles, je les reprenais pour les regarder à mon tour.

« Il finit par s'arrêter à un article vert foncé, muni d'une serrure solide, et s'en alla.

« Après avoir constaté que les autres ne valaient pas ceux de cette catégorie, je me décidai pour le portefeuille pareil au sien, et, rentré chez moi, j'y enfermai les huit mille francs qui constituaient ma fortune.

« Le même soir, à quatre heures, je prenais place dans la diligence qui faisait alors le service entre Bressuire et Saumur. Nous n'étions que cinq au départ : une dame âgée et moi dans le coupé, deux paysans dans l'intérieur, et, sur l'impériale, à côté du cocher, le propriétaire du portefeuille semblable au mien.

« Ce dernier devait être étranger au pays, car, à plusieurs reprises, je l'entendis questionner son voisin sur les lieux que nous traversions, s'informer du nom des villages.

« À la butte de Mouillère, il monta plusieurs personnes, entre autres le médecin de Saint-Varent qui se rendait à Thouars.

« Mais, proche de cette ville, à un tournant que le voisinage de la rivière rend particulièrement dangereux, les chevaux, effrayés par une voiture de bohémiens, se jetèrent de côté si brusquement que la diligence oscilla.

« Craignant une chute dans le Thouet, très profond à cet endroit, le cocher tira sur les rênes afin de rejeter ses bêtes à l'opposé. Les chevaux se cabrèrent, résistèrent à la main, l'un d'eux s'abattit et la patache versa.

« Ma voisine, affolée, s'était cramponnée à moi, de telle sorte que, lorsque je l'eus tirée du coupé, mon veston, que j'avais soi-

gneusement boutonné, flottait, ouvert : je n'y pris garde que plus tard.

« Du champ voisin, où il avait été projeté, le cocher, une jambe cassée, appelait au secours. Pour le voyageur de l'impériale, il ne disait rien, étant évanoui.

« Tandis que les autres relevaient le cheval pris dans ses harnais et dételaient son camarade, le médecin, ma voisine de coupé et moi entourions les deux blessés. Soudain, la dame se tourna de mon côté et me dit :

« — Monsieur, ce portefeuille est bien à vous ? »

Je palpai la poche intérieure où j'avais glissé le mien : elle était vide.

« — J'en étais sûre, ajouta ma voisine. Je vous l'ai vu entre les mains quand vous l'avez passé de votre pardessus dans ce vêtement. »

« Je remerciai et je réintégrai ce que je croyais en toute sincérité être mon bien.

« Le médecin jugeait l'état de l'étranger très grave ; pour le cocher, on ne pouvait songer à le transporter autrement que sur une civière.

« Obligé par le départ du bateau, ma place étant retenue, à ne pas perdre un instant, je ne pouvais attendre. Des paysans et un cantonnier qui travaillaient à peu de distance étaient accourus à notre aide. Le cantonnier m'offrit sa brouette et ses services pour charrier mes bagages à l'hôtel du relais où j'avais décidé de me rendre en toute hâte, afin de ne point manquer la correspon-

dance. Pressée d'être arrivée à Tours, où l'appelait la mort d'un parent, ma voisine de coupé prit le même parti que moi.

« Nous emportions les instructions du médecin, et, avant que nous eussions quitté Thouars nous-mêmes, deux civières et des chevaux frais étaient envoyés à l'équipage en détresse.

« Je n'avais point à changer mes valeurs françaises. À cette époque, des détachements de notre armée du Mexique rentraient par chaque paquebot. Les payeurs seraient enchantés de transformer l'or étranger, qui leur était remis pour faire la solde, contre mes billets de banque ; je le savais par un officier rencontré à Parthenay, celui-là même dont les récits sur le Mexique avaient déterminé mon choix.

« Sitôt sur le bateau, je serrai mon portefeuille au fond de la petite malle que j'avais donné l'ordre de déposer dans ma cabine ; une malle fermant à secret, dont je m'étais muni, toujours sur les conseils de l'officier, en vue des hôtels très peu sûrs où il me faudrait séjourner en arrivant.

« Je suis absolument sincère en déclarant ceci : je n'avais point pris garde que mon portefeuille était plus épais qu'au départ. J'avais débarqué depuis quinze jours à Vera-Cruz, lorsque j'eus pour la première fois l'occasion de l'ouvrir. Je fus stupéfait d'y trouver, au lieu des huit mille francs en billets de cent francs que j'y avais serrés, quatre-vingts billets de mille francs.

« Je supposai tout, même un miracle, avant d'entrevoir la vérité. Et encore… comment admettre que ce bonhomme, si simplement mis, eût en sa possession quatre-vingt mille francs !

« Car, dans l'ordre naturel, cela seul avait pu se produire : un échange des deux portefeuilles au moment de l'accident de voiture ; ma voisine ramassant celui du voyageur évanoui et me le remettant à la place du mien tombé aussi.

« Que faire ? écrire au maire de Thouars, lui exposer mon cas, le prier de rechercher la personne à qui appartenait cet argent, et le restituer au plus vite. Oui… voilà ce que commandait ma conscience formée par d'honnêtes parents…

« Mais, entre ce devoir rigoureusement imposé et moi, se dressait une tentation terrible.

« Une occasion s'offrait de faire fortune en peu de temps ; mes seuls capitaux n'y eussent point suffi ; avec ceux que les circonstances avaient mis entre mes mains, j'étais certain de réussir.

« Et voici par quel raisonnement je fis taire mes scrupules :

« — J'associerai celui dont je conserve les fonds, me dis-je. Je partagerai avec lui les bénéfices. Au lieu de soixante-douze mille francs, c'est deux, trois cent mille, peut-être davantage, que je lui rembourserai dans six mois. En recevant une telle compensation, il sera loin de regretter le souci causé par cette aventure. Tout son avoir fût-il enfermé dans ce portefeuille, ce qui semble peu vraisemblable, il ne se trouve pas entièrement démuni : mes huit mille francs lui restent. C'est de quoi lui permettre d'attendre… »

« Parvenu à ce point de mes déductions, je m'efforçai de me rappeler si je n'avais rien mis, ni lettres, ni note quelconque, avec mes billets de banque. Mais non : mes cartes, mes papiers, j'avais tout avec moi dans le petit agenda qui était mon vade-mecum.

« La certitude que le soupçon ne pouvait m'atteindre emporta mes dernières hésitations. Seulement… je mis cinq ans à réaliser la fortune espérée. Écrire après ce long temps écoulé n'était plus possible. Il me fallait aller moi-même en France faire mes recherches, et obtenir le pardon de mon silence par le demi-million rendu comme intérêts.

« Je me disposais au départ lorsque la faillite de mon banquier me rejeta dans une situation voisine de la misère.

« Le Mexique était fort troublé à cette époque. Maximilien venait de payer de sa vie le triste bonheur d'avoir régné ; les factions avaient beau jeu. Ah ! les dures années !

« Mais l'expérience acquise me permit de rétablir mes affaires malgré l'insécurité du pays.

« Je louai d'immenses prairies, j'y élevai du bétail qui prospéra : en dix ans j'avais reconquis le million perdu ; une année de sécheresse me ruina de nouveau. Mes bœufs, mes moutons mouraient par milliers.

« Découragé, cette fois, je fus sur le point de renoncer à la lutte. Ce qui me rendit le courage de tenter la chance quand même, c'est mon désir de revoir la France et tous les miens, joint à l'impérieux besoin, dont j'avais l'âme hantée, de réparer ma faute, de me sentir absous…

« Et au moment où tout est aplani, où je vois se rapprocher l'heure de la réhabilitation, je meurs… Ah ! j'ai trop tardé !… Dieu n'est pas avec moi. Il m'a envoyé l'un de ses serviteurs, cependant… c'est donc qu'il pardonne ?

« En léguant à mon neveu et à mon frère tout ce que je possède, je leur lègue le devoir de désintéresser celui que j'ai involontairement dépouillé et sciemment volé, pourtant !…

« Il m'est venu parfois à la pensée, surtout en ces derniers mois, que de grands malheurs, combien ! combien ! avaient pu prendre leur source dans la perte de cet argent.

« Sachant mon frère dans l'impossibilité d'agir, c'est Pierre que je charge de réparer mon crime. Et, d'avance, sûr qu'il ne faillira point à cette tâche, je le bénis pour sa charité envers mon âme tourmentée.

« Philippe-Odile Saujon.

« Vera-Cruz, le 10 septembre 1888. »

Les derniers mots prononcés, Pierre interrogea du regard ses deux auditeurs.

L'oncle Charlot pleurait…

Pour Caroline, ses lèvres, plissées en une moue boudeuse, laissaient pressentir que le message était peu de son goût :

« Eh bien, quoi ? s'écria-t-elle, prenant les devants par crainte de voir Pierre formuler un avis qu'il serait ensuite malaisé de battre en brèche, M. Saujon se laissant toujours influencer par son neveu ; eh bien, quoi ? Odule s'est fort exagéré les choses. En comptant juste, il doit à ce bonhomme ou à ses héritiers soixante-douze mille francs, plus les intérêts ; mettons, pour y aller largement, les intérêts composés : c'est tout ! À cinq pour cent pendant vingt-cinq ans, cela fera déjà un assez joli denier. »

Pierre hochait la tête, l'air de peser la valeur de l'argument. Après avoir médité une à deux minutes, il répondit d'un ton déférent, avec l'accent d'un homme qui s'est laissé convaincre :

« Votre calcul est exact, ma tante. C'est un emprunt forcé, mais, à le considérer tel, on peut admettre votre raisonnement, surtout en allant jusqu'aux intérêts composés. Je crois les intentions de l'oncle Odule suffisamment interprétées ainsi.

— N'est-ce pas ? Je t'avoue que je ne te supposais pas tant de bon sens… du moins en affaires », se hâta-t-elle d'ajouter, craignant d'avoir froissé « son médecin ordinaire ».

Mais celui-ci se montra bon prince et répondit philosophiquement :

« C'est que vous ne me connaissez pas bien.

— Alors que penses-tu faire ? »

Et, tout de suite, sans donner à Pierre le temps de répondre, elle reprit avec une vivacité enjouée :

« Je le sais bien, moi, ce que je ferais si j'avais seule voix au chapitre ; je jetterais tout bêtement cette lettre au feu. Il est mort ce bonhomme, puisque Odule le jugeait vieux déjà il y a vingt-cinq ans. Ses héritiers ?… ils ont fait depuis longtemps leur deuil de ces soixante-douze mille. Ils ne sont point à eux, d'abord, puisque leur père ne les possédait plus…

— Peste ! comme vous y allez ! fit le jeune homme en riant. J'aime mieux votre première combinaison. Et, à la réflexion, vous aussi, croyez-moi, vous lui donnerez la préférence. Agir ainsi serait hériter des remords de l'oncle Odule en même temps que de

son argent. Et… les remords… il n'est rien de tel pour détraquer l'estomac, enlever l'appétit.

— Je plaisantais.

— J'aurais dû le comprendre, fit-il poliment. Après tout, il se peut qu'il soit introuvable, cet homme. Mon devoir est de le chercher ; mais, si mes démarches sont vaines, il n'y aura pas de notre faute… Pour conclure, rapportez-vous-en à moi du soin de vos intérêts. »

Elle le dévisagea de son regard aigu, un reste de méfiance dans ses prunelles pâles, estimant que, pour un garçon qui d'ordinaire affectait le désintéressement, il avait évolué bien vite.

Mais les traits de Pierre étaient si calmes ! ses yeux si limpides ! Et pas trace d'ironie au fond…

« Le pouvoir de l'argent, se dit-elle. Quand on en a goûté !… »

Tranquille, cette fois, elle prononça :

« Agis donc pour le mieux. C'est égal, Odule n'avait pas besoin de nous tracasser avec ses histoires d'il y a vingt-cinq ans. J'avais déjà calculé que cela porterait notre avoir et le tien à douze cent mille francs : les voilà entamés.

— Remarquez que la succession est de dix-sept cent mille francs.

— D'accord. Mais puisque les revenus se partagent par moitié, c'est comme si nous jouissions du capital. Tu ne peux l'aliéner sans l'assentiment de ton oncle ?

— Non.

— Eh bien, les frais devant emporter pas loin de cent mille francs, à ton compte, restait à chacun huit cent mille… Avec ce que nous possédons, cela montait juste à douze cents, s'il n'y avait pas eu cette créance. Je me demande si je veux arrêter la femme de chambre qu'on me propose, ajouta-t-elle indécise.

— Certes ! dorlotez-vous : votre santé l'exige et votre fortune vous le permet. »

Durant ce singulier entretien, l'oncle Charlot, dont les larmes coulaient toujours, se suivant comme des grains liquides au coin de ses yeux navrés, l'oncle Charlot n'avait pas cessé d'observer son neveu.

Aucun geste de protestation ou d'assentiment ne lui était échappé. À bien dire, ce n'était pas de l'indignation qui se peignait sur son visage, mais une curiosité intense.

Caroline s'était levée. Elle exultait :

« Il est entendu que nous gardons le secret à Odule, prononça-t-elle. Le public, ni même nos meilleurs amis, ne doivent se douter…

— Personne ! fit Pierre vivement. C'est l'honneur de la famille qui est en jeu. »

Pour le coup, M Saujon, tout à fait rassurée, quitta la pièce en annonçant qu'elle montait écrire à la femme de chambre de venir se présenter.

Pierre prêta l'oreille un moment, suivant la direction des pas. Sa physionomie s'était transfigurée. Lorsqu'il eut entendu les portes s'ouvrir et se refermer au premier étage, assuré de pouvoir

parler sans crainte, il vint prendre les deux mains de son oncle, et, penché sur lui :

« Nous y emploierons s'il le faut jusqu'au dernier centime, n'est-ce pas, oncle Charlot ? Et si ce qu'a laissé votre frère ne suffit pas à tout réparer — sait-on ?... — nous prendrons sur notre propre bien. Que sa pauvre âme puisse reposer en paix, et nous, lever la tête ! »

Le vieillard approuva d'un signe, tandis qu'un sourire attendri creusait dans ses joues de petits sillons où se perdaient les larmes.

Devinant la question qu'il aurait voulu lui poser, Pierre ajouta :

« Pourquoi j'ai divagué de concert avec ma tante ? C'est cela que vous désirez savoir ?

— Oui.

— Parce qu'il va me falloir m'éloigner, rester longtemps absent, je le crains. Où m'entraîneront mes recherches ?... qui peut le dire ? Le point de départ est indiqué : c'est Thouars. Mais mon oncle Odule croit ce malheureux homme étranger à ce pays. D'où venait-il ?... Où allait-il ?... Si ma tante était instruite de ce que je compte faire, vous auriez à supporter ses constantes lamentations. Elle sera bien forcée, plus tard, de subir le fait accompli ; et puis, je serai là, vous ne pâtirez point de sa méchante humeur si elle accepte mal la chose. »

Encore une question dans les yeux de l'oncle Charlot : laquelle ? impossible à Pierre de le deviner. Mais il se trouva y ré-

pondre en exprimant sa perplexité quant à la manière d'entamer les démarches.

Partirait-il tout de suite ou bien entrerait-il d'abord en relations avec le maire de Thouars ?

« Oui, oui… cela… articula péniblement l'infirme.

— Vous jugez que je dois écrire et attendre la réponse, avant de me mettre en route ?

— Oui.

— C'est long, un quart de siècle, observa le jeune homme, pensif. Combien de changements survenus dans l'administration et partout !

— Peut-être… bégaya l'oncle Charlot.

— Au fait… peut-être, comme vous le dites. Il est des pays assez sages pour conserver leurs fonctionnaires contre vent et marée. Dans ce cas, il est vrai, c'est la mort qui les prend. Enfin, essayons. Puisque tel est votre avis, j'écrirai ce soir. »

Bien en prit à Pierre d'avoir suivi le conseil de son oncle, car un accident survint, lequel devait retarder son départ, quoi qu'il en eût.

Vers la fin de l'après-midi, petit Greg, qui tout le jour avait vaqué à ses occupations avec sa ponctualité ordinaire, petit Greg devint somnolent. Il ne put rien manger, se plaignit du mal de tête…

Après le dîner, quand tout le monde fut réuni au salon, il alla s'asseoir sur un tabouret bas, devant Pierre, tout contre lui,

murmurant :

« Vous voulez bien que je reste là, dites, monsieur ?

— Reste, mon petit », fit le jeune homme distraitement, le regard ailleurs…

Retenues la veille de faire une visite à leurs amis, par la présence de leurs nombreux convives, bonne maman Lavaur et Gabrielle étaient venues passer une heure auprès d'eux.

La jeune fille avait pris une revue et lisait à haute voix pour essayer de distraire l'oncle Charlot ; car, en abordant Pierre, avant d'entrer au salon, ces dames étaient convenues avec lui de ne faire aucune allusion à la cérémonie du jour précédent, que le temps n'eût atténué la vivacité des impressions chez le paralytique. Gaby lisait donc, ayant comme auditeurs son vieil ami, Greg et Marcenay.

Greg appuyait son front sur les deux mains du jeune homme, qu'il avait prises ; et, de temps à autre, ses yeux noirs relevés un peu le regardaient. Il y avait dans ce regard, où la fièvre mettait de la flamme, un sentiment intense d'affection, puis autre chose encore d'intraduisible.

Pierre en fut frappé !

Le conte était fini. Gabrielle feuilletait la revue, cherchant les articles de nature à intéresser l'oncle Charlot ; et, absorbée par cette recherche, elle se taisait.

Ramené à petit Greg durant ce silence, et touché par ce qu'il lisait dans ses yeux, Marcenay prononça avec une inflexion de voix très douce :

« Mon pauvre gamin ! »

Comme si ces quelques mots eussent contenu les choses les plus attendrissantes, Greg se prit à fondre en larmes.

« Greg a du chagrin ? demanda Gabrielle, qui, surprise par cette explosion soudaine, s'était arrêtée de feuilleter la revue.

— J'espère que non, répondit le jeune homme. Hein ! Greg ?

— Oh ! non ! non ! au contraire, » affirma celui-ci.

Et, de fait, ses yeux largement cerclés de bistre, alourdis de fatigue et baignés de larmes, resplendissaient pourtant de joie.

« Alors, tu es malade, mon petit, observa la jeune fille. Il n'est pas naturel de pleurer ainsi sans motif.

— Tu as le front brûlant, c'est vrai, reprit Pierre ; souffres-tu ?

— Je suis bien las et la tête me fait mal, très mal.

— Va vite te mettre au lit. J'irai tout à l'heure te tâter le pouls. Tu sais que je suis un peu médecin… n'est-ce pas, ma tante ? ajouta narquoisement le jeune homme.

— Je ne peux pas nier que mon estomac ne soit en meilleur état depuis que tu me soignes, déclara Caroline.

— Il irait encore bien mieux si j'avais la charge de commander les repas et de vous servir.

— Me mettre à la diète ! jamais. Je n'ai d'autre satisfaction que de manger à mon appétit ; c'est à la faculté de s'arranger pour que je digère », fit la bonne dame, résolue à mourir dans l'impénitence finale de son péché favori.

Greg s'était dressé avec effort, pas bien solide sur ses jambes, et disait bonsoir à la ronde.

Quand ce fut son tour, Gabrielle le retint un instant, palpa ses mains, son front, l'examinant avec sollicitude.

« Tu as bien mal, n'est-ce pas ? Ta tête te semble lourde ; une montagne à porter ! et tu as un peu de frisson ? »

Il fit signe que oui.

Elle l'embrassa tout en lui recommandant :

« Va vite dormir, le sommeil te guérira. »

Mais, dès qu'il fut sorti, interpellant Pierre :

« Vous ne redoutez pas une mauvaise fièvre ? Je me rappelle Jeanne, le jour où elle est tombée malade, il y a deux ans, elle était comme Greg ce soir, tout à fait.

— Une mauvaise fièvre… Dieu nous en garde ! » murmura Pierre assombri.

Il s'était rapproché. Assis à demi sur un angle de la table que l'oncle Charlot avait toujours à sa portée, il baissait la tête, devenu très soucieux.

« Il ne manquerait plus que cela, une maladie un peu longue me retenant ici.

— Comptez-vous donc vous absenter de nouveau ? interrogea Gabrielle surprise.

— Oui, répondit-il, sans rien ajouter, ne sachant pas… n'ayant point réfléchi encore à la manière dont il expliquerait son voyage.

— Pour longtemps ? s'informa-t-elle, avec un regard de pitié à l'adresse de l'oncle Charlot.

— Je ne peux pas savoir… »

Elle se tourna vers lui, l'air de plus en plus étonné ; cette question irréfléchie lui échappa, résumant, non pas le court entretien qui venait d'avoir lieu, mais les longues songeries égrenées au long des jours, depuis la mort d'Odule Saujon :

— Vous avez peut-être de grands projets de voyage ?… ce serait bien naturel. Mais non, au fait, se reprit-elle, haussant les épaules, ce n'est pas la saison de se mettre en route pour son agrément. »

Elle ajouta, confuse, croyant comprendre à la physionomie de Pierre que celui-ci la jugeait indiscrète :

« Ne me répondez pas. Je ne sais vraiment de quoi je me mêle. »

Elle était devenue énigmatique, au vrai, cette physionomie transparente à l'ordinaire comme un visage d'enfant, et, sous la longue moustache blonde, un demi-sourire se cachait, dont la signification ne se pouvait traduire.

« Je crois qu'il se moque de moi », se dit Gaby fâchée.

Se moquer ?… Lui ? d'elle ?…

C'est en effleurant au passage, de ses yeux bruns restés tristes, le pur profil de la jeune fille, que Pierre avait laissé monter à ses lèvres un sourire. Et, tout de suite, son regard était allé interroger celui de l'oncle Charlot, disant avec une éloquence bien vite comprise :

« À elle, que nous aimons tant tous les deux, aurons-nous le courage de ne rien lui dire ? »

Mais Gaby ne pouvait deviner… Et elle emporta l'énigmatique sourire comme une épine, qui, plantée à fleur d'épiderme, s'enfonce peu à peu dans la chair et y renouvelle à tout instant la sensation aiguë de la piqûre.

Déjà la fortune échue à Pierre inquiétait sa nature délicate, fière à l'excès ; ce malencontreux sourire, où elle voulait qu'il y eût de la part du jeune homme une intention railleuse, augmenta encore cette impression de gêne.

Elle se promit d'accentuer sa réserve et de se tenir, autant que faire se pourrait sans que l'oncle Charlot en souffrît, sur la frontière des relations de cérémonie. Bonne maman dirait ce qu'elle voudrait !…

Un léger désaccord s'était élevé sur ce point entre l'aïeule et sa petite-fille, en effet. Une vue affaiblie n'empêche pas les vieilles gens d'y voir clair de certaine façon… M Lavaur avait observé… Le regard de l'oncle Charlot se posant alternativement sur Gaby et Pierre, avec une expression de joie attendrie, lui avait révélé le secret du vieillard. Déjà disposée, par la sympathie constatée entre les deux jeunes gens, à entrer dans ses vues avant l'héritage, elle s'y sentait portée bien davantage depuis.

« Un peu de duvet au nid ne saurait nuire, se disait-elle. Pierre et Gabrielle sont bons, raisonnables ; s'ils gaspillent, ce sera au profit des miséreux. Pourquoi repousser un beau parti s'il se présente ? »

Et, accordant sa conduite avec ses idées, bonne maman s'était mise en frais d'amabilité, même à l'égard de Caroline !

Elle, qui jadis se refusait à quitter le logis, allait maintenant un jour sur deux faire la partie de bésigue chez les Saujon.

Cela avait amené quelques tiraillements.

« Ils sont devenus trop riches, laissez M Saujon faire les avances, bonne maman, je vous en prie, avait insisté Gaby.

— Ils sont en deuil, ma fille ; nous leur devons quelques égards, avait répondu M Lavaur.

— Le deuil de M Caroline… ses regrets !… »

Un éclat de rire de Gabrielle avait clos l'incident, sur lequel ni l'une ni l'autre n'avait jugé devoir revenir par la suite…

Ce soir-là, elles refirent le chemin tout à fait silencieuses.

L'énigmatique sourire de Pierre hantait Gaby. Pourquoi ?… Pourquoi se sentait-elle si triste qu'il y eût entre elle et lui cette toute petite chose, un sourire, qui resterait inexpliqué ?

Tant que dura le coucher de bonne maman, elle évita de creuser cette question. Elle ne fut que « ses yeux, sa mémoire et ses jambes ».

Mais, le chapitre de l'Imitation achevé, la veilleuse allumée, les pastilles de menthe et de réglisse disposées sur la table de nuit, le lit bien bordé, et les joues de la vieille dame, ces petites joues ridées, enfouies parmi les hautes garnitures d'un bonnet plissé à l'antique, baisées tendrement, Gabrielle passa dans sa chambre.

Contre son habitude, elle ferma la porte qui faisait communiquer les deux pièces ; puis, allant à sa fenêtre, elle l'ouvrit et s'y accouda.

Tout le jour, de son lever très matinal au moment du repos, elle ne faisait guère que changer d'occupations : travail, lecture à haute voix, musique, surveillance des domestiques ; le tout coupé des mille et mille petits soins à rendre à bonne maman, des visites à son vieil ami et à deux familles pauvres du voisinage, qu'elle avait en quelque sorte adoptées et secourait avec persévérance.

Mais, une fois bonne maman couchée, c'était fini, elle s'appartenait et vivait un moment en sa seule compagnie.

C'était son heure, à elle : l'heure des examens sévères, des résolutions courageuses, et aussi des envolées dans le rêve…

Il en savait long, le gros poirier qui allongeait ses rameaux tortus jusqu'à l'appui de la fenêtre ! Mais, s'il est un confident discret, c'est bien la bonne nature. Gabrielle pensait sous les étoiles avec la liberté d'une âme qui se sait entourée d'amis silencieux.

« Il veille… Comme il est bon ! » murmura-t-elle, apercevant, à travers les arbres, de la lumière dans la chambre de Greg, tandis que les fenêtres de Pierre, longtemps éclairées d'habitude, n'avaient pas cessé d'être dans l'ombre.

« Qu'est-ce qui a bien pu amener à ses lèvres ce sourire moqueur ? Moqueur… peut-être ne l'était-il pas ? C'est moi qui deviens d'une susceptibilité ridicule. Y avait-il dans ma question prétexte à sourire ? Car enfin on ne rit ni même on ne sourit de but en blanc sans une raison quelconque… Ah ! ce maudit

argent ! Je sens qu'il nous sépare ; non de son fait, il ne paraît pas changé ; mais du mien. Je m'imagine toute sorte de choses… Est-ce de l'orgueil ? Il ne me semblait pas que je fusse orgueilleuse… »

Là, une longue pause…

Elle songeait :

« Au fait, qu'est-ce que je suis ? Se connaît-on jamais ? Je sens au fond de moi-même toute sorte d'aspirations vers le bien ; mon cœur se tourne aisément vers Dieu et l'invoque avec confiance… Entre lui et moi, je ne sens point de gros obstacles… non… mais… combien de petits ! Oserais-je prétendre que je ne suis pas égoïste, par exemple, et que, dans tous mes rêves, ce pauvre « moi », qui m'est si cher, ne tient pas la grande place ?… même parfois au détriment des autres… Si j'avais à faire un sacrifice, à accepter un renoncement, le pourrais-je ?… »

Un petit frisson la secoua ; le grain délicat de son épiderme, rosé aux joues, prit partout, subitement, une teinte nacrée ; comme si la fraîcheur de cette sereine nuit d'automne l'eût tout à coup saisie.

Elle murmura :

« J'ai froid… »

Refermant sa fenêtre, elle alla s'agenouiller devant les images du Christ et de Marie, qu'ombrageait le houx fleuri dont Greg lui avait fait présent le matin ; et elle pria, le front dans ses mains, longtemps.

07

Le lendemain était jour de grande lessive, cette mémorable lessive de ménage dont bonne maman Lavaur, sitôt à la campagne, s'était hâtée de reprendre l'usage. On ne la faisait que quatre fois l'an : aussi, quel travail durant une semaine ! Tout le monde y était employé. Il n'était plus question d'autre chose.

La lingerie ne suffisait pas ; la salle à manger était mise à contribution pour le pliage des serviettes et des nappes ; il se glissait parfois une brassée de menu linge jusqu'au salon !

Qu'importait ? Toutes réceptions étaient suspendues au cours de cette laborieuse semaine ; Gabrielle devait se fâcher pour obtenir que la partie de besigue elle-même ne fût pas sacrifiée.

« Mais aussi, répétait bonne maman, afin d'encourager son monde, on a trois mois de tranquillité, avec mon système. »

Un peu de vent, un rayon de soleil, semblant vouloir favoriser le séchage, sitôt sa grand'mère coiffée et habillée, Gaby était descendue au jardin aider la femme de chambre à étendre.

Bien encapuchonnée dans un ample bachelick de drap, les mains cachées sous de fins gants de laine blanche, elle jetait d'un mouvement vif, en s'élevant sur la pointe des pieds, le linge mouillé sur les cordes tendues le long des allées du jardin.

Mélanie l'observait avec sollicitude.

« Est-ce que mademoiselle serait souffrante qu'on ne l'entend pas chanter, aujourd'hui ? » se demandait-elle.

Gaby avait, en effet, l'habitude de fredonner lorsqu'elle se livrait aux soins du ménage ; peut-être pour s'en distraire, peut-être inconsciemment, parce que son esprit vagabondait un peu, tandis que ses doigts agiles rangeaient, pliaient le linge, couvraient les pots de confiture, confectionnaient la tarte du goûter ou l'entremets du soir.

Mais, ce matin-là, elle était encore sous l'impression rapportée la veille, la pauvre Gaby, et c'est en silence, d'un air absorbé, qu'elle s'acquittait de sa tâche.

Le travail avançait, la corbeille était vide. Hélant le jardinier, Mélanie retourna avec lui chercher une nouvelle charge de linge au lavoir.

La jeune fille s'accota frileusement, pour les attendre, à un gros arbre dont le large tronc la protégeait contre la bise, un peu aigre en dépit du soleil.

Emmitouflée jusqu'aux yeux dans les plis souples de son bachelick, elle s'isolait, songeuse et triste, triste tout à fait.

La voix de Marcenay la saluant, de l'autre côté du mur, d'un bonjour amical, lui fit soudain tourner la tête, puis quitter son abri et se rapprocher de l'enclos voisin.

Pierre expliqua :

« Je suis en faction depuis pas mal de temps ; j'attendais le départ de Mélanie. Nous allons être quelques jours privés de vos visites, mademoiselle ; inutile d'ajouter à quel point nous le déplorons, mon oncle et moi, mais il le faut. Greg est très mal. Le médecin, que j'ai fait appeler dès l'aube, car il a passé une nuit terrible, le pauvre petit, le médecin craint des complications de

toute sorte, même la méningite. Pour la fièvre typhoïde, elle lui paraît des mieux caractérisées. Aussi, sa première recommandation a-t-elle été celle-ci : « Ne devront pénétrer chez le malade que les gens chargés de le soigner, et, dans la maison, ni enfants, ni personnes jeunes. » Il y avait, paraît-il, des cas isolés aux environs ; aucune mesure préservatrice n'a été prise, et le mal se transforme en épidémie.

— Mais vous ?... observa Gabrielle.

— Oh ! moi, je suis à l'épreuve. Et puis, m'étant chargé de ce bonhomme, je lui dois mes soins. »

Une question vint aux lèvres de la jeune fille, mais elle était sur ses gardes ; elle se tut, cette fois. Ce fut Pierre qui reprit :

« J'espère que M Dortan voudra bien me remplacer pendant la convalescence ; le voyage dont je vous parlais hier est indispensable et pressé !... Je partirai dès que l'état de Greg me le permettra. Je n'ai pu m'empêcher de sourire, hier soir, lorsque vous avez fait cette réflexion à propos de mon absence : « Ce serait bien naturel. » Vous vous disiez ceci, n'est-ce pas, vous qui avez la passion des excursions lointaines : « Voyager, c'est la première chose qui doit tenter un millionnaire. » Et moi, je pensais à ce que je vais vous confier, d'accord avec l'oncle Charlot ; je peux même dire que c'est lui qui m'envoie. Nous avons jugé tous les deux que nous vous devions cette marque de confiance, à vous si compatissante, si dévouée au pauvre infirme. Vous nous garderez le secret, n'est-ce pas ? ».

Elle inclina la tête affirmativement et prononça :

« D'une manière absolue, vous pouvez en assurer M. Saujon. Reportez-lui aussi que rien ne pouvait me toucher davantage.

— Voici ce qui nécessite mon départ ; car les deux choses se tiennent. Mon oncle Odule avait contracté, en quittant la France, un emprunt dans des conditions telles, que le remboursement emportera une bonne part de sa fortune. Mais nous ne retrouvons pas dans ses papiers certaines indications indispensables. Je vais être forcé de faire des recherches qui peuvent me conduire loin, me prendre quelque temps… Nous avons grande hâte que cette question soit réglée.

— Vous avez joliment raison ! Vous serez ainsi débarrassé de ce maudit argent », s'écria la jeune fille, souriant à Pierre, incapable de dissimuler la joie qu'elle ressentait.

Oncle Charlot, où étiez-vous ?… En surprenant le joli et franc regard échangé après cette exclamation entre Gaby et Pierre, vous auriez jugé l'heure venue, et, sur-le-champ, fiancé ces deux enfants de votre choix…

Un mot prononcé, un engagement pris, c'est une incalculable force à opposer aux événements contraires… Pauvre oncle Charlot, que n'étiez-vous aux côtés de votre petite amie ?…

Bonne maman s'avançait, bien enveloppée elle aussi et très décidée à se mêler de l'étendage. Mais ce que Marcenay lui apprit, touchant l'état de Greg et les ordres du docteur, modifia le courant de ses idées.

« Ta mère qui voulait amener les petites, aux vacances du premier de l'an ! C'est nous qui allons émigrer. Je n'entends pas prendre la responsabilité de te garder ici exposée à la contagion.

Les microbes passeraient fort bien le mur, ma chère. Partons ! partons ! Mélanie pliera la lessive avec la cuisinière.

— Et ma tante Aubertin qui doit venir ces jours-ci ? objecta Gabrielle, peu tentée de se ranger à l'avis de sa grand'mère.

— Nous la verrons à Chalon.

— Ce ne sera pas tout à fait la même chose que de la recevoir chez vous… Et puis, bonne maman, ajouta-t-elle en hochant la tête, gare aux migraines chaque fois qu'on déchargera les lamelles de fer et les poutres à pleines charretées.

— Que veux-tu ? De deux maux il faut choisir le moindre.

— Combien je vous approuve, madame ! s'écria Pierre, heureux de la pensée que Gabrielle serait à l'abri de l'épidémie.

— N'est-ce pas ? On ne saurait être trop prudent.

— Pour les autres… remarqua Gaby ; M. Marcenay reste bien !

— Ce n'est pas ce qu'il fait de mieux au point de vue de sa sécurité, repartit bonne maman.

— Je sais qu'il est des devoirs qui doivent passer avant le souci de soi-même : je ne le blâme pas de rester ; ce que je déplore, c'est que nous prenions la fuite avec ce manque de bravoure, nous.

— Résigne-toi ; nous dînerons ce soir à Chalon. Veuillez bien m'excuser auprès de votre tante et de votre oncle, monsieur Marcenay ; ce n'est pas que je redoute la contagion pour moi, mais je crois sage de m'abstenir d'aller leur dire adieu.

— Très sage, madame, approuva encore Marcenay.

— Il ne faudra pas que la maladie de petit Greg vous empêche de venir faire enfin connaissance avec la mère de Marc. Elle sera elle-même heureuse de vous voir, vous qui êtes depuis tant d'années le meilleur ami de son fils : nous comptons sur vous ; venez déjeuner et passer toute une journée, si cela vous est possible. »

Pierre articula un remerciement vague, ne prévoyant guère pouvoir accepter, puisque, sitôt libre, il comptait partir.

Et, saluant les deux femmes, il regagna la chambre du malade.

Celui-ci somnolait, toujours haletant, dans une agitation extrême, mais sans délire.

S'il était même une chose surprenante, c'était son mutisme.

Il ne parlait que pour demander à boire. Ni plaintes, ni questions, pas un mot autre que celui-ci :

« J'ai soif. »

Deux jours s'écoulèrent sans amener aucun changement.

Bonne maman Lavaur avait bel et bien effectué son projet : la maison voisine était close. Pierre écrivit à Catherine Dortan pour lui demander de l'aider à soigner le fils de son amie. Mais elle était au lit, la pauvre Catherine, prise par une crise de rhumatisme articulaire qui ne lui permettait même pas de tenir une plume : ce fut la supérieure qui dut répondre à Marcenay.

Le septième jour, aux premières lueurs du matin, Pierre, qui dormait sur le lit de camp dressé à côté de celui de petit Greg, fut réveillé par cet appel étrange.

« Grand-père ! tu es là ?

— Allons, bien ! Encore une complication ! voici le délire qui se déclare », murmura le jeune homme, se soulevant un peu afin d'observer le malade.

Mais à peine celui-ci eut-il entrevu Marcenay, qu'il lui sourit et lui tendit les bras, comme un bébé à sa mère.

Persuadé qu'il suivait son idée, l'idée éclose dans le délire, Pierre se pencha et laissa le petit enlacer son cou et l'embrasser sans rien lui dire.

Ce fut Greg qui ajouta :

« Je n'y étais plus, tout à l'heure. Je me croyais aux Égrats, du temps de grand-père… Il y a longtemps que je suis malade ?

— Une semaine tout juste. »

La tête posée sur l'oreiller, maintenant Greg promenait autour de lui un regard curieux, comme si sa mémoire se fût essayée à reprendre possession des choses.

Indiquant du doigt la tenture :

« Ça m'a bien tenu compagnie, ces fleurs, mais ça me faisait croire que j'étais chez nous, dans le jardin : j'embrouillais tout !

— Et, à présent, tu sais où tu es ?

— Oui, oh oui ! Il y a… l'oncle Charlot, et puis… M Gabrielle, et puis… et puis…

— La « vieille dame », fit Pierre en riant.

— Oui, elle aussi, je la sais.

— Et moi, « tu me sais » ?

— J'ai pas de peine ! Je vous ai vu tout le temps, monsieur Pierre. Vous ne m'auriez pas quitté le jour et la nuit, je ne vous aurais pas mieux vu en dedans de moi. C'est à cause que je vous aime bien, je pense.

— Pauvre petit, songea Pierre, tu me payes mes veilles. »

Un peu de déroute existait encore dans l'esprit de l'enfant, néanmoins, car il ne s'était point aperçu des dispositions prises. C'est seulement en voyant Marcenay endosser sa robe de chambre qu'il remarqua le lit dressé auprès du sien.

« Jésus béni ! C'est vous qui me gardez ! »

Il joignait les mains, son regard éclatait de gratitude, mais ses lèvres restaient muettes parce que les mots qui lui venaient ne contentaient pas son cœur.

Ça finit par des larmes. Pierre les sécha en affirmant à son petit protégé qu'il devinait tout ce qu'exprimait son silence.

Le médecin entra au moment où Greg, soudain affamé, réclamait sa soupe.

« Eh bien, docteur, qu'en dites-vous ? fit Pierre, mal revenu de sa surprise.

— Rien : je ne comprends pas… répondit celui-ci, après avoir examiné son malade. Plus trace de fièvre, température normale, la langue bonne, les yeux lucides… je suis dérouté, je l'avoue. »

Greg se leva dans l'après-midi, put dîner à table et se sentit à peine las en regagnant son lit vers huit heures.

Tous les détails de sa vie nouvelle lui étaient revenus sans effort. Deux ou trois jours pour reprendre ses forces, et c'est à peine si un reste de pâleur faisait soupçonner la crise qu'il venait de subir.

Pierre était doublement satisfait de le voir hors d'affaire : il allait pouvoir songer à se mettre en route.

La réponse du maire de Thouars lui était parvenue. Elle ne jetait aucune clarté sur l'événement, il est vrai, mais elle dénotait chez celui qui l'avait écrite beaucoup d'obligeance et de bonne volonté.

« J'ai fait discrètement, disait-il, et sans y employer aucun, ma petite enquête. J'ai le regret de vous prévenir qu'elle n'a rien donné !

« L'hôtel du Cheval-Blanc, qui était celui des relais de poste, est passé en d'autres mains ; le personnel a été renouvelé nombre de fois. Le service des diligences est supprimé depuis que le chemin de fer traverse notre pays, allant jusqu'aux Sables-d'Olonne. À Bressuire, où j'ai écrit, on ne se souvient même pas du nom des conducteurs de patache en service il y a vingt-cinq ans. J'ai interrogé tous les cantonniers. Un seul l'était à cette époque, et il ne sait rien, ayant toujours été affecté à une autre route que celle où l'accident s'est produit.

« Je ne vois trop comment nous nous y prendrons pour obtenir les renseignements que vous souhaitez avoir. Mais je reste à votre disposition, monsieur. Si, comme la teneur de votre lettre me le laisse pressentir, vous vous décidez à mener vous-même l'enquête, venez me trouver en arrivant. Je me ferai un plaisir de vous seconder dans vos démarches. »

Il avait ajouté en post-scriptum :

« Je viens de penser à un moyen qui aurait peut-être des chances d'aboutir.

« Si cela ne présente pas d'inconvénient, rédigez une note et envoyez-la-moi. Je la ferai passer aux journaux de la région ; ils sont très lus. Je recevrai et vous transmettrai les communications obtenues par cette voie. »

Assuré d'un collaborateur discret et plein de zèle, Pierre se sentit moins inquiet sur l'issue de son entreprise.

Il lui paraissait impossible que sur sept ou huit voyageurs, dont parlait son oncle, sans compter les paysans venus au secours de l'équipage, il ne se rencontrât personne ayant gardé le souvenir d'un si grave accident, et du nom de ceux qui en avaient été victimes.

Le problème était de découvrir ce témoin précieux.

Sans doute, il lui faudrait aller de village en village, de maison en maison, aux environs de Thouars. Le moment était mal choisi. On approchait de la Noël. À cette époque, où la terre se repose, les laboureurs sont en liesse : visites de parenté, repas de famille, accordailles ; ce sont partout des réjouissances. Il serait mieux d'attendre quelques semaines.

Mettant à profit le dernier conseil du maire de Thouars, ce ne serait pas du temps inemployé ; la note aux journaux ferait son chemin et produirait tous les résultats qu'on en devait attendre durant cet intervalle.

Le jour même, Pierre rédigea un bref communiqué et l'expédia, annonçant, après avoir pris l'avis de l'oncle Charlot, qu'il se rendrait à Thouars dès après la fête des Rois.

Ce retard permit au jeune homme d'être témoin de la joie du petit Greg, une grande joie !

La veille de Noël, le courrier déposa au Péage une caisse à l'adresse de « M. Grégoire Chaverny », et le facteur apporta la lettre l'annonçant.

Malauvert fut dépêché pour aller quérir le précieux colis ; car, en dépit de sa bonne mine, tout à fait revenue, Greg était encore traité en convalescent et ne sortait pas les jours de pluie ou de brouillard.

Mais point n'était besoin de posséder la caisse pour en savoir le contenu. La bonne Catherinette en énumérait le détail tout au long dans sa lettre :

« Mon cher petit Greg, écrivait-elle, je n'ai pas pu aller te soigner, à mon grand regret, mais je tiens à te prouver que je ne t'oublie pas. Puisses-tu avoir autant de plaisir à recevoir ta petite caisse que j'en ai eu à la remplir !

« Tu trouveras dedans un bon cache-nez que j'ai tricoté moi-même. Je te l'ai fait bleu marine, parce que c'est la couleur que ta maman préférait. Ça te tiendra bien chaud pour aller à l'école. Je t'envoie aussi de gros gants ; cache dedans tes petites mains, qui craignent tant les engelures, et endosse au plus vite le gilet de laine qui accompagne les gants ; on doit se méfier du froid lorsqu'on sort de maladie.

« Je n'ai pas non plus oublié qu'à treize ans — tu les auras le mois prochain — on aime encore les friandises. Je t'ai fabriqué, avec le secours de notre bonne sœur cuisinière, des croquets aux amandes et des nougats aux noix.

« Enfin, tout au fond de la caisse, j'ai mis le plus précieux, devines-tu ?... Non ?... Eh bien, c'est le livre des Évangiles que j'avais en garde ; mère Norite a dû te le dire.

« À l'usure de certaines pages, tu verras ce que ton grand-père lisait de préférence : prends modèle sur lui, mon cher petit Greg ; il peut nous servir d'exemple à tous... Je l'ai bien des fois admiré, le digne homme !

« Il m'avait confié ce livre pour te le remettre quand tu aurais quinze ans ; mais tu es si raisonnable ! j'ai pensé pouvoir devancer un peu cette date.

« Présente mes compliments à M. Marcenay. Je n'ai pas à te recommander de te montrer reconnaissant, n'est-ce pas, mon cher petit ?

« Je t'envoie deux des baisers que j'aurais été si aise de te donner, à la place de ta pauvre maman, quand tu étais malade, en te soignant pour nous deux...

« P.-S. — Je me demande si, quand tu seras un grand médecin, très savant, tu parviendras à me guérir. Ce que je sais bien, c'est que nos docteurs, qui ont pourtant du mérite, ne peuvent rien à mon mal ! »

Greg soupira :

« Bonne Catherinette ! Avant que je sois à même de te soigner ! Que de jours et d'années !… »

« Sa lettre lue et relue, il alla se poster à l'entrée du jardin, afin de voir sa caisse dès le tournant. Une caisse à son adresse ! L'événement était unique en sa vie.

Il la prit, avec une sorte de respect, des mains de Malauvert, et, d'une haleine, courut, chargé de son trésor, frapper à la porte de Pierre.

Ils déclouèrent le couvercle de concert. Tous les objets annoncés en furent tirés par leur propriétaire, qui les passait à mesure au jeune homme, lequel les étalait sur un fauteuil, afin que Greg pût admirer l'ensemble.

Heureux petit Greg ! Il cherchait vainement en lui-même le souvenir d'une heure lui ayant apporté tant de plaisir. Aux grandes fêtes, sa mère Norite faisait des crêpes pour le régaler ; à Noël, il trouvait ses sabots remplis, l'un de noix, l'autre de châtaignes : c'est tout. Ne possédant rien, qu'eût-elle pu davantage ?

Il restait devant le fauteuil en extase.

Pierre alla chercher au fond d'un tiroir un objet préparé à l'avance, et, revenant à son petit protégé :

« Je comptais ne te donner cela que demain ; mais, puisque ton Noël est arrivé, tiens : voici mon présent. »

Le ruban dénoué, le papier déroulé, Greg eut sous les yeux un écrin :

« Ouvre », commanda Pierre en souriant.

Ce qu'enfermait l'écrin, c'était une grosse montre en argent suspendue à une chaîne solide comme un câble.

« C'est ma montre de collégien, expliqua Marcenay. Elle est à toute épreuve, puisqu'elle est restée bonne en dépit des mauvais traitements et des chutes.

— La vôtre ! monsieur. Vous me donnez votre montre ?

— Tu la préfères à une neuve, n'est-ce pas ?

— Oh oui !

— Je l'ai pensé.

— Vous êtes si bon pour moi que je voudrais vous le rendre, monsieur Pierre. Que ça se présente, n'ayez crainte ! »

Il y avait dans les yeux noirs de Greg une assurance singulière. On eût dit qu'il la prévoyait, cette occasion, qu'il la jugeait certaine… Pauvre petit Greg !

Après qu'il eut passé, tourné, retourné, essayé les cadeaux de la bonne Catherine, il fit lire la lettre de celle-ci à Pierre :

« M Dortan te considère comme un garçon sérieux, à ce que je vois. Eh bien, moi aussi, mon ami Greg ; je vais t'en donner la preuve. Je pars dans quelques jours pour longtemps, peut-être. C'est à toi que je confie le soin de veiller sur mon oncle, d'y veiller le jour et la nuit. Non que tu doives coucher dans sa chambre à la place de Malauvert ; les choses resteront en l'état. Il suffira que tu laisses ta porte ouverte, afin d'être prêt au premier appel de l'oncle Charlot. Tu devras sacrifier l'école, par exemple. C'est l'instituteur adjoint qui montera te donner chaque jour une le-

çon, sa classe finie. Je me suis entendu avec lui ; M Lavaur te secondera dans le soin de distraire mon oncle.

— Bientôt ? Ces dames vont revenir, monsieur ?

— Dans une quinzaine, m'ont-elles dit. »

Le visage de Greg changea d'expression. Une barre dure coupait maintenant son front entre les deux sourcils rapprochés violemment, ses lèvres se serraient angoissées…

Pierre, surpris, lui demanda :

« Qu'est-ce qui te tracasse ?

— L'autre… l'autre dame qui devait venir, vous savez bien, monsieur, la maman du comte de Trop, elle sera là aussi ?

— Non, non, rassure-toi. Tu n'auras pas à être aimable avec elle. Car… il l'aurait fallu, petit Greg. Je t'aurais grondé si tu t'étais montré impoli. Enfin, se hâta-t-il de reprendre en voyant rouler deux larmes dans les yeux du gamin, n'y pense plus ; elle est repartie. J'ignore quelles raisons lui ont fait abréger son séjour en Bourgogne ; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que le jour où j'ai déjeuné chez M. Lavaur elle faisait ses malles.

— Ah ! tant mieux !

— Alors, c'est entendu, je peux compter sur toi pour mon oncle ?

— Oui, monsieur Pierre, vous le pouvez.

— Veille aussi que ma tante prenne bien exactement ce que je lui ai prescrit. Je t'apprendrai dès ce soir à faire le thé comme je le lui prépare.

— Pour sûr, j'y veillerai ! Quand elle n'est pas malade, elle est bien plus… je veux dire pas si… tant…

— Compris, interrompit Pierre, amusé par l'embarras de Greg, pris entre ses recommandations de rester respectueux et son désir d'expliquer son idée.

— Monsieur ! fit le gamin tout à coup, j'ai envie de lui offrir la moitié de mes nougats. Qu'est-ce que vous en dites ?

— J'approuve ; d'autant que ma tante raffole des nougats aux noix et que ça ne se trouve guère dans le commerce. Elle sera touchée de cette attention de ta part; vous allez devenir bons amis.

— J'y vais tout de suite. »

S'armant d'une de ses boîtes de nougats, il partit en courant. Mais, parvenu à moitié de l'escalier, il s'arrêta si brusquement qu'on l'eût dit saisi au collet par quelque invisible sentinelle.

Une question venait de se poser dans son esprit, une question si grave que le recueillement de l'immobilité lui semblait nécessaire pour y répondre.

Deux à trois minutes il médita ainsi en sa pose de statue, envisageant, dans un lointain obscur, des événements point préparés encore, mais inévitables…

« Non ! non ! non ! pas ! jamais ! » prononça-t-il, enfin, cinglant l'espace d'un geste résolu.

Puis, à pas lents, encore pensif, il franchit le reste des degrés.

Ses nougats offerts à Caroline, qui lui rendit en échange une caresse, — chose rare, — ses présents admirés de toute la maison, à commencer par l'oncle Charlot, Greg transporta chez lui la caisse et son contenu.

Ce n'étaient pas les gants, le cache-nez et le reste qui le captivaient à cette heure.

Tout était serré dans ses tiroirs ; tout, hors le vieux livre, dont la reliure usée aux angles révélait l'usage permanent qu'on en avait dû faire.

« Qu'est-ce que tu en dirais, toi, grand-père, de tout ça ? »

Il semblait à Greg être avec son aïeul en posant ses mains là où tant de fois celui-ci avait appuyé les siennes. Il ne l'avait pas connu bien longtemps, l'ayant perdu depuis six ans déjà !...

En son souvenir, il entrevoyait un grand corps flottant dans une misérable houppelande, et se soutenant à l'aide d'un bâton ; des cheveux de neige tombaient épars sur un front où la douleur, et quelque chose de plus amer encore, de lourd comme la honte, avait creusé des plis humiliés au dessus des yeux mornes, usés par les larmes.

Mais il l'aimait, ce pauvre vieux qui retrouvait encore un sourire pour lui ; et il l'avait bien mieux aimé plus tard... quand il avait su...

Le livre s'était ouvert de lui-même à la page sans cesse consultée. Et Greg lisait, s'arrêtant aux phrases soulignées d'un trait au crayon :

Vous savez qu'il a été dit : œil pour œil, dent pour dent.

Et moi je vous dis de ne point résister à ceux qui vous traitent mal…

Puis, plus loin :

Aimez vos ennemis.

Bénissez ceux qui vous maudissent.

Faites du bien à ceux qui vous haïssent.

Priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient.

Cette dernière phrase était soulignée trois fois.

Et votre récompense sera grande, et vous serez les enfants de votre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, qui envoie sa pluie sur les justes et sur les injustes…

Ce que vous voulez que les autres fassent pour vous, faites-le aussi pour eux.

Longtemps, longtemps, Greg demeura le regard fixé sur la page soulignée, méditant, non sur ces divins conseils, mais sur les circonstances qui avaient amené son grand-père à les relire si souvent.

Et, tenant toujours le livre entre ses mains, il répétait : « Oh ! grand-père ! grand-père ! conseille-moi ; commande-moi ma conduite ! Je voudrais faire ce que tu ferais si tu étais à ma place… Mais, comment saurais-je ? Je suis si petit ! pas treize ans ! Je t'en prie, aide-moi !… »

08

Ce matin-là, Pierre Marcenay quitta le maire de Thouars bien soucieux, presque découragé.

Depuis quinze jours il battait la contrée, interrogeant ceux que lui amenait la note publiée dans les journaux, — des curieux plutôt que des gens informés — se rendant d'une extrémité à l'autre du canton, sur la foi de l'indication la plus vague.

Le vieux palefrenier de l'hôtel, le seul à même de se rappeler cette aventure lointaine, était mort l'année précédente ; morts aussi, le docteur Cousin, celui qui avait donné des soins à l'inconnu, et le cantonnier qui avait dû transporter les bagages de l'émigrant.

Pour le conducteur à la jambe cassée, personne ne se souvenait de lui.

Pierre avait l'impression que, plus il s'efforçait d'atteindre la vérité, plus elle reculait, s'enfonçait dans l'ombre… semblant vouloir le forcer au seul parti qu'il se refusait à prendre.

Il s'était dit ceci, et maintes fois :

« En constatant que son portefeuille renfermait huit mille francs au lieu de quatre-vingts, cet étranger a dû porter plainte sur les lieux mêmes et sans retard. À qui ? À la gendarmerie… au juge de paix… Mais ces fonctionnaires ne gardent pas la direction des affaires de ce genre ; tout de suite, ils informent le parquet. C'est lui qui dirige l'enquête, centralise et conserve les documents. C'est là, c'est au greffe du tribunal de Bressuire qu'il me faudra m'adresser en désespoir de cause. »

Oui… mais seulement en désespoir de cause… Car… forte de son droit, la justice voudrait savoir pourquoi Pierre Marcenay se mettait en quête d'un individu dont personne ne s'était soucié en l'espace de vingt-cinq ans.

Comment expliquer cette sollicitude ? Que répondre ? Si, avant d'accorder l'autorisation de consulter les archives du greffe, un magistrat voulait apprendre quel intérêt avait à ces recherches celui dont la plainte dormait dans les cartons, « classée » depuis un quart de siècle ?

Discrétement, se contenterait-il, ainsi que l'avait fait le maire de Thouars, de cette raison, suffisante, mais évasive dans sa forme : « Une communication importante et heureuse… » ? Non : Pierre le pressentait.

Interrogé par un juge accoutumé à scruter les consciences, il se verrait acculé à un mensonge ou à un aveu. Le mensonge, il se savait incapable de l'imaginer assez habile : sa nature y était trop réfractaire.

Reculerait-il devant l'aveu !… Non, certes ! Tout ! même cette humiliation, plutôt que de garder au détriment d'un autre cette fortune. Mais à la dernière extrémité seulement, et quand il aurait perdu l'espoir de parvenir au but par une autre voie : il ne s'y résoudrait pas avant !

Cette voie, il est vrai, il ne l'entrevoyait point. Aucun fil conducteur, pas un indice. De quel côté chercher ? il ne savait plus, comptant peu sur les découvertes qu'on pourrait faire à Bressuire, en dehors de la démarche au greffe, tant redoutée.

En effet, avec les diligences, le registre des voyageurs avait dû disparaître. Dès lors, que restait-il comme point de repère ?

Le docteur Cousin avait dû parler de l'accident autour de lui, sur le moment ; peut-être à ses amis, peut-être dans ses tournées de visites, pour occuper l'esprit de ses clients d'autres choses que de leurs propres maux.

Mais vingt-trois ans s'étaient écoulés depuis que le vieux médecin de Saint-Varent avait quitté ce monde. Survivait-il dans le souvenir de quelques-uns ? Et quand même !... À quel titre fût restée dans la mémoire des gens cette aventure banale ?

« Si encore j'avais Fochard pour me piloter, murmura Pierre, lui qui connaît tout le monde là-bas ! »

Il traversait alors une rue fort passante aboutissant à la place où se tenait la foire dont c'était précisément le jour.

Àchaque instant, il se sentait frôlé par les grandes ailes flottantes des hauts coeffages vendéens, heurté brutalement par les paniers alourdis des ménagères. Les camelots lui criaient aux oreilles les journaux du matin ; les gens en voiture invectivaient les piétons trop lents à se garer : c'était un vacarme à ne pas s'entendre.

Pierre y demeurait aussi indifférent qu'étranger. Il se laissait frôler, heurter, assourdir, sans interrompre ses recherches dans un carnet où il se croyait assuré d'avoir inscrit, en quittant Dôle, avec leur adresse, la date à laquelle ceux de ses amis qui ne rengageaient pas auraient terminé leur temps de service.

Une exclamation de dépit lui échappa, lorsqu'il eut mis la main sur la page annotée : Omer Fochard devait être chez lui de-

puis le 15 janvier !

Courir les grands chemins tout seul par ce temps triste, dans ce pays inconnu, alors qu'il lui eût été loisible d'avoir un compagnon aussi gai qu'avisé ? Pierre ne s'en consolait pas.

Il se promit de se rendre à Saint-Varent le jour même. Le temps d'envoyer une dépêche à Omer, afin d'annoncer sa visite, et il partait.

Au moment où il en décida ainsi, le jeune homme était parvenu à deux pas de son hôtel. Distraitement, sans songer à s'assurer d'un coup d'œil que le passage était libre, il quitta le trottoir et s'engagea sous la voûte. En sens inverse, une voiture franchissait le porche à une allure un peu trop vive. Un des brancards heurta légèrement Marcenay, qui ne s'était point rangé assez vite.

« Oh là ! oh !… » cria le conducteur, tirant sur les rênes, afin d'obliger son cheval à reculer.

Puis, à Marcenay :

« S'il était survenu un accident, monsieur, ce n'eût pas été tout à fait de ma faute. Vous avez tourné si court que je ne vous voyais point venir. Vous n'avez pas de mal ?

— Rien, non, rien du tout, merci », répondit Pierre en soulevant son chapeau.

Mais il avait regardé son interlocuteur tandis que s'échangeaient entre eux ces quelques mots.

Ce visage aux traits massifs, ce profil romain, supporté par cette encolure puissante, cette carrure de géant, c'était Omer avec vingt et quelques années de plus !

Dans toute autre partie de la France, Pierre aurait constaté qu'il est des ressemblances étonnantes, et il eût passé. Mais si proche du pays natal de Fochard, immédiatement, la pensée lui vint qu'il devait avoir en face de lui le père de son camarade.

Souriant, presque affirmatif, il prononça :

« Ce serait à M. Fochard, de Saint-Varent, que j'aurais l'honneur de parler, je n'en serais pas surpris. »

Déjà prêt à se remettre en marche, le voyageur ainsi interpellé retint son cheval.

« Vous ne vous trompez pas, monsieur », répondit-il, dévisageant à son tour le jeune homme.

Cet examen dura moins de dix secondes. Vivement, il noua les guides, mit pied à terre, et secouant les mains de Pierre à les lui détacher des bras :

« Vous êtes M. Marcenay, pas vrai ? Ah ! vous m'avez reconnu à ma ressemblance avec mon fils : moi, je vous reconnais à votre ressemblance avec votre photographie. Je vous ai tous, les camarades du gars, dans le groupe qu'il nous a laissé l'an dernier ; il n'est pas de jour qu'on n'y jette un coup d'œil : c'est bien vous, n'est-ce pas, le Bourguignon ? »

Pierre n'eut que le temps de répondre par un signe de tête affirmatif.

« Je voudrais qu'ils soient tous avec vous, les autres, reprit M. Fochard. Omer rentre mardi.

— Comment ! il n'est pas là encore ?

— Il pourrait y être depuis une quinzaine, guère moins, mais il a profité de la faculté qu'on leur laisse de revenir en feuille de route par le chemin des écoliers. Il en a fait des kilomètres ! Sans compter une petite halte à Paris. Enfin, il revient demain : ce n'est pas trop tôt ! Ses sœurs l'attendent pour s'accorder. On prépare une vraie noce à la maison. Je vous enlève, vous savez. Rien ne vous retient ici ? Vous voyagez pour le plaisir ? Oui, poursuivit l'excellent homme, continuant de faire les demandes et les réponses ; alors, en route ! De toutes les surprises qu'on ménage à Omer, vous serez la meilleure, sans contredit. Va-t-il être content de vous voir ! Et nous tous, donc ! À force de regarder le portrait des gens on se figure les avoir toujours connus. Et puis Omer nous a tant parlé de vous ! »

Pierre accepta, touché d'une cordialité si chaude.

Le temps de faire sa malle, d'écrire à son obligeant cicerone, pour lui annoncer son départ et lui donner sa nouvelle adresse, et il prenait place dans la carriole encombrée de paquets, à côté de Césaire Fochard rayonnant.

Un quart d'heure après son arrivée, sa présence était connue de tout le pays ; une petite bourgade à l'aspect misérable, bordant une route en pente, et à laquelle la rivière qui lui fait une ceinture et le doux paysage vallonné qui l'encadre, donnent seuls un peu de charme.

On installa Pierre dans la chambre d'honneur ; celle qu'avait occupée une fois le vieux marquis de La Rochejaquelein, et qui ne s'ouvrait que pour les amis ou les clients de marque.

Car Césaire Fochard était aubergiste en même temps que propriétaire-cultivateur.

Les jours de foire ou « d'assemblée », il prenait le tablier blanc et cuisinait pour sa nombreuse clientèle les mets du pays. Il y excellait, affirmait-on. Sa réputation dépassait même les limites de l'arrondissement, et, parfois, au temps de la chasse, il lui survenait de loin des hôtes qui établissaient chez lui leur quartier général, et rentraient chaque soir souper et prendre gîte.

Le reste du temps, il labourait, semait, récoltait dans ses propres champs ; car il était « calé », le père Fochard. Omer trouverait, prête à lui être mise en main, comme compensation à la dot de ses sœurs, une jolie « borderie » pouvant tenir huit vaches : de quoi l'occuper et lui permettre de s'établir avantageusement lorsque le cœur lui en dirait.

Ces détails, c'est M Fochard, une forte matrone, très belle sous son haut coeffage, qui les donnait à l'ami de son fils.

Ils étaient restés à causer tous les deux, auprès de la table encore chargée des reliefs du déjeuner, tandis que le maître de céans et ses deux filles, retirés dans le fournil, s'occupaient à cuire les pâtés et les tartes destinés au repas des accordailles.

« Excusez mon mari s'il vous fausse compagnie un moment, reprit M Fochard, il a tant d'ouvrage ! C'est sa passion, voyez-vous, de cuisiner. Il est plus fier de sa réputation de chef que de son bétail, qui cependant lui fait honneur. »

Et, d'un ton mystérieux, à voix plus basse : « Ce soir, on plantera deux « mais » en l'honneur de mes filles. Ce n'est plus l'usage chez vous ?

— Non, madame ; je n'en ai jamais entendu parler.

— C'est drôle qu'il y ait des pays où ça se perde. On garde toutes les vieilles coutumes, par ici. C'est comme le coeffage : on montrerait au doigt celle qui s'aviserait de le quitter. Vous verrez aux accordailles de mes filles… »

Elle s'interrompit pour regarder Pierre et lui sourire en disant :

« Quel honneur pour nous, monsieur, que vous y assistiez ; vous verrez des fermières qui auront sur la tête pour des centaines de francs de dentelles ; vous pensez qu'elles pourraient bien prendre le chapeau : elles n'ont garde ! Ni vous non plus, n'est-ce pas, mademoiselle, ajouta la matrone après être allée ouvrir la porte à une personne qu'elle voyait venir ; n'est-ce pas que, pour rien au monde, vous ne renonceriez à votre coeffage ? »

Et, sans attendre une réponse dont elle était certaine :

« Nous parlions avec M. Marcenay, un ami du garçon, qui sera aux accordailles, ma chère, fit-elle en redressant sa haute taille, nous parlions des vieilles coutumes. Vous pouvez questionner là-dessus M Brigitte Lorin : elle connaît tous nos usages, monsieur Marcenay. Si on est embarrassé pour faire les choses comme ça se doit, on n'a qu'à s'adresser à elle ; on est renseigné vite et bien. Au fait ! Qu'est-ce qu'elle ne sait pas ! Je ne connais point de mémoire pareille à la sienne. Demandez-lui le prix du beurre à telle foire d'il y a vingt ans, elle vous le dira sans se tromper d'un centime. C'est la marraine de ma fille aînée et notre ancienne directrice de poste. Elle en a vu passer, du monde, à son guichet !

— Dame ! en trente-cinq ans, on a le temps d'en voir ! » observa M Brigitte.

Puis, s'adressant à Pierre :

« Vous n'étiez pas encore venu au pays, monsieur ?

— Non, mademoiselle ; je ne connaissais pas cette partie de la France.

— Vous choisissez une vilaine saison pour votre première visite ; bien qu'en Vendée il ne fasse jamais très froid.

— Au vrai, je ne l'ai pas choisie, répondit Pierre. Je suis chargé d'une mission dont j'ai bien peur de me très mal tirer, si j'en juge par le début. Tout le monde n'est pas doué d'une mémoire comme la vôtre, mademoiselle. Il ne s'est rencontré jusqu'ici personne se souvenant de ce que je désire apprendre.

— Dame ! si ceux que vous avez interrogés ne le savaient point…

— Le fait s'est passé dans le pays : il y a, il est vrai, vingt-cinq ans… Je recherche quelqu'un qui a été victime d'un accident de voiture.

— Vous connaissez son nom ?

— Ni son nom, ni son point de départ. Où se rendait-il ? Je n'en suis pas davantage informé : vous le voyez, mesdames, le problème est ardu… Je donnerais beaucoup pour réussir. Le principal intéressé ne pouvant absolument plus faire ces démarches lui-même, j'ai dû m'en charger ; je voudrais bien m'en tirer à mon honneur. »

Les deux femmes étaient parties à rire, en écoutant Pierre parler d'accident de voiture comme d'un point de repère : rien de

plus commun en ce pays, où chaque fermier possédait un cheval et ne manquait ni foire ni marché à cinq lieues à la ronde.

« Mais on les compte par centaines, les accidents de voiture, s'exclama M Fochard. Pas de semaine où il n'en survienne ici ou là. Les cerveaux s'échauffent, on n'y voit pas bien clair, le soir, pour retourner chez soi, et… dame !… à un tournant, voilà l'équipage dans le fossé ! La chose s'est passée ainsi pas plus tard qu'avant-hier.

— L'accident dont je veux parler est survenu à une diligence, à l'entrée de Thouars, et il a eu des suites assez tragiques : le conducteur s'est cassé la jambe, et un voyageur de l'impériale, celui-là même dont je m'efforce de découvrir les traces, a dû être fortement endommagé, car en tombant il s'est évanoui. »

M Brigitte souriait. Dans ses petits yeux noirs, bridés d'un réseau de rides, brillait le triomphe d'une vanité sûre d'elle. Ce qu'allait révéler la vieille fille confirmerait si à point l'éloge fait de sa mémoire, qu'elle se réjouissait par avance de l'ébahissement de Marcenay.

Frappé de ce changement de physionomie, celui-ci considérait l'ancienne directrice de poste avec perplexité.

Tenait-il enfin une piste sérieuse ? Savait-elle quelque chose ? Ou bien allait-il, une fois de plus, tomber sur un de ces racontars sans valeur, comme il en avait tant entendu cette dernière quinzaine ?

M Brigitte paraissait se recueillir.

Après une ou deux minutes de silence, jugeant la curiosité de Pierre à son paroxysme, et sa coquetterie de conteuse assurée

d'un succès d'attention comme elle les aimait, — qui n'a pas ses petites faiblesses ? — M Brigitte se décida enfin à prononcer :

« Vous avez raison, monsieur, en affirmant que cet accident-là ne ressemble point aux autres ; mais vous ignorez encore par quoi il en diffère surtout. Il n'est pas besoin de posséder une mémoire rare pour en garder le souvenir. J'ai pu être mieux renseignée que la plupart, il est vrai, ayant connu sur-le-champ tous les détails de l'aventure. Mon père était à ce moment-là très malade ; le médecin venait chaque jour. Il sortait de la maison, quand il a pris la voiture à la butte de Moulière, le 7 juillet 1863. »

Pierre eut un geste de surprise.

« C'est bien cela, murmura-t-il.

— Oh ! reprit avec une modestie feinte la vieille demoiselle, qui exultait, je n'ai pas grand mérite à me rappeler cette date. C'est celle où, pour la première fois depuis trente-neuf jours qu'il gardait le lit, mon pauvre père a pu manger un œuf à la coque.

— Eh bien, monsieur Marcenay, fit M Fochard, avais-je exagéré ?

— Mademoiselle possède, en effet, une mémoire remarquable.

— Le docteur Cousin n'a point eu de mal, reprit M Brigitte, mais le voyageur évanoui…

— Vous savez comment il se nommait, interrompit Pierre, incapable de dominer son impatience.

— Ah ! pour cela non, monsieur ; ni moi, ni personne.

— Il est mort sans avoir pu parler ?

— On aurait visité ses papiers, su d'où il venait… Mort ?… Ah bien oui ! Sorti de son évanouissement, il est tombé aussitôt dans un état de somnolence qui donnait à craindre une congestion cérébrale. On lui pose des sinapismes : pas de résultat. On le saigne : rien… Le docteur Cousin fait appeler un confrère. Mais, tandis qu'ils délibéraient, notre homme se réveille, s'informe de ce qui lui est survenu, demande une voiture attelée des deux meilleurs chevaux de l'écurie et part sans seulement écouter les recommandations des médecins. Tous ces retards obligèrent le docteur Cousin à coucher à Thouars. Le lendemain, il rencontre le cocher qui avait mené son malade, et s'informe comment celui-ci a supporté le voyage. « Ma foi, monsieur, répond le conducteur, je n'ai pas eu le loisir de l'interroger là-dessus. Si je faisais mine de ralentir, il frappait à la vitre en me criant de me dépêcher : il payait bien ; je poussais mes bêtes. Tout ce que je peux vous en dire, c'est qu'il n'est descendu de ma voiture, à Montreuil-Bellay, que pour sauter dans une autre qui, sur son ordre, est partie à fond de train. »

— Et puis ? fit Pierre.

— Et puis, c'est tout, monsieur. On ne l'a jamais revu.

— Étrange… étrange… murmura le jeune homme, qui, à part lui, songeait : « Le malheureux devait avoir une raison impérieuse d'arriver à heure fixe. On ne voyage pas avec quatre-vingt mille francs dans sa poche sans nécessité. Qu'est-il advenu lorsqu'il en a compté huit ? De quoi le rendre fou ! »

— Vous n'êtes guère plus avancé que devant, n'est-ce pas ? observa M Fochard, qui attribuait le silence de Marcenay à la déception causée par ces renseignements incomplets.

— Pardon, madame, je sais que celui à qui je m'intéresse a survécu à l'accident, ce que j'ignorais encore. Je sais, de plus, qu'il a poursuivi sa route dans la direction de Saumur. »

Et à M Brigitte :

« Vous êtes sûre que ce sont là tous les détails donnés par le docteur Cousin, mademoiselle ?

— Absolument sûre. Mais… attendez donc ! Depuis, on en a parlé une fois devant moi, de cette histoire. »

Elle se recueillit, le menton dans sa main, ses petits yeux à peine entr'ouverts : cela dura une minute. Après quoi, se redressant et regardant Pierre, elle articula :

« Il y a dix ans. C'était un jour de foire ; j'étais sur la place où se tiennent les marchands, voulant faire ma provision de châtaignes. À côté de moi, deux personnes causaient ensemble ; un homme et une femme : des vieux. L'homme, c'était Zéphirin Rabert, vous savez, madame Fochard, celui qui est mort d'une fièvre typhoïde l'an dernier ; il habitait Glenay. La femme, je ne la connaissais pas. Ils avaient acheté des marrons « frigolés » et ils les mangeaient tout en parlant.

— Ce qu'ils disaient, vous ne l'avez point oublié ? interrogea Pierre que ces menus détails énervaient un peu.

— Non, n'ayez crainte. Zéphirin Rabert avait aidé à relever le cheval, le jour de l'accident. Pour la femme, elle prétendait savoir un tas de choses ; mais son voisin, qui était curieux de se renseigner, je le voyais bien, — c'est même ce qui me faisait prêter attention à leur entretien, — son voisin avait peine à lui arracher les paroles. C'étaient des « oui », des « non », guère plus. Quand

elle s'est aperçue que j'écoutais, elle a déclaré : « Vous ne me ferez point causer, Zéphirin. Les affaires dont la justice s'est mêlée, j'ai ouï dire par défunt mon père qu'il en cuisait toujours d'en souffler mot. Elle nous a fait assez d'ennuis à tous, avec cette histoire, dans le temps, la justice ! »

Pierre eut un geste consterné.

La justice ! Ah ! il avait bien pressenti qu'elle avait dû être informée et agir. Elle n'avait pu découvrir le coupable… À qui l'idée fût-elle venue d'une substitution ? Ayant quitté le bazar le premier, le plaignant ignorait qu'un autre, parmi les voyageurs de la patache, possédât un portefeuille pareil au sien. Et les soupçons s'étaient portés sur les gens de service. Pauvres diables ! Ce sont toujours les miséreux qu'on est tenté d'accuser…

Àtout prix, il lui fallait retrouver cette femme, la décider à parler, fût-ce en la payant. En somme, ce ne serait qu'une dette acquittée : la compensation des ennuis soufferts autrefois.

Il demanda à M Brigitte :

« Vous la reconnaîtriez, mademoiselle, cette personne ?

— Pour ça, oui ; aisément même ! Elle est bossue. Mais ce n'est pas quelqu'un de la paroisse, ni du canton. Je la croirais plutôt native des environs d'Airvault ; elle porte le coeffage sans mentonnière, comme c'est la coutume par là-bas.

— Ne vous tracassez point, monsieur Marcenay, Omer vous la trouvera ; c'est rare, chez nous, les infirmes, dit M Fochard, redressant sa taille que le corset n'avait jamais déformée, et qui s'élevait droite comme un peuplier. Vous irez ensemble dire bon-

jour aux uns, aux autres ; à force, vous finirez par « geindre » cette bossue : le plus dur, ce sera de la faire parler… »

Cette longue digression avait rejeté au second plan le motif qui amenait M Brigitte ; mais il était de trop grande importance pour qu'elle le perdît de vue.

Le chapitre de l'accident épuisé, elle y revint sans transition :

« J'étais montée vous consulter à propos du gâteau, annonça-t-elle. J'ai pensé à m'entendre avec la marraine de Joséphine, afin que nous le donnions à nous deux. Qu'en dites-vous, ma chère ? »

Pierre écoutait, passablement étonné. Quel gâteau était-ce donc, qu'il fallût se mettre à deux pour l'offrir ?

L'idée lui vint de se substituer aux marraines des jeunes filles ; il en sollicita l'autorisation.

M Fochard fit des cérémonies avant d'accepter. Mais, pouvoir annoncer que « l'ami du garçon » avait donné « à lui tout seul » le gâteau des accordailles flattait singulièrement son amour-propre. On verrait qu'ils étaient « cossus », les camarades de régiment d'Omer !

La voyant opiner du haut de son coeffage, M Brigitte acquiesça, elle aussi.

Toutefois, elle crut devoir recommander au jeune homme :

« N'allez pas faire de folies ! choisir un des grands moules ! Ceux-là, on les réserve pour le jour des noces. Tenez ! je crois prudent de vous accompagner.

— Permettez que je décline cette offre obligeante, fit Pierre en riant. Je prétends me tirer d'affaire sans aide. Où se commande le gâteau traditionnel ?

— Chez notre boulanger. Il possède un four de dimensions à cet usage. Pour la recette, elle n'a varié ni d'un œuf, ni d'une once d'amandes depuis des siècles. Ah ! monsieur Marcenay, on peut dire que nous y tenons, nous, à nos coutumes ! Nous en sommes fiers ; et il y a de quoi, dame ! Ça prouve que nous ne sommes pas d'aujourd'hui, comme ces villes qui se bâtissent, dit-on, en Amérique, le temps d'aller à Niort et d'en revenir… »

Deux ou trois jours plus tard, écrivant à l'oncle Charlot, après lui avoir appris quelle rencontre providentielle l'avait mis sur les traces de l'inconnu, Pierre contait ainsi les réjouissances qui venaient d'avoir lieu :

« La fête des accordailles a été on ne peut plus joyeuse. Je me croyais presque en Bourgogne, tant on a trinqué et bu au bonheur des futurs époux.

« Les très vieux grands-parents étaient là, malgré leur âge. Ils occupaient la place d'honneur, et, avant de se retirer, ils ont patriarcalement béni leurs petites-filles et les doux beaux gars qui vont devenir leurs maris.

« Oncle Charlot, faites lire ces détails à M Lavaur : en Vendée, on plante le « mai ». Il y en avait deux superbes, tout enrubannés, sous les fenêtres des « accordées », des jumelles de vingt ans, charmantes.

« La tradition veut aussi qu'en place du surtout fleuri, le milieu de la table soit occupé par un gâteau spécial fabriqué au vil-

lage. Ni fiançailles ni noces sans ledit gâteau ; une pâte sèche où il entre nombre de choses exquises, mais qui n'est point tant remarquable par sa qualité que par ses proportions. « C'est moi qui ai obtenu la faveur de l'offrir. J'ai demandé ce qui se faisait de plus grand ; mais j'avoue avoir été ébahi, lorsque le boulanger m'a mis en présence du moule : un récipient d'une aune de diamètre !

« Eh bien, grâce au « branle », il n'en est pas resté une bribe de mon gâteau d'une aune.

« Le branle… encore une coutume de ce pays gardien des vieux usages. C'est une ronde à laquelle prend part toute la jeunesse, filles et garçons. Elle se forme à l'extrémité du village, tout en haut. À mesure que les premiers avancent, ils appellent les autres. La chaîne s'ouvre, se referme, et, toujours tournant et chantant, descend jusqu'au pont dont les trois arches relient le village à la route.

« Nous étions à table quand le branle a passé. Omer m'a fait un signe : « Allons-y ! » J'ai dit oui, pas fâché de cette interruption dans le repas ; on nous avait déjà servi douze ou quinze plats ; il en arrivait toujours !…

« Les fiancés et tous les jeunes ont suivi, et nous voilà entrés dans la ronde.

« En remontant, nous avons été reçus par les gens graves, groupés devant la maison. Mon gâteau d'une aune était devenu un amoncellement de tranches : un baril de vin blanc le flanquait ! Quelle « ribasse », comme on dit chez nous.

« Cela m'a remis un peu de bleu dans les idées, toutes ces amusantes et jolies coutumes.

« Quand serai-je venu à bout de ma tâche ; quand pourrai-je reprendre mes rêves de vie paisible, mon bon oncle Charlot ?... Qu'il me tarde !...

« J'ai dit à Omer ce qu'il m'était possible de lui confier ; il m'est tout acquis et m'a promis son concours aussi longtemps que j'en aurais besoin, soit ici, soit ailleurs.

« Nous entrons, demain, en chasse de la bossue ; j'espère que ma prochaine lettre vous portera des nouvelles décisives.

« Que Greg m'écrive un peu ce que vous devenez. Ma tante est d'un laconisme, en dehors de sa santé ! Qu'il me parle de vous tous, de nos bonnes voisines, longuement, et qu'il vous embrasse pour moi, le cher gamin. »

Ainsi que l'annonçait Pierre à son oncle, Omer et lui se mirent en route sans tarder. Chaque jour ils faisaient en voiture quelques visites aux environs.

Il était convenu entre eux que Fochard prendrait seul la parole pour s'informer de la vieille femme.

« Vois-tu, mon cher, avait expliqué le Vendéen à son ami, la méfiance a le sommeil léger, chez nous, et, une fois éveillée, elle ne se rendort plus. C'est ainsi depuis « les grandes guerres », comme les vieux désignent la chouannerie. Nous touchons au Bocage, ne l'oublie point. On a tant vécu en crainte des soldats, de la justice, des voisins, de tout ! à cette époque-là, que c'est passé dans le sang. Laisse-moi donc manœuvrer, on ne se méfiera pas de moi ; à toi, on ne dirait rien. »

Sous son apparence un peu lourde, il avait beaucoup de finesse, Omer Fochard. Pierre se divertissait à le voir amener de loin, par des détours d'un imprévu comique, la remarque qu'il s'arrangeait toujours pour lancer avant de quitter une maison :

« Tiens ! il y a du changement : vous n'avez plus la bossue ?

— Eh ! mon gars ! je n'ai jamais eu de bossue pour servante », avait été jusqu'ici la réponse.

Omer n'insistait pas, se bornant à dire :

« Ah ! j'avais cru ; c'est ailleurs que je l'aurai vue. »

Il se tenait pour assuré que le renseignement viendrait de lui-même s'ajuster à sa question un jour ou l'autre.

Et, de fait, il en advint ainsi vers la fin de la semaine.

Àson inévitable observation sur le changement de personnel, une repasseuse à la journée, appelée par son état à aller de maison en maison, se mêla à l'entretien pour dire :

« Vous confondez, monsieur ; c'est chez Corentin Barmont, le fermier de Biard, que vous avez dû la voir : elle y est placée depuis déjà douze ans. On l'y garde par charité, la pauvre ! Elle s'est déboîté la hanche et n'est bonne qu'à rester assise au coin du feu à filer au fuseau.

— Tiens ! c'est chez Barmont que je l'ai rencontrée : possible », fit Omer indifférent.

Et il parla d'autre chose.

« Nous irons demain à Biard, n'est-ce pas ? dit Pierre sitôt remonté en voiture.

— Naturellement. Garde-toi de souffler mot, par exemple !

— Sois tranquille. »

Ce soir-là, en rentrant, Marcenay trouva une lettre qui l'ennuya fort. Elle était de M Saujon et ne répondait en rien à la sienne. Cette dernière se serait-elle égarée, ou bien l'oncle Charlot avait-il jugé bon de ne point communiquer à sa femme les nouvelles reçues de Pierre ?

Caroline se plaignait de tout et de tous : personne ne la contentait plus. Elle parlait à mots couverts de grosses disputes avec bonne maman, la déclarant intolérable.

Pas un mot de Gaby ! Pour Greg, il avait dû se rendre coupable de quelque impertinence, car elle déclarait avoir été sur le point de le battre.

Les deux dernières pages étaient consacrées à sa précieuse santé, bien chancelante, affirmait-elle.

« Qu'a pu faire ou dire ce petit animal de Greg ? » se demanda Pierre, sérieusement contrarié.

Les dispositions du bonhomme à l'égard de « la vieille dame » n'étaient pas pour le rassurer. Il le croyait fort capable de s'être oublié jusqu'à lui répondre sans déférence.

C'en était assez pour provoquer le courroux de Caroline, courroux facilement excitable, son neveu en avait fait l'expérience à ses dépens, jadis.

Était-ce tout ? Greg ne devait-il être réprimandé que pour un manque de politesse ? Pierre le supposait. Il ne se promit pas moins de le rappeler vertement à son devoir.

Son absence pouvait se prolonger ; il n'entendait pas que le gamin la mît à profit pour s'insurger contre la domination un peu rude, mais légitime, somme toute, de la maîtresse du lieu.

Avant de se coucher, il chapitra petit Greg quatre pages durant, et lui traça, sur un ton à dessein sévère, une ligne de conduite, dont il lui interdit de s'écarter.

Cette lettre partie, Marcenay se sentit plus tranquille. Jamais encore il n'avait grondé l'enfant ; sa semonce ne saurait manquer d'avoir un effet durable ; sa tante n'aurait sans doute pas à lui porter de nouvelles plaintes.

Cet incident réglé, le jeune homme s'efforça d'en détourner son esprit. À quoi bon se tracasser de choses auxquelles il ne pouvait rien de plus ! D'assez graves soucis l'absorbaient. Que sortirait-il de la visite du lendemain ? Voilà ce qui le tourmentait et l'empêchait de s'endormir ; cela et puis une ou deux phrases de la lettre de sa tante à propos de bonne maman… et puis aussi son silence, un silence qu'il jugeait prémédité au sujet de Gabrielle…

Le lendemain, dès après le déjeuner, Omer attela Boulotte. On visiterait en passant le château de Biard, souvent inhabité depuis la mort du vieux baron, et on irait dire bonjour au fermier sans avoir l'air d'être venu exprès.

Ce programme s'exécuta, à cette différence que Barmont, ayant croisé les jeunes gens dans l'avenue, ce fut lui qui les promena par les antiques salles du castel, et les amena chez lui, les prévenant qu'il ne les laisserait point repartir avant dîner.

Ils se firent prier, se prétendirent attendus, afin de donner l'apparence de l'imprévu à cet arrangement ; puis, en fin de

compte, ils acceptèrent.

Car… la bossue était au coin de la cheminée, son fuseau à la main, silencieuse et raide, comme le chevalier en fer forgé qui se dressait devant l'âtre supporté par le chenet unique, mais ne perdant ni un mot ni un geste des deux visiteurs.

Tandis que la fermière, sa servante et ses filles s'occupaient à préparer le repas, les hommes, assis autour du feu de la cuisine, causaient.

Omer, après un moment, se mit à parler voyages : c'était de circonstance, puisqu'il rentrait depuis peu.

Et, à ce propos, il raconta un fait dont il avait été témoin : une vache, ayant sauté d'un pré sur la ligne du chemin de fer, s'était fait écraser par un train qui lui-même avait failli dérailler.

Partant de là, il établit un système comparatif de jadis à aujourd'hui, s'évertuant à prouver que, du temps des pataches, proportion gardée, on tuait des voyageurs tout autant.

Barmont protesta : il n'était pas partisan du progrès :

« Un accident de voiture, avoir des suites aussi désastreuses que le déraillement d'un train Vous rêvez, mon cher ami. On maîtrise des chevaux ; une locomotive, point. »

Mais le rôle d'Omer n'était pas de se laisser convaincre. À l'appui de sa thèse, il cita toutes les chutes de voiture, toutes les catastrophes venues à sa connaissance.

« Et cet accident-là, tenez ! s'écria-t-il après en avoir énuméré un certain nombre ; sur une route superbe que nous parcourons sans cesse : celle de Thouars. Je songeais bien juste à naître à

l'époque où il a eu lieu ; n'empêche que je peux vous garantir l'exactitude des faits ; pas plus tard que la semaine dernière, M Lorin en parlait encore à la maison. »

Et, à dessein, il se mit à conter la tragique aventure tout de travers.

La bossue l'écoutait en se trémoussant sur son siège et remuant les lèvres, comme une personne qui lutte contre l'envie d'intervenir ; toutefois, elle ne s'y décidait point.

« Qu'inventer pour lui délier la langue ? » se demandait Omer, en continuant d'entasser détail sur détail, sans nul souci de la vérité.

Àla fin, il imagina d'affirmer que les six blessés — il en avait ajouté quatre — étaient tous morts le lendemain à l'hôpital.

Pour le coup, la vieille servante n'y tint plus. Avec un petit ricanement sec, elle intervint :

« À qui contez-vous ça, Omer Fochard ? »

Sa bouche édentée eut une velléité de sourire, tandis qu'elle expliquait :

« Je vous connais depuis longtemps, mon gars. C'est moi qui vous réchauffais les pieds, sur la bouillotte, à la cuisine de l'hôtel du Cheval-Blanc, quand votre papa vous amenait avec lui à Thouars tout petit.

— Peut-être bien… c'est loin… »

Il la regardait, cherchait sur le visage un trait, une expression de physionomie qui la lui remit en mémoire. Il aurait voulu lui

dire : « Je me souviens… », à cette bonne vieille qui affirmait l'avoir choyé dans son enfance ; mais rien ! Son dos, son pauvre dos voûté surtout le déroutait.

Elle lut dans ses yeux ce qu'il n'osait avouer :

« Ça ne se voyait presque pas, alors, que j'étais bossue, observa-t-elle. J'ai fini de me déformer à la longue, en faisant des ouvrages trop forts pour moi. En huit ans, à l'hôtel, j'ai peiné, dame ! oui !… Le jour dont vous parlez, personne n'a péri, ni « le chevau », ni les gens. Et d'abord, il y a eu deux blessés, non six. C'est bien vrai que le cocher a été conduit à l'hôpital, rapport à ce qu'il fallait lui faire l'opération. Oui, on l'a amputé ; même, il est mort des suites, mais longtemps après ; des mois ! Pour le bourgeois, il a été amené droit à l'hôtel. C'est moi qui ai mis les draps à son lit et qui lui ai servi de garde-malade. »

Pierre jouait avec un chien de chasse, lequel, ayant flairé en lui un ami des bêtes, était venu poser le museau sur sa main. Le jeune homme n'avait pas échangé même un coup d'œil avec Omer, lorsque la vieille servante avait pris la parole ; il ne s'appliquait qu'à paraître inattentif.

Le haut coeffage branla sur le chef parcheminé de la bossue, tandis qu'elle affirmait, soulignant son dire d'un hochement de tête énergique :

« Moi-même, et moi toute seule, oui !

— Il vous a donc donné de belles étrennes que vous avez conservé si bon souvenir de l'avoir soigné ? observa Fochard en riant.

— Le souvenir n'est ni bon ni mauvais, mon gars ; il est dans ma tête à cause que… Il ne m'a rien donné du tout, le malheureux, et je ne lui en ai point voulu.

« Quand il a ouvert les yeux, on discutait autour de lui de son transport à l'hôpital, à cause du bruit de l'hôtel, qui aurait pu augmenter son mal, prétendaient les médecins. Du même mouvement, il s'est assis et tâté :

« — Rien de cassé ! bien. Tonnerre ! qui m'a déshabillé ? Mes habits, vite ; qu'on me les donne ! »

« Et tout ça d'un ton !… Je lui apporte ses hardes, il fouille dans une de ses poches, en retire un gros portefeuille, s'assure que la serrure n'a pas été forcée, et le v'là qui nous dit :

« — Que dans cinq minutes deux chevaux sûrs soient attelés à une voiture solide ; qu'on télégraphie à Montreuil-Bellay d'en tenir une autre prête. Je vous remercie tous de vos soins ; mais, quand je devrais mourir en arrivant où je vais, il faut que je parte. Je veux être aujourd'hui à Saumur avant midi. Quelle heure est-il ?

« — Huit heures, répond le docteur Cousin. Il y a quatorze heures que vous êtes sans connaissance.

« — Justement ! Je me suis reposé. Vite ! vite ! je n'ai que le temps.

« — Vous risquez votre vie, je vous en avertis, a déclaré l'autre médecin à son tour. Voyez si la chose en vaut la peine.

« — J'ai donné ma parole que j'arriverais. Coûte que coûte, je veux la tenir… Il ne s'agit pas de quatre sous ! C'est une affaire de

vie ou de mort pour celui que je représente. Est-ce qu'on attelle ? »

« Le docteur Cousin lui a encore demandé :

« — Personne ne peut donc partir à votre place ? »

« Il s'est passé la main sur le front ; il devait bien sentir que les forces n'étaient point revenues : c'est la fièvre qui le soutenait. Mais il a secoué la tête :

« — Personne, puisque la procuration est à mon nom et que le temps manque pour en faire établir une autre. Tant pis, je pars. »

« On l'a habillé, porté dans la voiture, et elle a filé grand train. Le malheureux ! il n'avait pas seulement une goutte de bouillon dans l'estomac !

— Et on n'a jamais rien su de lui ? s'informa Omer.

— Si fait… Sept à huit jours après, il est venu à l'hôtel un monsieur de la police qui nous a interrogés à part les uns des autres. Il paraît qu'il manquait une grosse somme à cet étranger ; des mille et des mille : on disait soixante et plus ! je crois.

« Mais la vérité était là… On avait trouvé son portefeuille à côté de la voiture ; celui qui l'avait aperçu le premier l'avait ramassé sous les yeux de peut-être vingt personnes, attirées par l'accident. Le docteur Cousin l'avait remis dans la poche du blessé devant tout le monde, sauf deux des voyageurs, un monsieur et une dame partis en avant ; et ça sur l'attestation du cocher, qui avait désigné son voisin de l'impériale comme propriétaire de l'objet.

« On s'était employé quatre à déshabiller ce pauvre homme. J'étais ensuite restée seule dans sa chambre, c'est vrai, mais combien de temps ! les médecins entraient à toute minute.

« N'importe ! On a fouillé dans mes nippes ! On a regardé jusque dans mon coeffage. Je m'en souciais comme d'un pruneau, ayant la conscience nette.

« Ces messieurs de la police ont l'œil. Celui-là a tout de suite compris qu'il avait affaire à une honnête fille.

« Enfin, c'était son devoir, de chercher. Faut faire son métier, n'est-ce pas ? Il a couru le pays huit jours durant. Il lui a fallu le nom de tous ceux qui avaient approché la voiture… À la fin, il a déclaré que cette histoire était louche et que le voleur pourrait bien être celui qui se prétendait volé. Il est parti ayant c't'idée-là. Je ne sais point ce qu'il est advenu de tout ça depuis ; je ne m'en suis point informée ; ça ne me plaît guère d'en parler. On n'aime pas à dire qu'on a eu affaire à la justice, quand même on a été reconnu innocent. Il a fallu les « menteries » qu'on vous a contées là-dessus, Omer Fochard, pour me faire sortir de mon habitude. »

Cette conclusion atterra Pierre. Ce qu'il en était advenu… probablement cette accusation injuste, et, à la suite, une succession de malheurs immérités.

« Mais dans tout ça je ne vois pas son nom, à votre malade, remarqua Omer. Vous pouvez bien nous le dire, après vingt-cinq ans…

— Dame ! Je ne le sais point. Il n'a pas pris le temps de se nommer ; il n'y avait rien d'écrit sur sa valise…

— Le « monsieur de la police », comme vous dites, ne l'a pas prononcé ? Ce serait surprenant.

— Vous ne vous êtes donc jamais rencontré avec « de ces mondes-là », fit la vieille en branlant la tête : ça ne dit que ce que ça veut dire, je vous en réponds ! Pour tenir leur langue, y a pas les pareils.

« Son opinion, il l'a fait connaître dans le but de nous consoler des ennuis que nous avions endurés ; il l'a dite en partant.

« Et moi… je me suis pensé comme ça que c'était peut-être bien une frime pour nous rassurer, au cas que le coupable aurait été l'un de nous : histoire de le pincer plus tard.

— Et lui, l'agent de police, a-t-il dit son nom ? » reprit Omer.

La bossue hésita. Si ç'avait été Pierre qui eût posé les questions, elle aurait refusé tout net de répondre.

« En quoi ça vous intéresse-t-il ? fit-elle soupçonneuse, une vague inquiétude dans le regard.

— En rien personnellement… Mais j'aime à tout savoir quand on me raconte quelque chose. »

Il ajouta, pas bien certain que le moyen aboutirait :

« Ne le dites point, mère, si ça vous fait déplaisir.

— Déplaisir… Je ne sais trop. Il venait de Niort ; ça, c'est sûr. Comment je l'ai appris ? Faudrait peut-être encore vous en faire confidence, Omer Fochard ? »

Et, se mettant à rire :

« C'est pourtant vrai, que vous avez toujours été curieux. Tout petit, vous n'en finissiez déjà plus avec vos « pourquoi » ; fallait tout vous expliquer. Eh bien, je l'ai su en écoutant à une porte, mon gars. C'était la première fois de ma vie et ça ne m'est plus jamais arrivé. Aussi, je m'en accuse sans honte. Que voulez-vous, nous étions si en peine ! Depuis deux heures, ils causaient, le juge de paix et lui… Pour son nom, je n'en connais d'autre que celui sous lequel il s'est présenté : M. Jean. Mais c'était si peu le sien que, la moitié du temps, lorsqu'on l'appelait, il ne répondait pas. Cette fois, fit la bossue, j'ai vidé mon sac. C'est tout de même une affaire, celle-là ! »

Peut-être, à présent qu'elle était en train, eût-elle indéfiniment continué de ressasser ces choses ; mais Barmont, redoutant que Pierre ne s'ennuyât de ces radotages de vieille femme, y coupa court d'un signe.

L'heure était venue de se mettre à table, au reste.

Il était près de dix heures lorsque les deux jeunes gens remontèrent en voiture.

Dès que Boulotte eut pris le trot :

« Je partirai demain pour Niort, annonça Marcenay. Veux-tu aller à Montreuil, toi ?

— Volontiers.

— L'enquête à laquelle cette femme a été mêlée était officieuse et a dû demeurer secrète, cela me paraît évident, malgré la conférence avec le juge de paix. On aurait procédé d'une manière différente si la justice avait été officiellement saisie. Encore un côté obscur de cette indéchiffrable histoire… Mais il y a la procuration

dont a parlé l'inconnu. Une procuration, le notaire qui la rédige en tient note ; cela s'enregistre ; c'est un acte qui laisse des traces. Cette fois, je me crois sur la voie. Je t'en suis redevable, mon cher ami. Que je me serais amusé si je n'avais pas été préoccupé surtout des conclusions…

Il a fallu qu'elle parle, cette pauvre vieille, et tant que tu as voulu ! »

Les deux amis employèrent la matinée du lendemain à préparer leur départ. Pierre écrivit à son oncle pour le lui annoncer et le mettre au courant de ce qu'il avait appris la veille.

« Où vous proposez-vous de descendre, à Niort ? lui demanda Césaire Fochard, comme il revenait de jeter sa lettre à la boîte.

— Je ne sais pas. Je me renseignerai au buffet, où je compte dîner en descendant du train. Je dis à mon oncle de me faire envoyer mon courrier bureau restant jusqu'à nouvel avis.

— Allez donc à l'hôtel des Étrangers ; vous y serez bien, tout à fait tranquille.

— Mais, s'il en est ainsi, observa Pierre, je vais télégraphier qu'on m'y adresse mes lettres ; cela m'évitera de les attendre vingt-quatre heures de plus, et d'aller les réclamer moi-même. »

Sur-le-champ, il redescendit passer un télégramme à l'oncle Charlot.

Tout l'après-midi, M Fochard eut des visites. Aussi rapidement que la nouvelle de son arrivée, le bruit du départ de Pierre s'était répandu. On voulait lui serrer la main, lui exprimer le désir de le revoir. Reviendrait-il à Saint-Varent ?

« Peut-être, répondit Marcenay à cette dernière question, mais pas avant que Fochard m'ait rendu ma visite.

— Oh ! moi, fit le Vendéen, je ne me déplace que dans les grandes circonstances ; j'irai en Bourgogne quand tu te marieras. »

Pierre eut un involontaire sourire. Une vision se dressa devant lui, si charmante que toute sa physionomie s'éclaira de la joie soudain éclose en son âme.

Omer ne dit rien : tant de curieux les observaient ! Mais, en conduisant son ami à la gare, il lui posa la question par ces mots :

« Ton choix est fait : ne dis pas non.

— Je ne dis pas non », repartit Pierre.

Et il ajouta, triste sans savoir pourquoi :

« Ne m'en veux pas de mon silence ; ce n'est encore qu'un rêve, fragile… comme tous les rêves… »

09

Pierre fut singulièrement déçu lorsqu'il mit pied à terre devant l'hôtel que lui avait indiqué Césaire Fochard.

Où était la tranquillité prédite ?

Aussi bien au premier étage qu'au rez-de-chaussée, tout paraissait sens dessus dessous ; et, à cette heure tardive, sous la lumière du gaz, des ouvriers tapissiers travaillaient encore.

Quelle pouvait être la cause de ce bouleversement ?

Il s'informa :

« Nous avons demain une soirée de contrat, après-demain un dîner de noce de cinquante-quatre couverts et un dîner politique de quatre-vingt-dix : de quoi perdre la tête, monsieur, gémit le vieux bonhomme préposé à la garde du bureau. Si seulement il y avait un jour d'intervalle entre les deux dîners ! Mais les circonstances ne l'ont pas permis. Vous voudrez bien nous excuser, monsieur, au cas où, pendant ces quarante-huit heures, le service laisserait à désirer. »

« Je passe de fiançailles en noce ; serait-ce un présage ? » pensait Pierre, distrait, n'écoutant qu'à demi le caissier poursuivre :

« Et nous allons être forcés de vous mettre au second, dans le logis qui est au fond de la cour : les deux étages de ce côté sont loués au complet. »

Pierre eut un geste indifférent ; le séjour à la caserne lui avait appris à se passer de confort.

Ce qui lui était plus désagréable, c'était le brouhaha au milieu duquel il faudrait vivre. Il avait tant besoin de réfléchir, de préparer ses démarches, de méditer sur ce qu'il devrait dire et taire ! Mais, après tout, cet inconvénient serait de courte durée.

Il en prit d'autant mieux son parti que sa chambre lui plut à tous égards.

Elle était spacieuse, commode et reliée par un couloir de dégagement à l'escalier de service, ce qui lui permettrait d'entrer et de sortir sans se trouver mêlé à la cohue du logis principal.

Pierre se déclara satisfait et déclina l'offre que lui faisait le garçon de déménager, une fois les voyageurs du premier étage partis. Le lendemain, vers neuf heures, il sonnait la porte de maître Réhot.

Décidé à voir, s'il le fallait, tous les notaires de la ville, il s'était arrêté chez le premier que lui avaient signalé les panonceaux d'usage.

Maître Réhot était un tout jeune homme. Notaire depuis quelques mois, il avait à peine eu le temps de prendre possession de son étude ; la plupart des dossiers laissés par son prédécesseur lui étaient encore inconnus.

Aussi, la question par laquelle son visiteur matinal entama l'entretien le fit sourire.

Pierre demandait :

« Pourriez-vous me dire, monsieur, si, un peu avant la date du 7 juillet 1863, il a été fait dans votre étude une procuration pour une personne qui avait charge, en vertu de cet acte, de se rendre à Saumur dans le but d'effectuer un payement, selon toutes probabilités ?

— Quel est le nom du mandant ?

— Je l'ignore. »

Le notaire eut un vif mouvement de surprise.

« Donnez-moi tout au moins celui du mandataire.

— C'est que… fit Pierre avec un sourire embarrassé, je ne le connais pas non plus.

— Mais, alors, monsieur, comment savez-vous qu'une procuration a dû être donnée à cette époque ?

— Comment je le sais ? voici. »

Et, pesant ses expressions, tremblant d'en trop dire, Marcenay raconta la moindre partie de l'histoire, celle qui se rapportait au retard survenu, à sa cause et à ses suites, à la personnalité de l'inconnu, à sa hâte de quitter Thouars, bien qu'il fût à demi mort ; à l'ignorance où les gens de l'hôtel étaient restés, quant à son nom et à sa résidence habituelle.

« Et c'est cet homme que, dans son intérêt, il faut que je découvre », conclut-il.

Le notaire objecta :

« Quand nous constaterions sur les livres de l'étude la trace de procurations données aux environs de cette date, — et… vous savez, jadis le répertoire n'était pas tenu à jour avec le soin que nous y apportons actuellement, — qu'est-ce qui nous indiquera qu'il s'agit de votre inconnu ?

— Rien, c'est évident. Mais, après vous, je verrai vos confrères. Je prendrai le nom de tous les gens ayant reçu à cette époque un pouvoir de quelqu'un ; j'irai à chacun d'eux et je lui demanderai : « Est-ce vous qui étiez tel jour à tel endroit et à qui est survenue telle aventure ? » On peut bien supposer qu'à la fin l'un répondra oui.

— On le peut… si on écarte certains aléas. En vingt-cinq ans, il se passe bien des choses.

— Oui ; les uns meurent, les autres quittent le pays… Que voulez-vous ? Je crois m'être arrêté au seul parti ayant quelque chance d'aboutir… J'accomplis une mission dont je ne peux plus être relevé par celui qui m'en a investi, prononça Pierre lentement, en regardant son interlocuteur droit dans les yeux ; une mission de justice… de réparation… Je n'en saurais dire plus.

— Cela suffit, monsieur, repartit maître Réhot, à qui, de prime abord, la physionomie ouverte de Pierre avait été sympathique : nous nous mettrons à l'œuvre quand il vous plaira.

— Dès après déjeuner, si votre temps n'est pas pris.

— Je suis libre jusqu'à cinq heures.

— Alors, à une heure, si vous le voulez bien. »

Marcenay fut exact. Mais le notaire avait réfléchi. Dès en abordant le jeune homme, il lui annonça :

« Nous allons nous donner beaucoup de mal, avaler quantité de poussière, pour un résultat des plus incertains. Voulez-vous que je fasse une démarche qui évitera toutes les autres ?

— Laquelle ?

— Passer à l'enregistrement. Nous aurons là le résumé des actes faits dans les études de la ville à l'époque indiquée. Les relever sera un jeu d'enfant comparé au travail que nous allions entreprendre.

— L'enregistrement ! j'y avais bien pensé, repartit Pierre : mais, sans aucun titre pour me livrer à de telles recherches, je craignais de me heurter à une fin de non-recevoir. Vous, monsieur, tout au contraire, vous avez cent moyens d'obtenir la com-

munication que l'on m'eût sûrement refusée. Aussi, combien je vous suis reconnaissant de votre offre !

— Alors, c'est entendu. J'irai demain : et après-demain, dans la matinée, nous compulserons mes notes. »

Ils se quittèrent, les choses étant ainsi convenues entre eux.

Le courrier du lendemain matin lui apporta des nouvelles d'un peu partout.

Omer Fochard annonçait de Montreuil qu'il avait fait buisson creux. Marc Aubertin apprenait à son ami qu'il avait enfin « décroché » son congé et après l'avoir accablé de reproches sur sa paresse, lui donnait rendez-vous à Dracy, où il comptait aller tout d'abord en compagnie de sa bonne marraine. Il ajoutait :

« C'est durant ces trente jours que mon avenir va se décider… tout mon avenir !… Je t'avoue que le cœur me bat un peu à y songer. »

Se rappelant sa conversation à ce sujet avec Gabrielle, Pierre se dit que le comte de Trop serait bien conseillé par sa cousine, en attendant que lui-même vînt à la rescousse pour le détourner de se laisser mettre dans l'industrie, qui n'était pas son fait.

Et il décréta que, puisqu'ils allaient se revoir incessamment, une réponse devenait superflue.

La dernière lettre que décacheta le jeune homme le laissa pétrifié de surprise. Elle était de sa tante et commençait ainsi :

« N'attends pas de réponse de Greg ; il est parti ce matin, mon cher. Je ne sais si ta lettre l'a froissé ou si c'est ton oncle qui l'a mis à la porte ; je n'ai pu obtenir d'éclaircissements ni de l'un ni

de l'autre. Ce dont je t'assure, c'est que je n'y suis pour rien, bien que j'eusse eu toutes les raisons possibles de prendre moi-même ce parti. Ah ! j'en aurai à t'apprendre, du nouveau ! Nous voici réduits à nous-mêmes. Je m'ennuie tellement que je vais, je crois, décider ton oncle à vendre la maison. Nous irons en ville. Notre fortune nous permet d'y faire figure, et j'y aurai au moins des relations agréables.

« Ma santé ne va pas, mais pas du tout ! Moi qui étais si bien avant ton départ !… »

Suivaient les doléances accoutumées sur « son misérable estomac ».

Mais Pierre y demeura tout à fait insensible : il pensait à Greg.

Avait-il vraiment pris sa semonce au tragique ? Il était susceptible ; il l'était même beaucoup… Toutefois, un pareil coup de tête ne lui ressemblait guère. Cela eût révélé un manque de cœur et petit Greg ne pouvait être suspecté à cet égard. Un renvoi de la part de l'oncle Charlot apparaissait au jeune homme tout aussi invraisemblable. Il finit par supposer que le vieillard, voyant Greg et « la vieille dame » en perpétuel conflit, avait expédié son petit compagnon à M Dortan jusqu'à son retour. Et il se promit d'écrire à Catherine, ce jour même, pour s'en éclaircir.

Mais la fin de la lettre, que signifiait-elle ? Vendre la maison ?… la maison familiale !… une angoisse l'étreignit. Il sentait une menace d'orage planer à l'horizon… Qu'allait-il apprendre ? C'est en tremblant qu'il se le demandait.

Toute la journée il porta cette pensée douloureuse ; si bien qu'il oublia d'écrire à la vieille amie de petit Greg.

Il rentra dîner vers sept heures et passa la soirée au coin de son feu à lire.

Il avait l'esprit moins troublé, étant résolu d'interrompre ses démarches, quoi qu'il sortît des recherches de maître Réhot, et d'aller à Dracy se renseigner lui-même sur les racontars obscurs de sa tante.

Il se coucha vers onze heures et s'endormit presque tout de suite.

Un bruit singulier l'éveilla comme trois heures du matin sonnaient.

On frappait des coups secs, régulièrement espacés, contre le mur de sa chambre, tout proche de la cheminée.

Après deux ou trois minutes, les coups cessèrent. Une voix lente, un peu sourde, au timbre morne, prononça :

« Pierre Marcenay, m'entendez-vous ?

Il se souleva sur son coude et s'informa, encore à moitié endormi :

« Qu'y a-t-il ? qui m'appelle ? »

On ne répondit point.

« J'aurai rêvé », se dit Pierre.

Et, maugréant de sa sottise, il remit la tête sur l'oreiller.

Mais il n'avait pas fermé les yeux que les coups recommençaient, espacés comme la première fois.

Et, de nouveau, la voix s'éleva :

« Pierre Marcenay, écoutez ce qui va vous être dit. »

Au lieu d'obéir, celui-ci alluma sa bougie, se vêtit à la hâte et courut à la cheminée.

Rien de suspect…

Cinq minutes s'écoulèrent dans le plus profond silence. Puis les coups avertisseurs re prirent, et, de nouveau, la voix s'éleva, mais plus sourde, plus lointaine, comme si l'on eût parlé en s'éloignant.

Ce fut pour commander :

« Partez pour Paris ; allez voir M. Philippe Aubertin : vous saurez tout.

— Qui êtes-vous ? d'où me parlez-vous ? Pourquoi me donner cet avis de façon mystérieuse ? Quelle raison de vous cacher pour me rendre ce service ? » interrogea Pierre d'un ton rapide, plus pressant, plus impérieux à chaque question.

Mais il eut beau attendre, questionner encore, plus rien que sa propre voix ne troubla le silence autour de lui.

« Ah ! par exemple, je veux en avoir le cœur net », s'écria-t-il.

Et, allant aux placards qu'il ouvrit brusquement, il promena la lumière à l'intérieur.

Les rayons du premier étaient tapissés de papier bleu, sans une déchirure ; mais le portemanteau du second retombait, arraché d'un côté, et laissait voir un petit trou par lequel venait un peu d'air : la place de la patte.

« C'est de là qu'on a parlé, se dit Pierre ; nul doute ! Il s'agit de savoir ce qu'il y a derrière cette cloison et qui a pu avoir accès par là. Devrais-je parcourir tous les recoins de l'étage, je veux l'apprendre. »

Il mesura, en comptant ses pas, la largeur de la chambre ; puis il sortit, recommençant de compter à partir du seuil.

Au premier couloir transversal, il tourna. Vers le milieu, une porte était ouverte : il la franchit et se vit dans une lingerie qui prenait jour seulement par la toiture et les œils-de-bœuf du grand corridor.

Il recommença de compter ses pas. La longueur de la lingerie ne donnait point le développement voulu ; il s'agissait d'aller au delà : rien de moins malaisé ; une seconde porte faisait face à la première.

Mais, comme il tirait celle-ci à lui, un courant d'air faillit éteindre sa bougie, et il s'aperçut qu'il posait le pied sur un large palier auquel s'appuyait une sorte d'échelle aboutissant aux faux greniers qui régnaient sur le devant du vieux logis.

Un escalier ! tout le monde y peut passer : la place était bien choisie. Les enduits, partout dégradés, rendaient impossible de distinguer la fente correspondant au placard.

Celui qui avait conçu ce plan habile devait posséder à fond les détails intérieurs de l'hôtel ; ou bien alors… quoi supposer ?…

Pierre reprit tout pensif le chemin de sa chambre. Une chose le surprenait presque autant que cette intervention bizarre : c'est le nom de M. Aubertin mêlé à tout cela.

Puis il réfléchit que Marc était né à Niort. C'est aux environs que s'était écoulée sa petite enfance et ses parents devaient encore y résider à l'époque où Odule Saujon avait émigré au Mexique.

Le père du comte de Trop avait donc pu être informé du vol et de ses conséquences. Toutefois, ceci n'expliquait point à Pierre que l'on connût son nom, à lui, sa présence et son secret…

Àl'hôtel, personne ne soupçonnait le but de son séjour ; M. Réhot mis hors de cause, qui le savait à Niort et, surtout, se doutait de ce qu'il y venait faire ?

Esprit pondéré, peu enclin à mettre partout le surnaturel en cause, son opinion était que l'action providentielle ne s'exerce point par des manifestations de cet ordre. Ce n'est donc pas dans le domaine du merveilleux qu'il cherchait le mot de l'énigme.

Quant à croire qu'il s'agît d'une mystification, pas un instant l'idée ne lui en vint. Cette certitude entra en lui tout de suite, que, par M. Philippe Aubertin, il apprendrait la vérité.

C'est égal, pour étrange, l'aventure l'était… Il ne pouvait passer le reste de la nuit à émettre des suppositions, cependant, il le comprit et revint à son lit, résolu à essayer de dormir. Mais, tandis qu'il posait son flambeau, ses yeux s'abaissèrent, comme attirés par un invincible vouloir, sur le marbre blanc de la table.

Ces mots y étaient tracés au charbon en gros caractères :

« Pour votre bonheur, hâtez-vous. »

Pierre jeta un cri ! Instinctivement, son regard fit le tour de la pièce, en scruta les ombres : il en était bien le seul habitant…

« Allons, il n'y a qu'à s'incliner, murmura-t-il. C'est pendant que je furetais dans les galetas qu'on est venu. On guettait donc ?… J'obéirai : je partirai ce soir. Mon bonheur en jeu ? Il ne manquerait que cela ! Ah mais ! c'est plus qu'étrange, décidément. »

Après l'avoir encore relu et s'être efforcé de découvrir le sens caché des premiers mots, Pierre se décida enfin à effacer le message de son invisible ami. Car, d'où qu'il vint, quel qu'il fût, il était un ami, celui qui mettait fin aux ténèbres dont le neveu d'Odule Saujon avait tant de peine à sortir.

Le jeune homme ne dormit point ; pas une minute. Aussitôt debout, il s'informa au garçon qui le servait si la veille quelqu'un l'avait demandé.

« Je serais bien embarrassé de le dire à monsieur et je crois que les autres le seraient tout autant. C'était une telle bousculade ! On ne savait à qui entendre… »

Il réfléchit quelques secondes et reprit :

« Il me semble que si on s'était adressé à moi, je m'en souviendrais, tout de même : non, non, personne. Je n'ai pas entendu prononcer le nom de monsieur.

— Voyez donc auprès de vos camarades ; je suis à peu près certain qu'on est venu. »

La question passa de bouche en bouche, mais la réponse fut la même partout.

En la rapportant à Marcenay, le garçon observa :

« Nous avions hier quinze employés du dehors ; on a pu s'adresser à l'un d'eux. »

Et, riant :

« On aura été bien renseigné dans ce cas.

— On l'aura été assez bien, pensa Pierre, puisqu'on a pu arriver jusqu'à moi. »

Mais il n'insista pas davantage, et, dès que l'heure le lui permit, il se rendit aux nouvelles chez M. Réhot.

Elles étaient négatives. Aucune des procurations données antérieurement au 7 juillet 1863 ne se rattachait à un versement d'argent.

« En voici la liste », ajouta le notaire.

Et, mettant sous les yeux de Marcenay une page chargée de notes :

« J'ai même été au delà du 7 juillet, pensant que la procuration avait pu être enregistrée avec quelques jours de retard. »

Pierre se sentit moins déçu qu'il ne l'eût été la veille. Qu'importait cette absence de renseignements à Niort, si, à Paris, M. Aubertin devait les lui fournir ?

Mais lui, M. Aubertin, avait-il gardé ici des relations d'amitié ! Y revenait-il de temps à autre ?

Ces questions se posaient dans l'esprit du jeune homme, suite logique de l'incident de la nuit.

Pour que le nom de Philippe Aubertin lui eût été donné comme le sésame d'une si vieille histoire, il fallait que l'on fût bien au courant de sa vie.

Et, presque inconsciemment, il laissa tomber de ses lèvres cette interrogation qu'il se posait à lui-même :

« M. Aubertin n'aurait pas été un client de l'étude, autrefois ?

— M. Philippe Aubertin ? s'écria le notaire, manifestant une vive surprise.

— Lui-même. Son fils est mon plus intime ami ; il est de mon âge, à peu près, et il est né à Niort. Au moment où se sont passées ces choses, M. Aubertin devait encore y habiter…

— Cela ne me paraît avoir aucun rapport avec ce qui nous occupe », observa M. Réhot, nullement convaincu de ce qu'il avançait, obéissant au seul désir de pousser Pierre à définir sa pensée intime.

Celui-ci de son côté se demandait :

« Lui dirai-je quelle raison j'ai de m'informer du père de Marc ? Je n'ose pas… Il va me croire fou, visionnaire tout au moins. »

Et, tout bien réfléchi, il se borna à répondre :

« Aucun rapport… c'est vrai…

— Il m'est tombé sous les yeux, à l'enregistrement, le nom de M. Philippe Aubertin, reprit le notaire après avoir un peu hésité. Eh ! non, il n'était pas un client de mon étude. C'est par M. De-

normand, aujourd'hui retiré des affaires, qu'a été dressé l'inventaire dont la teneur… »

Il s'interrompit et, se mettant à rire :

« Un peu plus, je trahissais le secret professionnel. C'est tout à fait bizarre, cette coïncidence… Voyez donc M. Denormand. Sans lui rien dire de notre entretien, ni de mes recherches, qui doivent demeurer secrètes, — je m'y suis engagé, — présentez-vous chez lui comme vous vous êtes présenté chez moi et racontez-lui exactement ce que vous m'avez confié.

— Vous avez un motif de me conseiller cette démarche ?

— Oui, mais je ne peux vous le dire. Nous ne devons connaître des actes de nos confrères que ceux qui nous sont communiqués ; j'ai obtenu de mettre le nez dans les vieilles archives de l'enregistrement par faveur spéciale, et sur la promesse de m'en tenir à ce qui m'intéressait.

— Je m'incline. Donnez-moi l'adresse de M. Denormand, je m'y rends tout de suite. »

L'ancien notaire était un beau vieillard de physionomie aimable. Sa lèvre rasée lui donnait l'apparence d'un magistrat d'antan. Il en avait la bouche circonspecte, le regard observateur : on le devinait très maître de ses impressions.

Cela n'empêche que ses traits s'altérèrent d'une façon visible, lorsque, après les premiers mots de politesse échangés, Pierre exposa le but de sa visite.

« Vous avez vingt-cinq ans au plus. À quel titre celui que vous cherchez vous intéresse-t-il ? Que lui êtes-vous, monsieur ?

— Rien… Je me trompe ; je suis devenu, par héritage, son débiteur pour une somme de soixante-douze mille francs en capital.

— Son débiteur pour soixante-douze mille francs ! murmura le vieillard, qui se dressa d'un élan brusque et vint se planter devant Pierre, dans les yeux une anxiété se rapprochant de l'épouvante.

— Allons, prononça celui-ci, je touche à la vérité, je le vois. Vous la connaissez, n'est-ce pas, monsieur, cette histoire ?

— Si je la connais ! Mais encore faut-il… »

Àson tour Pierre se leva. Il était devenu très pâle ; la sueur perlait à ses tempes… Plus à hésiter, cependant !

Résolument, il prit dans un carnet la lettre d'Odule Saujon et la tendit à son interlocuteur.

Celui-ci, qui l'avait observé avec une pitié croissante, repoussa de la main le papier.

« Tout à l'heure, fit-il d'une voix triste. Ah ! mon enfant, je crois que nous allons passer un cruel quart d'heure, vous et moi ; moi surtout ! Car, vous… c'est la faute d'un autre que vous expiez. »

Pierre inclina silencieusement la tête.

« Et moi… je vais expier un jugement trop légèrement porté contre un camarade d'enfance, presque un ami !

« Il se nomme Legonidec, monsieur, celui que vous cherchez. C'est un Breton, avec qui je jouais sur la plage quand mes parents me conduisaient à la mer.

« J'avais douze à treize ans ; lui, guère plus. Nous habitions une maison de pêcheurs — le hameau n'en contenait alors qu'une vingtaine, et pas d'hôtel. — Legonidec était mon compagnon préféré. Nous courions le pays ensemble, et souvent il m'emmenait pêcher ou me promener en barque.

« Il était orphelin et n'avait d'autres parents que des cousins se souciant peu de lui. À ma prière, mon père le ramena avec nous et le plaça en qualité d'apprenti chez M. Aubertin, le père de Philippe, qui, lui, est mon camarade de collège.

« Il s'écoula pas mal d'années.

« Lorsque Philippe devint chef de maison, — une pauvre petite usine de céramique agencée d'après les anciennes méthodes et qui nourrissait à grand'peine son propriétaire, — Legonidec passa contremaître.

« Toutes les réformes, tous les perfectionnements d'outillage, c'est à son instigation qu'Aubertin les appliqua…

« Mais asseyons-nous donc, monsieur », s'exclama soudain le vieux notaire, s'apercevant que dans leur trouble ils se tenaient debout.

Et, avec un bon sourire paternel :

« Allons, courage ! vous avez le beau rôle, jeune homme. Moi, je vais avoir à m'accuser devant vos vingt-cinq ans… et à en accuser d'autres… »

Il soupira longuement avant de reprendre :

« Aubertin était rongé d'ambition. Il rêvait tout à la fois d'une grande fortune et d'une situation en vue.

« Sa femme lui avait apporté quarante mille francs ; mais, cette ressource employée, il se voyait loin encore d'avoir établi sa fabrique sur le pied où il la voulait.

« Il vint un jour me demander conseil au sujet d'un emprunt. Je le détournai de se mettre dans les dettes, me rappelant soudain l'opinion de son contremaître. Nous nous voyions toujours de temps à autre, Legonidec et moi. En dehors de rencontres de hasard ou des visites échangées parfois le dimanche, il venait régulièrement, à chaque trimestre, m'apporter ses économies à placer.

« Ce jour-là, je le gardais à déjeuner et nous causions longuement ensuite.

« Le pauvre homme avait traversé bien des épreuves. Après s'être marié et avoir eu cinq enfants, il restait seul avec une petite fille, la dernière venue.

« Il adorait follement cette gamine et se privait de tout pour la faire instruire et lui assurer une dot. Le sentiment paternel était chez lui si exclusif que plus rien n'existait en dehors : à part moi, il n'avait guère d'amis, n'en ressentant pas le besoin.

« Je l'ai vu accepter un surcroît de travail à terrasser un homme, par désir d'ajouter un ou deux louis au trésor d'Hélène.

« Vous comprendrez tout à l'heure pourquoi j'y insiste.

« Dans nos entretiens, il me parlait souvent de son patron. À le voir mener les transformations si bon train, il s'inquiétait et me suppliait de lui conseiller la prudence et la patience.

« Mais ces deux vertus n'étaient pas le fait d'Aubertin et j'y perdais ma peine.

« Bien mieux, le jour où il vint me consulter à propos d'argent, ce fut lui qui me convertit à ses idées ; après l'avoir voulu détourner d'emprunter quinze mille francs, je lui en prêtai vingt-cinq mille de mes propres deniers. Et, pour ne pas nuire à son crédit, je ne pris pas immédiatement hypothèque, me réservant de le faire s'il ne me remboursait pas selon nos conventions.

« Les bénéfices de cette année-là achevèrent de le griser. Il crut le moment venu de tenter le grand coup qu'il méditait.

« Celui à qui il eut recours comme bailleur de fonds avait été avec nous au collège. Je ne saurais dire que ce fût un ami, ni même un camarade. Nature envieuse, sournoise, rancunière, il ne nous allait point : nous échangions avec lui plus de horions que de bons procédés, du temps que nous vivions côte à côte.

« Aubertin aurait dû se rappeler que l'homme est dans l'enfant ce que le fruit est dans l'arbre. L'éducation tient lieu de l'ente ou de la greffe, il est vrai. Mais qu'un accident rompe la tige, c'est le sauvageon qui reparaît…

« Tandis que la fortune d'Aubertin était prospère, celle de Ramet allait déclinant. Il ne réussissait à rien.

« Ses déboires l'avaient aigri, et tout particulièrement contre Philippe qui, fier du succès, le faisait un peu trop volontiers sonner haut devant lui.

« Un jour, nous apprenons qu'il est échu à Ramet une succession. Un vieux paysan, son oncle, avait découvert dans un de ses champs des pots remplis de pièces d'or ; et, comme il était fort

avare, l'excès de la joie l'avait tué en deux jours : Ramet héritait de tout. Peu après il se mariait richement et se fixait à Saumur.

« Comment l'idée vint à Philippe de s'adresser à lui ; comment Ramet parvint à en dormir sa défiance et à lui faire accepter ses conditions draconiennes : je ne l'ai jamais su. Il ne s'agissait de rien moins que de deux cent cinquante mille francs ! L'usine ne les valait pas. Mais Ramet ne doutait point qu'elle n'en valût le double le jour où Philippe aurait exécuté ses plans. »

M. Denormand s'interrompit pour demander à Pierre :

« Savez-vous ce qu'on appelle une vente à réméré, jeune homme ?

— Vaguement.

— C'est un contrat par lequel celui qui devient acquéreur d'un immeuble s'engage à rendre au vendeur sa propriété si ce dernier lui en rembourse le prix à une date convenue.

— Envisagée ainsi, une vente n'est qu'un prêt déguisé, ce me semble.

— Parfaitement ; et un traquenard, en dépit des apparences.

« Dans le cas d'Aubertin, le piège était celui-ci : Ramet lui achetait l'usine. Il la payait deux cent cinquante mille francs et, pendant cinq ans, en demeurait le propriétaire conditionnel. Mais, à l'expiration de la cinquième année, elle lui restait à titre définitif, et dans l'état où elle se trouverait alors.

« J'étais le notaire de Philippe : il m'apporta ce projet de vente.

« Je lui déclarai :

« — Cet acte-là ne se passera pas dans mon étude ; c'est ta ruine ; il ne sera pas dit que j'y aurai trempé les mains. »

« Il repartit que j'étais un trembleur ; d'après ses calculs, il se serait libéré avant l'échéance… Bref, un homme tout à fait emballé, sûr de lui, ne voulant rien entendre.

« L'acte fut passé à Saumur.

« De fait, Aubertin faillit avoir raison contre moi. Il est très actif ; il avait à l'étranger des débouchés superbes et il était admirablement secondé par Legonidec, devenu son alter ego.

« Tandis que l'on procédait aux nouveaux aménagements de l'usine, ce dernier était allé passer quelque temps à Nevers. Il en ramena cinq ou six ouvriers, des artistes, qui firent merveille.

« Aubertin m'avait remboursé. Nous n'étions nullement en froid ; au contraire nos relations s'étaient plutôt resserrées. Somme toute, c'est par amitié que je lui avais refusé mon concours : il l'avait compris et me savait gré de l'intention.

« De temps à autre, quand l'occasion s'offrait de causer, je m'informais :

« — Tu seras prêt ?

« — Bien avant l'heure ! »

« De fait, il put rembourser à l'échéance les deux premiers termes : cent soixante-dix mille francs. Mais il avait fait flèche de tout bois, et les quatre-vingt mille qui restaient lui donneraient du mal à réunir.

« Il me l'avoua sans détour quand approcha l'échéance définitive.

« J'avais prévu le cas.

« — J'ai trente-cinq mille francs à ta disposition, lui dis-je.

« — Ah ! tu es un ami, toi, un vrai ! s'écria-t-il en me serrant les mains. J'ai voulu obtenir un sursis d'un an pour me libérer… car… je ne te l'ai pas dit, tu m'aurais encore grondé… Devant un défi de Ramet, j'ai accepté de risquer le tout : rien à revendiquer si le prêt n'est pas remboursé intégralement à l'heure convenue.

« — Il s'est rencontré un notaire pour porter cette clause ?

« — Nous la lui avons imposée, le déchargeant de toute responsabilité. Devant deux hommes qui étaient d'accord, qu'eût-il pu dire ? Mais n'aie crainte : j'arriverai. Grâce à toi, je n'ai plus la moindre inquiétude. Je serais venu à bout de réunir les fonds à moi tout seul, sans une série de mécomptes. Depuis un certain temps, les affaires ne vont pas. On dirait que quelqu'un s'applique à me jeter des bâtons dans les roues. Mes meilleurs employés me quittent ; mes commandes les plus sûres m'échappent ; j'ai des difficultés avec mes fournisseurs ; ils semblent se donner le mot pour me manquer de parole, me laisser sans matériaux ; rien ne marche : c'est la guigne noire.

« — Cela t'étonne ?… Qu'a dit Ramet quand tu lui as demandé de proroger la date du dernier remboursement ?

« — Qu'il avait couru de trop gros risques en cette affaire pour y consentir.

« — Des risques ?

« — Il le prétend ainsi. Je pouvais mal mener ma barque, faire faillite au lieu de réussir… Voilà le raisonnement qu'il m'a tenu… Il ne la payerait pas cher, mon usine, si elle lui restait aujourd'hui pour quatre-vingt mille francs !

« — Enfin, tu en as toujours trente-cinq de prêts : vois à te procurer le reste.

« — Tu ne pourrais rien de plus, s'il le fallait à toute force ?

« — Peut-être cinq mille francs… et encore… en te les donnant, je resterais démuni. Cependant je le ferai, s'il est nécessaire. »

« Je lui aurais fourni toute la somme plutôt que de laisser s'accomplir une telle iniquité ! Mais je ne le lui dis pas.

« Quatre jours avant l'échéance, je le vis arriver rayonnant. Il m'annonça :

« — J'ai soixante-quinze mille francs.

« — Alors voici les cinq derniers. Ramet est battu ; cela me cause un certain plaisir d'y contribuer pour ma part. »

« Aubertin mit vraiment tous les atouts dans son jeu pour ce voyage.

« De santé très robuste, il était néanmoins sujet à des migraines terribles ; des migraines qui le terrassaient, le laissaient incapable de se mouvoir durant quarante-huit heures.

« Ayant passé les deux dernières nuits au chevet de sa femme, dont la santé donnait de l'inquiétude, et se sentant la tête fatiguée, il prit Legonidec avec lui.

« Car il lui fallait faire plusieurs détours. En effet, il avait ses quatre-vingt mille francs ; mais quinze mille étaient en un chèque sur une banque de Bressuire, et les dix derniers, il devait les toucher en passant, chez un ami qui habitait une propriété écartée, un peu après Parthenay.

« Il advint ce que Philippe avait redouté : la migraine le prit en chemin ; le trajet, par une chaleur accablante, l'aggrava ; en descendant de voiture, il dut se mettre au lit.

« — Si je ne suis pas mieux demain, dit-il à Legonidec, je vous donnerai une procuration et vous irez seul. »

« Le lendemain, impossible de tenir debout. On fit mander le notaire le plus proche ; l'acte fut rédigé et Legonidec partit.

« Puisque vous savez ce qui survint au cours de ce voyage, inutile d'y revenir…

« À l'heure dite, le mandataire d'Aubertin se présentait chez le notaire de Saumur ; devant lui et Ramet il ouvrit son portefeuille et, au lieu de quatre-vingt mille francs, il en sortait huit.

« Mon confrère, que j'eus l'occasion de voir peu après, m'a dit que Legonidec lui avait donné l'impression d'un homme qui joue la folie.

« De fait, l'incohérence de ses idées ne l'avait point empêché d'émettre celle-ci, qui était d'un cerveau fort lucide : c'est que son patron invoquerait le cas de force majeure et que Ramet serait débouté de ses droits devant tous les tribunaux.

« Il rentra à Niort en faisant le grand tour par chemin de fer. Pourquoi ?

« Lorsque je lui posai cette question plus tard, m'étonnant qu'il ne fût pas retourné à Thouars, n'eût pas immédiatement porté plainte au parquet, il me répondit :

« — Je n'avais pas ma tête à moi ! »

« Une fois de retour, il n'alla pas droit à l'usine où, depuis la veille, Aubertin l'attendait ; il envoya sa fille le prier de passer chez lui. La petite expliqua ; « Papa est malade, bien malade ; il s'est couché en arrivant. »

« Philippe lui trouva, en effet, une si forte fièvre, qu'il écouta son récit avec assez de calme, l'attribuant au délire.

« — Mais à sa demande : « Où est la quittance générale qu'on a dû vous remettre ? » Legonidec repartit ; « Vous n'avez donc pas compris, monsieur ? J'ai été volé en chemin : « je n'ai pu verser que huit mille francs : tout ce qu'on m'avait laissé… »

« Impossible de s'abuser plus longtemps.

« — Il y a cas de force majeure ; M. Ramet ne vous peut rien, n'est-ce pas ? »

« Aubertin sortit sans lui répondre, et c'est chez moi qu'il accourut. Dans quel état ?

« — Écoute, lui dis-je, par correspondance nous n'obtiendrons rien de Ramet. Je pars. Et, après avoir vu nos gens à Saumur, je ferai moi-même en revenant une première enquête ; attends le résultat pour porter plainte. »

« Je vois qu'à Thouars on m'a pris pour un policier de métier, poursuivit M. Denormand.

« Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai pu me convaincre qu'un vol, un vol partiel sur tout avait été matériellement impossible. Qui accuser dès lors ? Qui auriez-vous accusé, vous, monsieur Marcenay ?

« Voici ce que je crus ;

« En quittant Thouars, Legonidec n'avait encore aucun mauvais dessein. C'est en route, pendant ces quatre heures de solitude que, dans son cerveau ébranlé par un choc terrible, était éclose la pensée de s'approprier la somme qu'il portait.

« Et ce me semblait d'autant plus la résultante d'une heure de vraie folie qu'il n'avait pas tout gardé.

« Le mobile du vol ? Ce pouvait être son amour paternel ; à vrai dire, je n'en voyais pas d'autre. Lui qui se privait de tout afin d'ajouter quelques centaines de francs par an au trésor amassé à sa fille, pouvoir l'enrichir d'un coup ! Quelle tentation !…

« Ce soupçon n'eût pas même effleuré mon esprit en temps ordinaire : mais nos passions suivent la progression inverse de notre vouloir : qu'il faiblisse, ce sont elles qui commandent.

« Il en va de même des sentiments les plus purs, les plus saints : une digue est partout nécessaire.

« Or, me disais-je, si cette pensée est venue à Legonidec. à cette heure où sa raison vacillait, il a pu succomber…

« Pour Ramet, il fut intraitable.

« — Nous avons joué une partie, Aubertin et moi, me dit-il, c'est lui qui a perdu ; qu'il s'exécute. »

« Je n'obtins autre chose que ceci : mais je l'obtins avec une facilité qui m'étonna et aurait dû me mettre en garde : Aubertin restait l'associé de son ancien commanditaire, et, sans apport, partageait les bénéfices.

« C'est ainsi que les choses s'arrangèrent. Cet acte-là, c'est moi qui le passai. Je fis l'inventaire de l'outillage ; je réglai tout du mieux que je pus : pour Aubertin, ce n'en était pas moins la ruine.

« Cela marcha trois ans ; après quoi Ramet, se jugeant à même de mener seul la maison, fit la vie si dure à son associé que celui-ci chercha une autre position.

« Nous avions été joués jusqu'au bout par ce rusé coquin ! Ses misérables calculs ne lui ont pas profité, au reste. L'usine est depuis longtemps en d'autres mains ; Ramet s'y est ruiné.

« Pour Legonidec, voici ce qui eut lieu.

« Rentré à Niort, j'allai le voir. Il était très souffrant, la tête peu solide. Je le jugeai incapable de m'entendre et ne le questionnai point. Mais je lui fis promettre de venir à l'étude dès qu'il serait remis.

« Aubertin n'avait encore pris aucune décision : moi-même je lui conseillais de s'en tenir, jusqu'à nouvel ordre, à faire surveiller les allées et venues de son contremaître.

« Puisque Legonidec se prétendait volé, c'était à lui de porter plainte : il fallait le laisser agir. S'il était coupable, il se dénoncerait lui-même par quelque démarche imprudente.

« L'attachement que je lui gardais malgré tout était pour beaucoup dans ce conseil.

« Je me flattais de l'amener à un aveu un jour ou l'autre, quand le remords aurait fait son œuvre dans cette conscience jusqu'alors si droite et qui n'avait pu dévier qu'en un instant d'aberration.

« Huit jours plus tard, je reçois de lui un mot, me priant de tenir prêts les fonds qu'il avait dans mon étude : six mille francs. Ils étaient à la banque en compte courant, attendant que j'eusse un placement hypothécaire avantageux : je les retirai.

« Legonidec vint le matin, à neuf heures, au moment de se rendre pour la première fois à l'usine. Il était bien défait, mais son regard avait repris une expression calme. Il tira de sa poche un titre de rente, le posa sur mon bureau et me dit :

« — Il faudrait vendre ça.

« — Très bien : je l'enverrai aujourd'hui à un agent de change. »

« Je ne lui demandai aucune explication sur l'emploi qu'il en comptait faire. Je me bornai à lui annoncer que j'avais retiré ses six mille francs de la banque. Il me répondit qu'il toucherait le tout en même temps.

« Je ne lui avais pas tendu la main lorsqu'il était entré, et je restais très raide dans mon attitude ; ceci à dessein, dans le but de le frapper, de le forcer à réfléchir, à rentrer en lui-même, à présent qu'il était en possession de toute sa lucidité.

Comprit-il ? Je n'en sais rien. Il paraissait très troublé, très perplexe.

« À deux reprises, il ouvrit la bouche pour me dire une chose qu'en fin de compte il ne me dit point. Et, après un salut timide, il s'en alla.

« Sur le seuil, il s'arrêta pour me demander :

« — Cela prendra-t-il longtemps, monsieur, la vente de mon titre ?

« — Trois jours.

« — Merci. Je suis encore trop faible pour me remettre au travail, décidément. Je retourne chez moi. »

« Je ne répondis pas un mot.

— Vous avez été dur, ne put s'empêcher de remarquer Pierre.

— Je le croyais coupable, et, à ce moment, je lui en voulais de ne point se confier à moi.

« Ah ! jeune homme ! Si comme moi vous aviez entendu des coupables affirmer leur innocence ! Vous sauriez qu'on peut s'y tromper. J'ai assisté à pas mal de débats judiciaires ; j'ai vu des gredins pris, ou à peu près, la main dans le sac, jurer qu'ils étaient innocents avec un accent de vérité fait pour troubler les juges.

« Et moi-même, combien de fois ai-je vu ici, dans ce cabinet, à la place où vous êtes, des misérables se parjurer pour de l'argent !... Pauvre nature humaine !

« Enfin, que voulez-vous, j'ai agi ainsi croyant bien faire.

« Trois jours plus tard, je vis reparaître Legonidec avec un visage bouleversé : Aubertin venait de le chasser. »

« Il me le dit d'une voix rauque, en recevant la somme que je lui tendais, quinze mille huit cents francs : toute sa fortune.

« Il compta les billets, puis me regardant :

« — Je voulais lui donner tout ça ; oui, je le jure, c'était mon intention. Il n'y a pas de ma faute dans ce qui est survenu, mais quoi… Je répondais de… »

« Je l'interrompis, jugeant l'occasion propice à lui arracher un aveu.

« — Pas de ta faute… non ; en ce sens que tu étais à peu près inconscient ; et c'est ce qui fait que je te pardonne. Mais entends-moi bien, Legonidec, je ne m'en suis pas rapporté à d'autres, par amitié pour toi j'ai voulu moi-même me renseigner sur place.

« Je me suis fait assister officieusement d'un juge de paix, un homme accoutumé à ces sortes d'enquêtes. J'ai refait en sens inverse le chemin que tu as suivi, j'ai interrogé tout le monde, j'ai reconstitué la scène, là-bas, dans le champ où tu es tombé. Eh bien, tu n'as pas été volé, j'en ai acquis la certitude. »

« Il se prit la tête à deux mains et me considéra fixement une seconde :

« — Vous m'accusez, vous ?… C'est donc ça que vous m'accueillez comme un étranger. »

« Avant que j'aie pu répondre, il avait empoché son argent et sortait.

« Mais, une minute plus tard, j'entendis ma porte se rouvrir : c'était lui.

« Il jeta quatorze mille francs sur mon bureau, disant :

« — Remettez ceci à M. Aubertin. Ça lui fera attendre les premiers bénéfices… Et pensez de moi ce que vous voudrez tous les deux. »

« Je m'étais levé, prêt à le retenir : cette action inattendue m'avait ému autant que surpris. Mais il s'enfuit avant que j'aie pu articuler un mot.

« Je courus chez Philippe, que je trouvai dans un état violent indescriptible.

« — Tu n'y as pas tenu, lui dis-je exaspéré moi-même. Il t'a fallu casser les vitres. Te voilà bien avancé.

« — Que veux-tu, sa vue m'a mis hors de moi. Ne voulant pas le faire arrêter à cause de ses longs services, je me suis vengé. Je l'ai emmené dans le grand atelier, sous prétexte d'un renseignement dont, en effet, j'avais besoin, et là, devant tous les ouvriers, je lui ai dit de passer à la caisse pour faire régler son compte.

« Cinq ou six mauvaises têtes, ces jeunes gens qu'il a ramenés de Nevers, ont quitté le travail et demandé à être réglés en même temps ; les autres n'ont pas bronché. Je l'aurais tué, ton Legonidec, si j'avais écouté ma colère.

« — Eh bien ! voilà ce qu'il a fait, lui, après avoir subi cet affront. »

« Je le mis au courant de notre brève entrevue. Aubertin se planta devant moi, les bras croisés ; je le vois encore…

« — Si j'avais pu conserver un doute, voilà qui me l'enlèverait, déclara-t-il. Il est très fort, ce gaillard-là ! Il n'a pas pris la fuite sur-le-champ : il lui aurait fallu laisser sa fille derrière lui. Mais sois sûr qu'il réalisait son avoir pour filer. Aujourd'hui, il se sent menacé ; son renvoi lui paraît le précurseur d'autres mesures plus graves : il parc le coup. Gredin !

« — Alors, tu acceptes ses quatorze mille francs ?

« — Et sans aucun scrupule. »

« Je jugeai inutile de revoir Legonidec, n'ayant plus foi en lui. Et, le lendemain, j'appris qu'il venait de quitter Niort.

— Pour aller où ? s'informa Pierre.

— Je n'en sais rien ; personne n'en sait rien. Sur le moment, je n'ai point cherché à m'informer, satisfait que j'étais de ce dénouement ; depuis, j'ai bien souvent réfléchi à cette inconcevable aventure. Une inquiétude me revenait parfois. Lorsque je comparais le passé de cet homme avec l'action dont je le croyais coupable, je n'y découvrais aucune relation… C'est là ce qui me troublait.

— À juste titre, monsieur. »

Et, de nouveau, Pierre tendit à son interlocuteur la lettre d'Odule Saujon.

Le vieillard la prit cette fois, et, s'approchant d'une fenêtre, commença de la lire.

La surprise lui arracha un cri, à la révélation de ce qui avait eu lieu. « Ah ! mon pauvre Legonidec, murmura-t-il, tout en poursuivant sa lecture ; mon pauvre vieux camarade !… »

Des larmes inondaient son visage convulsé lorsqu'il revint à Pierre.

Lentement, hochant sa tête blanche, il prononça avec une expression de douleur :

« Souvent je me disais, non sans fierté, en remontant le cours de ma vie : « Je peux me rendre ce témoignage : je n'ai jamais fait de tort à personne ! » Quel démenti, monsieur ! — Oui… cruel ! » articula Pierre, trop bouleversé lui-même pour corriger la sévérité de son opinion par quelque périphrase.

Un long silence suivit.

Pierre se sentait pris de vertige à sonder l'abîme de malheurs que peut creuser une faute… une faute involontaire à l'origine !…

M. Denormand avait repris sa place et, la tête penchée sur sa poitrine, songeait au dénouement de cette cruelle histoire, sans même y entrevoir encore, tant il était navré, les joies d'une réparation possible.

Ce fut Pierre qui y revint.

« Je vais m'efforcer de retrouver Legonidec, dit-il, se levant pour partir, pressé qu'il était de poursuivre sa tâche. Vous ne pouvez m'aider en rien, monsieur ? Personne ici n'a eu de ses nouvelles ?

— Personne que je sache. Remarquez ceci : les ouvriers qui tenaient pour la version de Legonidec — ils étaient cinq ou six — ont quitté avec lui la fabrique. Rien ne devait l'engager à conserver des rapports avec d'autres.

— C'est le nom de ces courageux amis qu'il nous faudrait.

— Je l'aurai peut-être par d'anciens ouvriers ; mais voyez d'abord Aubertin : il doit se le rappeler.

— Et, dans le pays natal de Legonidec, ne sait-on point où il réside ? Comment nommez-vous l'endroit ?

— Rokyver. C'est un tout petit hameau situé du côté de Paimpol : un coin resté à peu près inconnu, malgré la beauté de la plage. J'y ai conduit mes enfants une fois. Qui avait répandu là-bas le bruit de cette histoire ? Je l'ignore ; mais on la savait. On parlait de Legonidec en termes de mépris. J'ai demandé ce qu'il était devenu.

« — Voilà qui nous importe peu, pourvu que nous ne le revoyions point », me répondit un de ses parents.

— Je serai demain, après-demain au plus tard, chez M. Aubertin. Il aura, lui, dans la fortune de mon oncle, une compensation au dommage supporté… Mais paye-t-on avec de l'argent ce qu'a souffert Legonidec ? »

M. Denormand soupira.

« Ménagez Philippe, supplia-t-il. Il s'est cru miséricordieux en ne livrant pas son contremaître à la justice. Il est violent, dur aux autres comme à lui ; mais il n'est point injuste : il souffrira beaucoup. Sa santé est, dit-on, très atteinte. Peut-être serait-il prudent de le préparer à une pareille secousse. Où est en ce moment son fils ?

— Je le crois en Bourgogne, dans la famille de sa mère.

— Vous pourriez le prier de vous rejoindre à Paris et le charger de préparer son père à ce que vous devez lui apprendre.

— Je vais passer une dépêche à Marc. »

Ils parlaient maintenant debout tous les deux, la main dans la main, presque sur le seuil.

« Je croirais vous offenser en vous félicitant, jeune homme. Mais laissez-moi vous dire combien je vous estime. Vous n'auriez pas failli, vous, en pareille occurrence.

— Peut-on savoir ? Mon oncle était honnête, lui aussi : il a laissé en France les meilleurs souvenirs…

— Mais il était possédé du démon de notre époque : la folie de l'argent. Cela vous désagrège un homme, cette passion-là ! Voilà bien des malheureux, monsieur, car sa vie, à lui aussi, a été empoisonnée.

— C'est son seul droit au pardon », repartit Pierre.

Avant de rentrer à son hôtel faire ses préparatifs de départ, il expédia au comte de Trop un télégramme rédigé en ces termes :

« Serai demain à Paris, hôtel du Louvre. Viens me rejoindre. Urgent. Ai besoin de toi.

« Marcenay. »

10

« Catherinette, est-ce que vous pourriez me garder un jour ou deux ? Il s'est passé des choses !… Je viens de loin, allez, et encore je n'ai fait que la moitié de ce que j'avais à faire, et juste ce

qui ne m'était point commandé. Aidez-moi à arranger tout : je ne sais comment m'y prendre. »

Catherine Dortan attira petit Greg à elle et, le voyant si inquiet, l'embrassa d'abord. Car il arrivait : c'étaient ses premières paroles. Il y avait à peine trois minutes qu'on l'avait introduit dans la pièce exiguë habitée par la vieille fille lorsque le mal la clouait sur son lit.

Le temps de s'étonner, de lui faire quitter son manteau, d'admirer comme il avait grandi, pris l'air d'un petit homme en ces quelques mois, et Catherine l'avait vu se planter devant elle et commencer ses confidences.

Toujours droit au but, Grégoire Chaverny ! Il ignorait les chemins de traverse. C'est bien justement ce qui l'embarrassait, à cette heure ; un chemin de traverse ! pour aboutir où il avait résolu, il n'existait pas d'autre voie.

Est-il des traverses honnêtes ? Sa vieille amie le saurait…

Il s'assit, après avoir amené le fauteuil placé au pied du lit jusqu'à la hauteur du chevet, afin de pouvoir parler de bouche à oreille.

Et il commença :

« On sait qui avait dérobé l'argent.

— On sait ?… tu rêves ! s'exclama Catherine, à ce point saisie qu'elle se trouva sur son séant, sans comprendre quelle force l'avait pu soulever, elle qui, depuis huit jours, ne s'aidait en rien de ses bras.

— Vous allez voir si je rêve. »

Toute la lettre d'Odule Saujon, entendue de sa chambre le jour où Marcenay l'avait lue à l'oncle Charlot, il la lui répéta.

Elle écoutait, stupéfaite, ses idées aussi embrouillées qu'un écheveau de laine sortant des griffes d'un jeune chat.

Comme les choses se découvrent ! Qui eût pensé à une aventure pareille ? Pauvre Legonidec ! N'avoir pas vu luire un tel jour !...

Àcôté de cela, elle se sentait mécontente que le fils de son amie eût surpris ce secret. Un enfant !... Peut-on compter sur la discrétion d'un enfant de treize ans ? Et c'était l'honneur d'une famille qui était en jeu.

Quelle que fût sa hâte d'apprendre comment petit Greg avait agi, ce qu'il en était résulté, Catherine jugea qu'elle devait avant tout le blâmer d'avoir écouté derrière sa porte close.

Sévère, secouant la tête d'un air désapprobateur, elle prononça :

« Je ne sais pas ce que tu as fait ensuite, mon Greg, mais, ayant connu par ce vilain moyen ce que tu viens de me raconter, il t'était malaisé de bien agir : je suis en peine.

— J'ai eu tort, oui... À force d'y songer, je m'en suis rendu compte. Mais ça me regardait de si près ! Enfin, que voulez-vous, Catherinette ? j'ai écouté.

— As-tu au moins conscience qu'un secret tel que celui-là, surpris de cette sorte, c'est sacré ? À part ceux qu'il concerne, tu n'en dois parler à personne. »

Il eut un rire silencieux.

« J'en ai quelque idée, se borna-t-il à répondre.

— Alors, qu'as-tu fait ?

— Rien.

— Comment ! rien ? Tu n'as pas appris à M. Marcenay qui tu es ? Sans lui révéler quelle raison tu avais de parler, ne pouvais-tu, par exemple, lui raconter la vie de ton grand-père : ça aurait simplifié les choses.

— Raconter à M. Pierre la vie de grand-père ? Voilà justement ce que je ne voulais pas. Je vous expliquerai tout à l'heure pourquoi, annonça Greg, devenu soudain très grave. Je n'ai rien dit », répéta-t-il.

Et, après avoir réfléchi une seconde :

« Pourtant, faut que je vous l'avoue ; sur le moment, il ne s'en est guère manqué que je parle. J'étais levé, prêt à pousser la porte : on se serait expliqué tout de suite… Ce qui m'a retenu, c'est… je ne peux pas bien vous dire… Il me semblait qu'eux, si bons pour moi, seraient ennuyés après de me voir ; que je serais…

— Un reproche vivant !

— Oui, c'est ça ; vous avez trouvé, Catherinette. Quand même, je n'avais rien décidé. Je me disais : Prends le temps d'y songer ; cherche le moyen de laver de ça la mémoire de ton grand-père et de rentrer dans ton argent, — quatorze mille francs qu'il a donnés ! — sans faire de peine à M. Pierre et au pauvre oncle Charlot. Je me promettais aussi de vous consulter. Mais pour ça, il aurait fallu vous voir. La tête me faisait mal, si mal, que je ne

pouvais pas penser. Une raison de plus pour attendre. Le soir, je prenais cette fièvre qui m'a tenu huit jours sans avoir mes idées. Je ne savais ni ce que je faisais, ni où j'étais : rien du tout ! Quand je me suis reconnu, qu'est-ce que je vois à côté de mon lit ? Un autre lit où couchait M. Pierre : il m'avait gardé jour et nuit tout le temps ! S'il avait été mon père, est-ce que vous pensez qu'il aurait fait plus ? Et c'est à cause de moi qu'il avait retardé son voyage. Après ça, Noël arrive. Vous m'envoyez cette caisse. Ah ! que j'étais content ! Tenez, j'en ris encore. Faut que je vous embrasse ; il me semble que je vous ai mal dit merci dans ma lettre. Vous m'avez fait trop plaisir. Et pas rien que plaisir… Le livre de grand-père m'a mis dans le chemin de mon devoir. »

Il s'interrompit, le temps de tirer de son gousset sa précieuse montre.

« Qui pensez-vous qui m'ait fait ce cadeau ?

— Qui ? M. Marcenay, je suppose.

— Tout juste. Et savez-vous ce que c'est que cette montre-là ? C'est la sienne, quand il était au collège.

— Je comprends que tu l'aimes et que tu redoutes de le peiner.

— Oh ! oui. Mais écoutez depuis le commencement.

« Après que j'ai été guéri, il est donc parti en voyage. Nous voilà tout seuls, M. Saujon et moi, parce que… la vieille dame ne compte pas pour les autres, rien que pour elle, vu qu'elle ne s'inquiète que de soi.

« Je tenais compagnie à l'oncle Charlot, comme tout le monde l'appelle ; je faisais mes devoirs à côté de lui ; je lui lisais le jour-

nal : je le promenais dans son fauteuil roulant : c'est pareil que quand M. Pierre était là.

« Une fois, il se met à pleuvoir pendant la promenade. Nous étions chez bonne maman Lavaur, dans son jardin, avec M Gabrielle, sa petite-fille.

« On se réfugie au salon, où les deux vieilles dames jouaient aux cartes.

« Qu'est-ce que vous pensez que faisait M Saujon, Catherinette ! Pas ce que j'ai découvert, bien sûr. Elle trichait ! oui ! oui ! elle trichait !

« Bonne maman n'y voit pas très clair ; « l'autre », — une expression témoignant de peu de considération dans l'esprit de Greg, à en juger par sa physionomie tandis qu'il articulait ce vocable, — « l'autre » en profitait pour reprendre dans ses plis le roi, l'as, ce dont elle avait besoin pour faire un beau coup.

« Je suffoquais !

« Une fois, deux fois, je parviens à tenir ma langue. Mais je ne pouvais pas endurer de voir ça toujours. La troisième fois, je dis :

« — Madame, vous l'avez déjà compté, ce roi-là ; il était dans vos plis.

« — Tu crois ? Tiens, j'ai une carte de trop, c'est vrai. Comment ai-je fait mon compte ? Je vous demande pardon, ma chère amie. »

« M Lavaur remarque :

« — Votre erreur tombait à point ; vous me comptiez quatre-vingts de rois, ce qui vous faisait gagner la partie, puisque vous jouez pour soixante-dix. »

« Quand même, elles continuent.

« Il n'en a rien été ce jour-là. Seulement la vieille dame sentait mes yeux braqués sur ses mains, elle n'osait plus tricher : et bonne maman Lavaur a gagné deux fois de suite.

« Je crois que c'est ce qui lui a donné l'éveil.

« Le soir, M Gabrielle m'a pris à part. Elle avait l'air ennuyé. Elle m'a dit :

« — Ami Greg, j'ai eu tort de ne pas t'avertir. Ne dis plus rien, quoi que tu remarques. Laisse la tante de M. Pierre jouer comme elle l'entend. Si nous voulions nous mêler de leur bésigue, nous finirions par les faire se brouiller toutes les deux. Qu'importe le gain ou la perte, pourvu qu'elles s'amusent : nous ne sommes pas chargés de les reprendre… »

« Les jours suivants, il s'est trouvé que nous avons encore passé un moment au salon, mais je n'ai plus soufflé mot.

« Malheureusement, M Lavaur se méfiait. Elle avait ses lunettes et surveillait l'autre, je le voyais bien… Et, à la fin, elle l'a prise sur le fait.

« Elles se sont disputées toutes les deux ; si vous aviez entendu ça ! Bonne maman a jeté les cartes sur la table en déclarant qu'elle ne jouerait plus. Elles étaient rouges comme des crêtes de coq. Elles s'en sont dit des choses ! tout ce qu'elles imaginaient de plus désagréable !

« M Gabrielle avait beau supplier :

« — Bonne maman, je vous en prie, taisez-vous ; M Saujon est distraite, vous le savez bien, tout le monde peut se tromper… »

« Bonne maman n'écoutait rien !

« La vieille dame est partie, jurant qu'on ne la reverrait plus dans cette maison, et qu'elle n'oublierait jamais la grossièreté qu'on venait de lui faire.

« Et, en sortant, elle a lancé ça en manière d'adieux :

« — Vos petits calculs ne s'en trouveront pas bien, je vous en avertis ; je ne suis pas sans influence sur Pierre ; à bon entendeur, salut. »

« Mais voilà M Lavaur qui riposte :

« — Si quelqu'un a fait des calculs, c'est vous, madame. Vous ne tarderez pas d'avoir la preuve que nous n'en sommes point à intriguer pour établir nos enfants ! »

« Elles se sont quittées là-dessus.

« Que nous étions fâchés, l'oncle Charlot et moi ! Je me serais battu, d'avoir amené tout ce grabuge ! C'est que ça dérangeait nos plans, cette brouille ! et…

« Faut vous dire que, sitôt seuls, nous voilà à causer.

« C'est-à-dire je parle et l'oncle Charlot me répond des yeux, ou bien par un mot de temps en temps. — De quoi ? de M. Pierre et de M Gaby… Hein, Catherinette, c'est joli, Gaby ; mais pas encore si doux et si joli qu'elle.

« Nous l'aimons tant que nous la voulons toute pour nous. Des fois, je raconte à l'oncle comment ce sera à la maison, quand elle sera venue y demeurer, après que M. Pierre l'aura épousée. Les idées que je me fais de ce temps-là, du temps où c'est elle qui commandera chez nous, je les lui dis.

« Et il est heureux ! heureux ! presque autant que ceux qui peuvent marcher et causer à leur aise. Quels bons moments nous avons passés à faire des projets !

« Aussi, le soir de la brouille, nous aurions pleuré, encore un peu.

« Je finis par dire à l'oncle Charlot :

« — Peut-être que ça ne durera pas. M Saujon s'ennuiera tant toute seule, qu'elle se décidera à retourner faire son besigue. »

« Nous attendons deux ou trois jours.

« Elle sortait, mais pour s'en aller rendre des visites à Dracy. En longeant la grille de bonne maman, elle ne détournait même pas la tête.

« Nous avions de l'ennui, Catherinette ! tant et tant, que je ne peux pas le dire assez.

M Gaby était pourtant venue nous voir, pendant une absence de « l'autre », et elle avait promis de revenir. Elle consolait l'oncle Charlot en l'assurant que, sitôt de retour, M. Pierre mettrait ordre à tout ça : mais rien ne nous tranquillisait ; nous avions trop peur qu'on nous la prenne, elle, M Gaby.

« Et vous ne savez pas, Catherinette, « l'autre » m'a fait gronder par M. Pierre.

— Dis « M Saujon », c'est plus poli, à cause de M. Marcenay, observa la vieille fille.

— Oh ! si c'est à cause de lui, je veux bien… quand j'y penserai. Oui, elle m'a fait gronder. Quels mensonges a-t-elle inventés ? M. Pierre ne me le dit pas dans sa lettre, mais elle doit m'avoir accusé de vrais crimes pour qu'il se soit montré si sévère.

« Je ne lui ai pas encore répondu, vous allez comprendre pourquoi.

« Après quelques jours, voyant que bonne maman et l'aut…, M Saujon, ne se raccommodaient pas, l'oncle Charlot, un matin, m'a fait signe qu'il avait décidé quelque chose. Quoi ?… il s'agissait de le deviner.

« Il tenait à la main une dépêche qu'on venait de lui remettre : M. Pierre lui annonçait son départ et lui donnait l'adresse de son hôtel à Niort.

« Il m'a bien fallu une heure pour saisir ce qu'essayait de me faire entendre M. Saujon. Mais je n'ai pas été long ensuite à l'exécuter !

« La menace de bonne maman lui trottait si fort dans l'esprit, il avait tellement peur qu'on ne mariât M Gaby pendant l'absence de son neveu, — et de vrai ! ce malheur-là aurait pu arriver, Catherinette, — qu'il m'envoyait tout dire à celui-ci.

« Une lettre… il m'aurait fallu l'écrire ; qu'en aurait pensé M. Pierre ? Que je me mêlais de ce qui ne me regardait pas.

« Tandis qu'envoyé par son oncle, ce n'était plus pareil ; j'étais bien vraiment un messager. Ce n'était pas de mon chef, ni avec

mes vingt-cinq francs, tout ce que je possède, que je me serais mis en route…

« Nous nous entendons de tout avec l'oncle Charlot ; je garnis une valise de linge, il me donne sa clef afin que je lui apporte son coffre ; il me remet trois cents francs pour le voyage, et me voilà parti sans dire autre chose à l'autr… à la vieil… à M Saujon que :

« — Bonsoir, madame, je m'en vais. »

« Qu'a-t-elle pensé ?… Je me le demande. Sitôt à Niort, je cours à l'hôtel des Étrangers. Il était quatre heures après-midi. Je vois en approchant une file de voitures qui déposaient du monde devant la porte. Quel encombrement ! d'un côté une noce, de l'autre un tas de messieurs venus pour dîner aussi.

« Je ne pesais pas gros, vous pensez, au milieu de tout ce monde !

« Je demande M. Marcenay à un garçon occupé à étendre un tapis sur le trottoir pour faire passer les dames, attendu qu'il pleuvait…

« Il me répond, sans avoir compris, je crois :

« — Voyez au bureau. »

« J'entre. Il y avait là, derrière le comptoir, un vieux bonhomme aussi affairé que les autres, et qui ne m'écoute pas davantage. C'est au facteur que je dois d'avoir pu être renseigné : il pénétrait dans l'hôtel en même temps que moi.

« Une fois son paquet de lettres à la main, le caissier s'approche d'un tableau noir muni de petites cases au-dessus desquelles étaient inscrits des numéros : ceux des chambres.

« Je le regarde faire, il place une lettre à l'adresse de M. Marcenay, au n 35.

« Je me dis :

« — Bon, je saurai où me rendre. »

« Et, quand le caissier s'informe enfin de ce je veux, je réponds :

« — À manger et une chambre. »

« Je n'étais plus si pressé de voir M. Pierre. Un tas de choses me trottaient dans la tête ; des choses qui n'y étaient pas entrées subitement ; j'y avais pensé le long de la route, mais sans parvenir à les débrouiller.

« Et voilà que là, dans cette petite salle où j'étais en train de dîner, il me venait des idées à n'en plus finir.

« Comprenez ce que je vais vous dire, insista Greg, saisissant la main de sa vieille amie et la tenant serrée dans la sienne comme pour forcer son attention.

« M. Marcenay et son oncle apprendront que leur parent a volé ; — c'est sans le vouloir, vous avez bien entendu, appuya-t-il, tant cela le peinait que son cher protecteur fût atteint par cette action déshonorante ; — ils sauront que mon grand-père a réparé le mal de ce qu'il a pu, en donnant tout son avoir, hors le pain d'une année, au père du comte de Trop ; puis ils pourront encore savoir qu'il est mort : M. Aubertin le dira ; il l'a appris par cette lettre que ma mère Norite m'a conté avoir portée à la poste, très loin.

« Je les défie bien d'en découvrir plus long si je ne parle pas. Et c'est déjà suffisant pour les peiner, justes comme ils sont.

« Mais raconter à M. Pierre la vie de grand-père telle que je la tiens de ma mère Norite ?…

« S'il savait que le malheureux a été presque fou pendant deux ans ; qu'il a fallu tout son argent pour le soigner les premiers mois ; que, sans le dévouement de l'ami qui leur est resté fidèle, ils seraient morts de faim, sa fille et lui ; et que les parents de mon père, aussi bien que les Legonidec, les ont reniés, repoussés ; que les Chaverny ont même été jusqu'à accuser papa, lui qui avait sacrifié son avenir aux deux abandonnés, d'avoir agi par intérêt et profité d'une fortune volée !… S'il se doutait que mon grand-père n'a jamais pu se résigner à sa honte, quand même il ne la méritait pas, et que maman et mon père sont morts de chagrin autant que de maladie à cause de tout ça !… Tel que je connais M. Pierre, toute sa vie serait gâtée. Je serais forcé de m'en aller pour lui ôter ce souvenir de devant les yeux.

« M'en aller ?… répéta petit Greg lentement, d'une voix triste : non ! non ! Catherinette. Je resterai pauvre et à sa charge ; mais je ne le quitterai point. Et il sera heureux comme ça lui est dû.

« Voilà ma volonté. On saura — on sait à présent — que mon grand-père était un honnête homme : c'est tout ce qu'il faut.

« Vous avez eu raison de m'envoyer son livre des Évangiles. Je veux agir comme lui. Il a pardonné en mourant à tous ceux qui lui ont nui : moi aussi, je leur pardonne. Je ne me vengerai ni de M. Aubertin, ni des autres… pour l'amour du bon Dieu, comme a fait mon grand-père… et aussi à cause de M. Marcenay, ajouta

Greg toujours sincère ; parce que lui, voyez-vous, Catherinette, je l'aime ! »

Son regard avait souvent interrogé celui de la malade, tandis qu'il parlait. Il y avait des larmes dans les yeux si bons de Catherine Dortan. Greg conclut :

« Je vois que vous m'approuvez.

— Que faire autre chose ? » murmura-t-elle en lui serrant les mains bien fort.

Ils se turent un petit moment.

Soudain, relevant la tête, Greg se prit à sourire :

« À présent, je vais vous raconter comment ça s'est arrangé, là-bas, à l'hôtel.

« J'avais demandé une chambre à la caissière : ce n'était plus le vieux bonhomme qui gardait le bureau ; tandis que je dînais, l'un avait cédé sa place à l'autre.

« Elle s'informe si je viens pour entrer au collège ou être employé à Niort. Je réponds que je ne fais que passer et que je repartirai sans doute le jour suivant ; mais je ne prononce pas le nom de M. Pierre. Je savais où le prendre : cela me suffisait.

« La caissière regarde les clefs et s'aperçoit que celle de M. Marcenay n'est pas à son clou.

« Alors, après avoir pris celle du n 29, elle appelle un garçon, lui tend cette clef et commande en me désignant :

« — Conduisez monsieur à sa chambre et dites par la même occasion à Guillaume qu'on a besoin de lui tout de suite ; il doit

être occupé à faire le second : voyez au n 35. »

« À cinq heures du soir ! Mais je vous l'ai dit, Catherinette, tout était sens dessus dessous.

« Je suis le garçon : il me fait prendre l'escalier de service, — je devais lui paraître un voyageur sans conséquence, — un escalier qui monte droit du sous-sol au grenier.

« Ça sentait la cuisine ! on se serait cru à côté du fourneau.

« Parvenu au pied d'une échelle de meunier qui dessert les combles, il frappe au mur et crie :

« — Vous êtes là, Guillaume ?

« — Oui. Qu'est-ce qu'il y a ?

« — On a besoin de vous en bas tout de suite. Ça presse.

« — C'est que M. Marcenay va rentrer… J'ai ordre de lui servir son dîner dans sa chambre. Et elle n'est pas finie !

« — Je la finirai, moi.

« — Bon : je descends alors. »

« Nous traversons deux pièces mal éclairées ; puis le garçon me fait suivre un couloir qui m'amène en face du n 29.

« J'entre : je fais mine d'ouvrir ma valise, tandis que le domestique enlevait la courtepointe du lit et m'apportait de l'eau. Et, dès qu'il est sorti, je viens sur la porte, comme si j'avais quelque chose à demander.

« Il était déjà au n 35. Je vais à mon tour jusqu'au seuil : la première chose qui me frappe, c'est l'odeur de cuisine que j'avais

constatée dans l'escalier : bien moins forte, mais encore sensible.

« J'en fais la remarque après avoir prié le garçon de m'allumer du feu. Il me dit :

« — Voilà d'où ça vient. »

« Et il me montra un trou gros comme un pois, au fond d'un placard, en ajoutant :

« — Ce mur donne sur l'escalier. C'est par là que j'ai pu me faire entendre de Guillaume. On doit toujours réparer ça : les voyageurs s'en plaignent… »

« Je réponds :

« — Le fait est que cette odeur est désagréable. »

« Et je retourne chez moi.

« Si j'étais content ! vous vous en doutez, Catherinette ; je venais de découvrir le moyen de renseigner M. Pierre. Il ne me restait plus qu'à attendre l'heure où il me serait permis d'agir.

« Il rentre : je me tiens coi. Tout l'hôtel était éclairé. On allait et venait à tous les étages. Quand donc se coucheraient-ils ?

« Enfin, vers trois heures du matin, ça s'éteint partout. J'entends des voitures rouler sur le pavé de la rue ; les portes se ferment : voilà tout le monde endormi.

« Je sors de ma chambre et je m'en vais sur l'escalier. Je frappe au mur ; j'appelle, en grossissant ma voix, tant que je peux ; et quand M. Marcenay a répondu, je lui dis où et par qui il apprendra tout.

— Qu'a-t-il dû croire ? interrompit la vieille fille, abasourdie de cette invention baroque.

— Je n'en sais rien… Mais, il y a bien des revenants, n'est-pas, Catherinette ?

— Qui t'a conté ça ?

— Ma mère Norite.

— Des bêtises !

— Ah !… vous croyez ?

— J'en suis même certaine. »

Il parut tout désappointé.

« Moi qui m'étais dit qu'il penserait l'avis donné par son oncle Odule, murmura-t-il.

— Mon pauvre Greg ! toi si sensé, si plein de raison, croire à ces sornettes ! faisait la bonne fille en riant.

— Mais si c'est bien vrai qu'il n'y ait point de revenants, — il n'en était convaincu qu'à demi, malgré sa confiance en sa vieille amie, — qu'est-ce que va supposer M. Pierre ? reprit le gamin avec une mine consternée.

— Peu importe ! après tout. L'essentiel était qu'on le mît en rapport avec M. Aubertin.

— Et, poursuivit Greg, j'ai fait encore autre chose.

— Ah bah !

— Oui… Pendant qu'il cherchait à se rendre compte d'où on lui avait parlé, j'ai couru dans sa chambre et j'ai écrit sur sa table, avec un morceau de charbon : « Pour votre bonheur, hâtez-vous. » Je pensais à l'oncle Charlot, aux transes où je l'ai laissé, à M Gaby qu'on va marier, peut-être bien… Et voilà.

— Tu as des idées comme personne, dit Catherine, riant toujours. Elles auront un résultat que tu n'as pas prévu, j'en parierais. De quelque façon que tournent les choses, M. Marcenay, qui n'aura jamais le fin mot de cette aventure, est capable d'en rester préoccupé des années.

— Ah bien ! j'aurais fait un beau coup ; moi qui m'étais cru habile, soupira Greg. Faut en rabattre. »

Et, hochant la tête, de plus en plus déconfit :

« Mais le pire, c'est que le lendemain, au moment d'aller frapper à la porte de M. Pierre comme si j'arrivais, je n'ai plus osé. Il me semblait qu'il allait lire dans mes yeux que c'était moi celui qui avait parlé la nuit… Je le laisse sortir ; je descends, je règle ma dépense et, sans déjeuner, tant j'avais peur de le voir paraître avant que j'aie fini, je cours à la gare et je prends le train pour Beaune. Que dira l'oncle Charlot lorsqu'il saura que j'ai dépensé son argent et n'ai point fait sa commission ? J'en perds la tête, ma pauvre Catherinette ! Comment me tirer de là ?

— Mon bon petit, je n'en sais rien du tout… rien… rien… Où rejoindre M. Marcenay ?

— Voilà… S'il m'a écouté, il doit être à Paris. Mais aura-t-il cru à un avis reçu de quelqu'un par ce moyen ? C'est ennuyeux qu'il n'y ait point de revenants ! J'avais compté là-dessus, moi ; ça au-

rait tout expliqué à ses yeux. Prenons jusqu'à demain pour y songer, voulez-vous ? Je suis si las que je n'ai point d'idées. »

Le courrier du soir apporta pour M Dortan une lettre de Pierre, écrite avant de quitter Niort et qui simplifia quelque peu les choses. Il s'informait si Chaverny était à Beaune, priait qu'on l'en prévînt par dépêche à Paris, hôtel du Louvre, et demandait qu'on gardât l'enfant jusqu'à son très prochain passage.

« Tu vas filer par le train de nuit, Greg, commanda Catherine. Tu diras à M. Marcenay que tu étais venu me demander un conseil à propos de ton voyage : c'est tout. Il sera si préoccupé des brouilles de là-bas et de leurs conséquences qu'il ne songera même pas à s'informer quel jour tu es parti. »

Greg obéit, et le lendemain, à son réveil, en place de la dépêche attendue, Pierre vit entrer son petit protégé.

Sans même songer à réfuter les accusations de « la vieille dame », tout de suite Greg parla au nom de l'oncle Charlot.

Pierre écoutait, très sombre.

Que de complications ! lui qui avait déjà tant de tracas par ailleurs. Une partie du voyage il s'était reposé de ses tristesses actuelles par l'évocation du souriant et calme avenir entrevu.

Àforce de ressasser la lettre de Caroline, il en avait tiré cette conclusion réconfortante que ladite épitre avait dû être élaborée au cours d'une digestion laborieuse tournant au cauchemar.

Aucun fait grave n'y était énoncé ; il s'était inquiété à tort. Il retrouverait Gaby aussi affectueuse, aussi sincère… Sincère ! Elle

ne soupçonnait pas à quel point l'avait été son exclamation à propos de « ce maudit argent », le jour de la lessive.

Tout le long du chemin, ces jolis rêves l'avaient bercé.

Quel réveil ! À peine sorti des embarras de cet héritage à répartir équitablement, — tâche ardue ! — il lui faudrait lutter… faire fléchir la volonté d'une famille, l'amener à renoncer pour Gabrielle à un projet d'établissement très sage, très avantageux, sans nul doute.

Qu'aurait-il à offrir en échange ? Une situation médiocre et un nom qu'il n'osait plus prétendre sans tache… N'importe ! il lutterait ! quel que fût celui qu'il s'agît d'évincer.

Il connaissait trop bien Gabrielle ; il avait eu trop d'occasions d'apprécier ses qualités charmantes pour espérer rencontrer une autre jeune fille s'accordant comme elle à son caractère, partageant ses vues, ayant ses goûts et lui inspirant ce même sentiment, tout à la fois sérieux et si profond, qu'il lui semblait avoir pris racine au tréfonds de son âme.

Il lutterait… Et cependant quelque chose lui disait que, d'avance, la partie était perdue…

Accoutumé à penser tout haut avec l'oncle Charlot, petit Greg devinait les causes de l'orage qui grondait sous le front soucieux de Pierre. Mais le jeune homme lui en imposait beaucoup ; l'idée ne lui fût pas venue d'effleurer avec lui cette question délicate. C'est par un silence respectueux, coupé de longs soupirs, qu'il s'associait à sa peine.

Pierre lui en sut gré. Faisant, après un moment de mutisme accablé, un effort pour sourire :

« Tu es un bon commissionnaire, dit-il. Je crois la confiance de l'oncle Charlot bien placée. »

L'enfant comprit la recommandation enveloppée dans cet éloge. Il repartit :

« Je n'ai guère d'âge ; mais, tout petit, on m'a appris à me taire ! Et je vous aime tant ! Je n'aime personne au monde comme vous, monsieur Pierre ! Oh ! oui, vous pouvez vous fier à moi ! Je me laisserais tuer avant de prononcer un mot qu'il ne faut pas dire. »

Toute son âme vibrait dans ces paroles, dont celui qui les écoutait devait ignorer à jamais le sens caché.

Frappé de cet élan dont la sincérité ne faisait pas doute pour lui, le jeune homme tendit la main à Chaverny, sans articuler autre chose que : « Mon pauvre gamin !… » cette appellation qui lui montait aux lèvres quand il était ému à son propos.

Mais quelles protestations, quelles phrases eussent valu aux yeux de petit Greg cette poignée de main offerte comme à un ami ?

Il en oubliait sa fatigue. Et, pourtant, c'est à peine s'il tenait debout. Cette nuit était la troisième qu'il passait en voyage ; sa veille prolongée, à Niort, n'avait guère été plus reposante : il dormait tout éveillé.

Pierre en fit la remarque.

« J'ai peut-être sommeil ; mais j'ai encore plus faim », avoua le jeune garçon avec un sourire timide.

Qu'il eût plus faim ou plus sommeil, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à peine son déjeuner absorbé, il s'endormit.

11

Après avoir à demi réveillé petit Greg afin de lui annoncer qu'il reviendrait le prendre au cours de l'après-midi, et l'avoir installé sur un canapé, roulé dans des couvertures, Pierre sortit pour aller au-devant du comte de Trop.

Enfin ! on allait en finir. Pourvu que M. Aubertin sût où résidait Legonidec ! Encore que son mystérieux conseiller lui eût assuré qu'à Paris il apprendrait tout, une appréhension lui restait d'avoir à se remettre en chasse.

Le jeune homme était si pressé de traiter ces questions angoissantes qu'il remarqua à peine l'abord joyeux de son ami.

Aussitôt descendu de wagon :

« Une fois en ta vie, tu auras donc eu besoin de moi ? s'écria Marc, la physionomie éclairée d'une joie qu'on y voyait rarement briller.

— Merci d'être venu. Tu vas bien ? ces dames aussi ?

— Tout le monde.

— Tu n'as pas vu ma tante ?

— Non. Diable ! Je ne m'y serais point risqué, toi n'étant pas là. Il y a eu de gros orages entre elle et bonne maman. Ma cousine m'a conté cela. C'est notre petit éleveur d'oies qui a mis les

pieds dans le plat, paraît-il… Oh ! ce n'est qu'un feu de paille. Ces dames ne peuvent vivre l'une sans l'autre ; elles se raccommoderont.

— Je l'espère bien ! J'ai une voiture : partons », ajouta Pierre l'air pressé, ne songeant qu'à une chose : la façon dont il aborderait l'entretien.

Mais, sitôt les deux amis assis côte à côte, la confiance accoutumée fit tomber l'embarras. D'un trait, sans se laisser interrompre, Pierre alla jusqu'au bout de sa confidence ; y compris l'inexplicable intervention à laquelle il devait d'être enfin renseigné !

« En voilà de l'imprévu, fit Marc, lorsque son ami lui permit de placer un mot. Pour l'aventure de Niort, elle peut s'expliquer ainsi : parmi les personnes qui ont lu ta note dans les journaux, il se sera rencontré quelqu'un de bien informé, un original et un imaginatif à coup sûr ! qui, ne voulant point se faire connaître, aura eu recours à ce moyen macabre.

— Ne point se faire connaître ? Pourquoi ? interrompit Pierre.

— Le sais-je ?… Peut-être lui eût-il paru désagréable d'intervenir à visage découvert dans une aventure dont le dénouement fera du bruit, croit-il.

— Peut-être, en effet. »

Pierre demeurait pensif, néanmoins, pas délivré encore de l'obsession… Car cette phrase que le message de petit Greg venait de justifier : « Pour votre bonheur, hâtez-vous… » demeurait inexpliquée.

Mais ce n'était point l'heure de s'y appesantir : le présent saisissait toutes ses forces vives, l'obligeant de les appliquer à la si pénible entrevue dont chaque tour de roue le rapprochait.

« Tu m'aideras à retrouver Legonidec, supplia-t-il.

— Oui, je t'aiderai. C'est nous qui avons le plus à réparer vis-à-vis de lui. Mon père nous donnera, je le crois, des indications utiles ; j'ai une vague idée qu'il a dû avoir de ses nouvelles il y a cinq ou six ans. Que tout cela est malheureux ! poursuivit Marc. Combien on doit se méfier de ses impressions !... Et il était depuis trente-cinq ans à l'usine ! Il y avait amassé ces pauvres quatorze mille francs, dont il s'est dépouillé par scrupule de conscience, se jugeant responsable. Mon père sera navré. Tu as bien fait de m'appeler ; je t'en remercie, je resterai près de mes parents quelques jours : pas bien longtemps, toutefois. »

Ce même sourire heureux qui illuminait ses traits à sa descente du train reparut un instant. Il hésitait... si tenté de parler ! Un regard jeté sur la physionomie attristée de son ami lui fit comprendre que ce n'était guère le moment. Et il se résigna au silence.

On arrivait.

Ce fut M. Aubertin lui-même qui vint ouvrir. La vue de son fils le stupéfia :

« On t'aura dit que j'étais plus malade ?

— Mais non, papa. Ah ! ça n'y ressemble pas du tout, protesta Marc en embrassant son père avec une effusion où la pitié avait sa part, car il pressentait ce qu'allait souffrir l'ancien industriel, forcé de se reconnaître injuste avec Legonidec.

« Il survient une chose si étonnante, reprit le comte de Trop ; attends-toi au plus invraisemblable. Ce serait un grand bonheur pour nous s'il n'y avait un côté triste…

— De quoi s'agit-il ? Ne me tiens pas ainsi sur le gril.

— Laisse-moi d'abord te présenter Pierre Marcenay, sans quoi tu ne saurais qui je t'amène ; il ressemble si peu au collégien que tu as vu jadis ! »

M. Aubertin serra en souriant la main du jeune homme.

« Heureux de vous revoir, monsieur. Il vous aime bien, ce grand garçon.

— Et je le lui rends », repartit Pierre.

Ils avaient pénétré dans un petit salon, dont la toilette était faite déjà ; un salon pauvrement meublé, mais qu'un pâle rayon de soleil, tamisé par un store d'un rouge éteint, égayait un peu.

Marc s'était promis d'éviter à son ami l'humiliant aveu de la faute d'Odule : c'est lui qui prit la parole.

M. Aubertin écouta d'abord affaissé dans le fauteuil où il avait enfoui son corps toujours las. Lorsqu'il eut compris de quoi il s'agissait, un pli dur se creusa entre ses sourcils ; il n'aimait point à voir reparaître ce souvenir, lié pour lui aux plus mauvais jours.

Mais il ne retournait pas cette fois de racontars vains, de suppositions sans base solide. À mesure que l'indéniable vérité se faisait jour, son buste courbé se redressait. Penché en avant, les deux mains appuyées aux bras de son fauteuil, il haletait maintenant.

Un gémissement rauque sortit de ses lèvres, quand Marc s'informa :

« Sais-tu où il est, père, le pauvre Legonidec ?

— Mort…

— Mort ! s'écrièrent les deux jeunes gens d'une seule voix.

— Depuis six ans. »

Et, se dressant avec un douloureux effort, il sortit se soutenant à peine.

« Où va-t-il ? » murmura Marc déjà debout, prêt à le suivre.

Mais M. Aubertin, qui avait entendu, se tourna à demi :

« Je reviens : attendez-moi ici tous les deux. »

Lorsqu'il reparut, il tenait à la main une lettre que ses yeux, obscurcis par un brouillard de larmes — ces larmes de vieillard qui roulent si longtemps entre les paupières avant de pouvoir couler — s'efforçaient vainement de relire.

« Voici ce que j'ai reçu », articula-t-il d'une voix éteinte, en tendant la lettre à Pierre.

Celui-ci la parcourut d'abord en silence, puis, jetant à son ami un regard où éclataient la pitié et la douleur, il lut à haute voix :

« Au moment de mourir j'ai tenu à vous assurer que je ne garde aucun ressentiment de ce que j'ai souffert jadis.

« De tout mon cœur je vous pardonne de n'avoir pas cru sur parole votre vieux contremaître ; encore que pas une fois il ne vous eût donné auparavant un motif de douter de lui.

« Tout était contre moi. À l'heure où je suis, bien que j'y aie réfléchi chaque jour depuis ce jour de honte, je ne peux deviner comment le vol a été commis, ni par qui.

« Si jamais la vérité venait à se découvrir, laissez en paix ma mémoire, monsieur, puisque mon nom meurt avec moi.

« Dieu sait ! Que les hommes pensent ce qu'ils voudront. J'ai souffert longtemps de leur jugement ; aujourd'hui, je vois que celui de Dieu seul importe, puisque c'est lui qui juge en dernier ressort.

« Je vous pardonne donc bien sincèrement, monsieur, et je souhaite que les circonstances vous soient favorables. Puissent-elles réparer la ruine dont j'ai été l'occasion involontaire !

« J'ai rompu toutes relations avec ceux que j'ai connus. Personne ne sait où je suis. Aux yeux de tous, je resterai le coupable justement chassé par vous, — ce qui a passé pour une grande indulgence de votre part, car vous pouviez me faire mettre en prison, disait-on autour de moi à l'usine le jour où je l'ai quittée, — je veux donc mourir sans que personne connaisse mon dernier refuge.

« Cette lettre sera mise à la poste après ma mort, à une gare de chemin de fer, loin d'ici, et ne vous apprendra rien quant à son point de départ.

« Tout ce que je vous demande, monsieur, pour le cas où le coupable, à ses derniers moments. — cela s'est vu… — avouerait la vérité, c'est, quand vous me saurez innocent, de faire prier pour moi.

« Car j'ai longtemps eu de la rancune ; j'ai vécu le cœur plein de haine. J'ai souvent maudit vous et tous ceux par qui j'ai souffert et Dieu aura grandement à me pardonner.

« Jean-Baptiste Leconidec. »

Pierre n'avait pas achevé cette lecture sans un violent effort de volonté ; par instants l'émotion le tenait à la gorge, éteignait sa voix.

Marc avait tenu les yeux fixés sur son père, lui. Il le plaignait de toute son âme d'avoir à subir cette heure et se demandait comment il supporterait un tel choc.

Cette voix du mort s'élevant pour pardonner, souhaiter le bonheur et demander l'oubli, repoussant avec une fierté sereine le jugement des hommes, que c'était grand ! Mais combien cruel pour l'accusateur de jadis !

Legonidec s'était plus vengé en pardonnant et en mourant dans sa détresse et dans sa honte qu'en venant revendiquer sa part de fortune et sommer celui qui n'avait point cru à sa parole de lui rendre l'honneur.

Guérit-on d'un tel remords ?

Sur ces entrefaites, M Aubertin rentra. L'instinct maternel avait fini par déglacer ce cœur resté si longtemps fermé à son dernier enfant.

Elle eut une exclamation joyeuse en apercevant Marc et l'embrassa avec tendresse.

Mise au courant des événements survenus :

« Que voulez-vous ? dit-elle, il n'y a pas à s'en casser la tête contre les murs… Legonidec est parti ne laissant personne derrière lui. Il l'aurait dit si quelqu'un des siens survivait. Au contraire il déclare que son nom s'éteint à sa mort. Il est dans la paix… Cela vaut mieux qu'une réparation si tardive et dont sa fille, sa plus grande affection, n'eût point profité. À quoi cela aurait-il abouti ? À rejeter la honte d'une famille sur l'autre, et ce seraient encore des innocents qui pâtiraient.

— Nous devons quand même faire connaître la vérité à ceux devant qui, jadis, il s'est vu calomnié, intervint Pierre.

— Oui, nous le devons et ce sera fait, fait par moi, déclara M. Aubertin, mais sans nommer le coupable. Ainsi, justice sera rendue et tout se trouvera sauvegardé.

— Merci pour la mémoire de mon oncle.

— Ce n'est pas pour lui, mon enfant, que je garderai ce secret ; c'est pour vous, dont la droiture m'inspire tant d'ad…

— Oh ! je vous en supplie, interrompit vivement le jeune homme ; c'est de la probité stricte, rien de plus. On ne mérite pas d'éloges pour être honnête ; où en serions-nous ? »

Et il ajouta tout de suite :

« Voulez-vous que nous fassions un compte approximatif de ce qui fût revenu à Legonidec et de ce qui vous revient à vous, monsieur ? J'ai grande hâte que tout ceci soit réglé. »

Cette fois, M Aubertin prit part au débat. Après tout, il était bien à eux, cet argent. Elle avait trop souffert de la pauvreté rela-

tive où ce malheureux événement l'avait condamnée à vivre pour ne se point réjouir à envisager cette situation nouvelle.

La seule excuse d'Odule étant d'avoir toujours considéré son prêteur involontaire comme un associé, Pierre exigea que les calculs fussent basés sur ce terme.

Ils donnèrent les résultats suivants : des seize cent mille francs, auxquels les frais et legs de tout genre réduiraient à peu près l'héritage, Legonidec, entré dans l'association pour quatorze mille francs, aurait droit à deux cent quatre-vingt mille ; M. Aubertin, à onze cents.

« Mais il ne te restera rien ! fit Marc, les sourcils froncés, l'air mécontent. Un décompte entre associés : soit ! La thèse est acceptable, mais à la condition qu'une large part soit réservée à celui qui a eu la peine de faire prospérer le capital commun.

— Vous discuterez de cela à table, interrompit M Aubertin. Passons dans la salle à manger.

— As-tu de quoi nous faire déjeuner ? interrogea son mari qui, connaissant la simplicité du menu, se sentait un peu anxieux.

— Oui. En voyant ces jeunes gens, Célestine a eu l'heureuse inspiration de courir chercher des côtelettes et du jambon. »

Glacial, ce déjeuner ! plein de gêne et de malaise, en dépit des efforts de Marc pour l'animer un peu.

Pierre s'était trop dépouillé : cela embarrassait ses hôtes.

Chez M Aubertin, ce sentiment se compliquait de la crainte que le compte arrêté ne fût pas définitif.

Se méfiant à ce propos des intentions de son mari, dont le visage soucieux ne lui disait rien de bon, elle évitait d'y revenir et ramenait l'entretien sur un autre terrain chaque fois qu'il déviait de ce côté.

En meilleure disposition d'esprit, Pierre se fût diverti prodigieusement à observer cette petite manœuvre. Il finit par avoir pitié des inquiétudes de la bonne dame, et, se tournant vers son ami :

« Je ne t'ai pas répondu tout à l'heure à propos de nos arrangements : ils sont équitables ; tu me peinerais à en reparler. Au reste, mon oncle Charles et moi sommes résolus à ne rien garder de cet argent. Nous nous proposions d'en verser le reliquat aux œuvres de charité déjà fondées. Mais la part attribuée à Legonidec, et restée sans emploi par sa mort, nous permet de faire mieux. Qu'en pensez-vous ? »

Pierre interrogeait chacun du regard en posant cette question et scrutait les visages.

Sur celui de M Aubertin, l'indécision planait : elle tremblait pour son cher argent… M. Aubertin et le comte de Trop étaient, au contraire, devenus attentifs et cherchaient une solution avec bonne volonté : c'était l'évidence même.

« Je crois avoir trouvé, prononça Pierre après un court silence. Ne pourrions-nous créer un établissement modeste, mais indépendant, qui porterait le nom de Legonidec et recevrait des enfants malades, convalescents ou seulement chétifs ; de ces pauvres petits que la ville anémie ? Je dis des enfants, parce qu'il aimait tant sa fille ! cela la rappellerait dans l'œuvre. Mon oncle et moi y consacrerons nos cent soixante mille francs. Avec les

deux cent quatre-vingt mille de Legonidec, cela porterait le capital à quatre cent quarante.

— Vous ne nous comptez pas ? s'écria M. Aubertin.

— Je n'ai point fermé l'addition, observa Pierre avec un sourire : preuve que je vous comptais.

— Nous abandonnerons le surplus du million.

— Ce n'est pas assez, fit Marc.

— Oh !... tu trouves ? » protesta la pauvre M Aubertin qui, en elle-même, jugeait le présent raisonnable, sinon exagéré...

Le comte de Trop hésitait à répondre. Non qu'il fût embarrassé : sa pensée éclatait dans son regard, courait sur ses lèvres ; mais, à l'exprimer, il eût peiné son ami. Le peiner... alors qu'il l'admirait et sentait encore grandir son estime.

Pierre avait compris ; ce fut lui qui repartit :

« Laissez faire Marc, madame. Cet argent a causé trop de malheurs. Avant de s'en servir, il est besoin que la charité le purifie.

— Parle, dit M Aubertin à son fils.

— Eh bien ! ajoutons cent mille francs, prélevés sur ce que vous me donnerez en dot.

— C'est entendu, approuva M. Aubertin.

— Dans ces conditions, reprit Marcenay, nous allons pouvoir marcher. Sur les cent mille francs réservés aux frais et legs, il en restera bien une vingtaine. Cela payera l'éducation du futur médecin de notre sanatorium : ce bon petit Greg qui dort là-bas, à

l'hôtel, sans se douter que son sort se décide. Je laisserai le capital s'augmenter des intérêts durant quelques années, poursuivit le jeune homme. J'attendrai, pour construire, le moment où Greg achèvera ses études. Il me paraîtrait malaisé d'appeler un médecin que nous aurions à remercier plus tard. Et puis il faut le temps de dessiner et de planter le parc : nos petits malades doivent trouver de l'ombre en arrivant. »

M Aubertin se mit à rire.

« Vous parlez comme si déjà l'emplacement était choisi.

— C'est qu'il l'est, par le fait, madame. À mon sens, il ne saurait y en avoir d'autre que Rokyver, le village natal de Legonidec. »

Par-dessus la table, le père de Marc tendit la main à Pierre.

« Je sais encore quelqu'un qui nous aidera, lui dit-il.

— M. Denormand ?

— Oui.

— J'y avais pensé. »

La première moitié de l'après-midi fut employée à se rendre chez le notaire pour retirer une partie des fonds et replacer l'autre. Il était près de quatre heures lorsque Marcenay se vit enfin libre de regagner son hôtel.

« Je t'accompagne ! s'écria Marc, sautant dans la voiture que son ami avait gardée, après les avoir déposés à leur porte, ses parents et lui.

— Et moi, je m'y oppose, déclara M Aubertin. Je ne t'ai pas même vu ! De l'hôtel tu irais à la gare ; tu rentrerais à huit ou neuf heures : je te garde. Vous vous reverrez à Dracy dans quelques jours. Tu ne seras que trop pressé d'y retourner, méchant garçon ! »

Marc hésitait, mécontent, un pied sur la chaussée, l'autre encore sur le marchepied.

« Quel tyran tu fais, ma pauvre maman ! »

Et à Pierre, sur un ton de supplication :

« Sois meilleur, toi : reste jusqu'à demain. J'ai une montagne de choses à te confier. C'est moi qui ai besoin de toi à présent, nous rentrons dans nos rôles ordinaires. »

Mais Pierre secoua la tête négativement.

« Impossible… Mon oncle est sur des charbons, et moi-même… Ne m'en veuille pas ; vraiment, il est indispensable que je rentre.

— Si cependant il t'avait fallu rechercher Legonidec, ainsi que tu t'y attendais…

— Je serais quand même rentré auparavant. À ton arrivée à Dracy, viens me voir. Nous causerons tant que tu voudras. Certes, moi aussi, j'en ai bien hâte !

— Oh ! tu auras de mes nouvelles auparavant », s'écria le comte de Trop, qui s'était enfin décidé à abandonner le marchepied.

Et, riant :

« Je remonte pour t'écrire : ma lettre partira en même temps que toi. »

12

Lorsque Pierre ouvrit la porte de sa chambre, Greg, assis sur le canapé, mais les jambes encore enroulées dans la couverture, méditait tout pensif.

Sachant ce qui devait se passer à l'autre bout de cet immense Paris entrevu à peine, aux lueurs troubles de l'aube, l'orphelin se sentait bien anxieux.

On avait parlé de son pauvre grand-père, là-bas ! Qu'en avait-on dit ?... Jamais il ne le saurait, sans doute.

Dès que Marcenay eut franchi le seuil, il chercha sur ses traits l'empreinte et comme l'écho des paroles prononcées : rien n'en restait.

Cette demi-heure de solitude en voiture avait rasséréné le jeune homme. Le passé commençait de s'enfoncer dans l'ombre ; il avait secoué le fardeau de honte, porté pour un autre, mais si lourd quand même ! Il sentait sa tâche accomplie ; sa belle confiance de vingt-cinq ans l'emportait sur les craintes et les dissentiments survenus ; l'avenir lui riait.

« Tu ne t'es pas ennuyé à m'attendre, gamin ? s'informa-t-il.

— Je me réveille il n'y a qu'un instant.

— Alors, debout. Viens courir Paris. Je veux t'en donner une idée, si vague soit-elle ! »

Puis, souriant :

« Je te ferai passer devant certaine école où tu suivras des cours plus tard, décidément. Car tu seras médecin, puisque telle est ta vocation.

— C'est aujourd'hui que vous avez arrêté ça, monsieur », fit Greg, étonné, cherchant à comprendre quel lien mystérieux le rattachait, lui, l'inconnu, l'orphelin, à ce qui avait dû avoir lieu chez le père du comte de Trop.

Mais il rêvait !... Cela n'avait sans doute aucun rapport. C'est en revenant que, se voyant riche, malgré la somme rendue, son protecteur avait pris cette décision.

Et, honteux de paraître si peu reconnaissant, vu que la surprise et ses réflexions intimes le tenaient muet devant Pierre, il murmura :

« Vous êtes bon pour moi comme si vous étiez mon propre père ! »

Le jeune homme fut presque tenté de lui en dire plus long ; de préciser, par exemple, où, dans quelles conditions il aurait à appliquer son savoir. Mais, outre que cela eût absorbé leur temps, la prudence lui conseillait de se taire.

« Je te raconterai une fois ou l'autre, quand tu auras pris un peu d'âge, quel médecin j'entends faire de toi. Pour le moment, filons vite, vite ; emballons tout. Nous dînerons au buffet en attendant le train. Le peu de jour qui nous reste, employons-le à

faire le plus de chemin possible. Emplis-toi les yeux de ce que tu verras, mon bonhomme : il n'y a pas deux villes au monde comme Paris ! »

Greg obéit à la lettre et s'emplit tellement les yeux, l'esprit des choses entrevues qu'il en perdit, ou peu s'en faut, l'usage de la parole tant que roula la voiture. Pierre seul parlait, nommant à mesure les édifices, les places, les monuments. Même, en dînant, Greg causa peu, occupé qu'il était à classer ses souvenirs.

Une fois dans le train, se mettant à sourire, il dit :

« J'en aurai long à raconter à l'oncle Charlot, de quoi le distraire au moins pendant une semaine. »

Mais, comme il se disposait à questionner Pierre, afin de s'assurer que sa mémoire n'était point en défaut, il s'aperçut que, perdu dans ses propres pensées, le jeune homme ne l'entendait pas…

À Chalon, une voiture commandée par dépêche attendait les deux voyageurs à la gare. Elle les déposa devant la grille de la villa Saujon un peu avant huit heures du matin.

Au premier étage, les persiennes encore fermées laissaient présumer que « la vieille dame » dormait toujours ; mais, au rez-de-chaussée, tout était ouvert : l'oncle Charlot devait être éveillé.

« Tu vas aller déjeuner, Greg, commanda Marcenay. J'entre chez mon oncle. Prie Nanette de me préparer du café noir et de me l'apporter ; je ne prendrai pas autre chose ce matin. »

M. Saujon avait reconnu la voix de son neveu et tenait les yeux fixés sur la porte, impatient de la voir s'ouvrir.

Il sourit à l'entrée de Pierre.

« C'est fait, annonça tout bas celui-ci en embrassant le vieillard. Je crois que votre frère peut être en paix et que nous pouvons lever la tête : nous en avons reconquis le droit. »

Rapidement, glissant sur les détails, Pierre rendit compte de ses démarches et de leur résultat. L'oncle Charlot se montra très ému, très attristé des épreuves souffertes par le pauvre Legonidec. Il approuva tout ce qu'avait décidé son neveu, visiblement soulagé qu'il ne leur restât rien de la fortune de son frère.

Mais la réflexion mit une inquiétude sur ses traits : qu'allait dire Caroline ? Comment accepterait-elle ce complet dépouillement, alors que sa joie était de faire sonner à tout propos « son million », mot magique dont les trois syllabes la grisaient d'orgueil.

Un doigt levé vers le plafond, le vieillard interrogeait anxieusement Pierre du regard.

Celui-ci fit un geste indifférent.

Affronter la colère de sa tante ? Voilà qui ne le troublait guère au sortir de deux entrevues comme celles qu'il venait d'avoir avec MM. Denormand et Aubertin :

« Ne vous tourmentez pas, oncle Charlot, supplia-t-il, je ferai tête à l'orage et je saurai l'apaiser, je vous le certifie. Tu peux entrer, Greg, répondit-il à la question que lui posait celui-ci de l'autre côté de la porte.

— C'est que j'ai les deux mains embarrassées ; j'ai peur de lâcher le plateau. »

Marcenay alla ouvrir.

Le jeune homme apportait lui-même le café, auquel il avait ajouté de son chef des galettes au maïs sortant du four, certain que Pierre, dont il connaissait les goûts, n'y résisterait pas :

« Tu as… as… dit… ? interrogea l'oncle Charlot dès que son messager eut franchi le seuil :

— Oui », fit Pierre avec un beau sourire vaillant.

Et, aussitôt, pour prouver à son oncle qu'il était résolu à ne point se déclarer vaincu sans avoir lutté :

« Greg, prononça-t-il, va t'informer si ma tante est visible, afin que je monte lui dire bonjour. Tu iras ensuite prendre des nouvelles de M et de M Lavaur, et tu leur annonceras ma visite pour cet après-midi. »

Il s'était assis devant un guéridon et déjeunait, tout en caressant et en régalant d'une part de ses galettes son chien Mylord et Jaunet, son vieux chat, entrés sur les talons de Greg.

Ce dernier échangeait avec le paralytique un regard entendu : tous deux souriaient.

Il allait y mettre bon ordre, lui, à la brouille ! Allons, tout s'arrangerait, et bientôt !

Ravi des ordres reçus, petit Greg se précipita vers la porte pour les exécuter. Mais, comme il l'ouvrait, on la lui repoussa dessus brusquement, et M Saujon, en robe de chambre, coiffe de nuit, visage maussade, fit son entrée :

« Ah ! te revoilà, s'écria-t-elle. Tu en as assez, polisson, du régime de l'hospice. »

Greg regarda Pierre, cherchant à lire sur sa physionomie ce qu'il devait répondre.

Le jeune homme posa un doigt sur ses lèvres d'un geste rapide, et, s'avançant vers sa tante :

« C'est moi qui ai ramené ce bonhomme ; ne vous préoccupez pas de lui. Parlez-moi de votre santé, ajouta-t-il en effleurant les joues parcheminées de Caroline. Comment s'est-elle comportée en mon absence ?

— Mal, très mal ! J'ai dû demander le médecin deux fois pour des pesanteurs d'estomac. J'ai le teint jaune, n'est-ce pas, Pierre ? La bile me fatigue. »

Et déjà sa voix montait d'une octave.

« Mais non, mais non : je vous trouve au contraire bonne figure. Nous avons peut-être un peu négligé notre régime, poursuivit-il avec un hochement de tête important, se donnant soudain sa figure de docteur : nous nous y remettrons. »

Puis à Greg :

« Va où je t'ai dit, mon enfant.

— Où l'envoies-tu ? questionna M Saujon soupçonneuse.

— Chez M Lavaur prendre de leurs nouvelles et demander si je peux être reçu aujourd'hui.

— Attends une minute, petit…

« Mon neveu, déclara Caroline, s'efforçant de donner à sa voix et à son attitude une solennité qui en imposât à Pierre, écoute-moi d'abord. Je présume qu'après m'avoir entendue, l'envie ne te restera point de revoir ces gens-là. J'ai été insultée par M Lavaur.

— À quel propos ?

— Sans raison, mon cher, sans aucune raison ! M Lavaur Lavaur n'a-t-elle pas prétendu que je trichais ? Parce qu'il m'est arrivé une fois d'avoir une distraction, que ce petit insolent n'a eu garde de passer sous silence, fit-elle en désignant Greg de la tête, bonne maman s'est avisée de me suspecter, de me surveiller ; elle a mis des lunettes exprès ! Ça m'agaçait déjà pas mal, ces façons-là ! Suis-je cause si le jeu me vient, et si je sais en profiter ? Elle joue comme une borne ! Le jour où nous nous sommes disputées, elle m'a jeté les cartes à la tête, ou peut s'en faut. Du joli monde ! bonne éducation ! Je n'y ai plus remis les pieds, tu peux le croire. Je n'entends pas que tu les revoies. Oh ! je lui ai dit son fait et rivé son clou, à bonne maman ! Je lui ai déclaré : « Madame, vos petites combinaisons pourraient mal se trouver de votre façon d'agir. Mon neveu… »

— Vous avez parlé de moi ! interrompit Pierre violemment.

— Pour sûr ! Je savais la vexer. Notre million lui donne dans l'œil, c'est aussi visible que le jour à midi.

— Ah ! s'il vous plaît, ne vous mêlez jamais de mes affaires, cela se gâterait entre nous. »

Il se contenait à grand'peine : la discussion tournait à la tempête, il le sentait, et… à quoi bon ?

S'efforçant de se ressaisir, il poursuivit :

« Ce sont des disputes de commères, tout cela. Je ne prendrai pas parti. Je ne changerai rien à mes relations avec la famille Lavaur.

— Tu aurais le cœur de me désavouer ? glapit Caroline du haut de sa tête, ses petits yeux pâles effarés et furieux.

— Je l'aurai », repartit Pierre d'une voix posée.

L'exaspération de sa tante lui produisit l'effet d'un réfrigérant. Il sentait le calme revenir en lui tout à fait.

« Je te déshérite si tu y vas ! Le capital d'Odule n'est pas à nous ; soit ; mais les revenus accumulés feront encore un beau denier, plus tard, joints à notre vignoble.

— J'ai pris mes précautions, repartit Pierre narquois. Il a terriblement « maigri », votre héritage. L'ombre d'un squelette, ma pauvre tante.

— Qu'entends-tu dire ?

— Que j'avais la procuration de mon oncle et que j'en ai usé !

— Et abusé, c'est probable.

— Ce n'est pas son avis. Une partie de la somme, dont votre beau-frère a eu la disposition durant vingt-cinq ans, revenait en droit à M. Philippe Aubertin, le père de Marc, et à un brave homme qui, hélas ! n'en pourra pas profiter : il est mort. Nous avons liquidé l'association au mieux des intérêts de chacun… »

Il s'arrêta de parler, et, d'un geste furtif, indiqua à sa tante petit Greg, toujours en faction sur le seuil, attendant un ordre définitif.

Caroline haussa les épaules.

« Eh bien ! quoi ? va donc… Est-ce que ce môme comprend un mot à ce dont nous parlons, fit-elle, impatiente de connaître la valeur du sacrifice consenti par son neveu.

— Au fait… » murmura celui-ci.

Et il reprit :

« Je vous disais donc que le second prêteur ou associé, comme vous voudrez…, vous entendez, je pense, la signification du terme, insista-t-il.

— Oui, oui ; je n'ai pas la mémoire si courte. Après ! »

Une angoisse lui étreignait le gosier, un frisson lui courait tout le long du dos. Son pauvre million ! qui sait ce que ce gaspilleur de Pierre en avait distribué : la moitié, peut-être !

Elle s'assit ; la force lui manquait pour recevoir le coup.

Mais soudain, croyant entrevoir une lueur :

« Tu dis que l'autre est mort ?

— Legonidec ? oui. Je vous raconterai plus tard l'histoire navrante de cet honnête homme. »

Une flamme monta aux joues de petit Greg ; il baissa les yeux afin que son cher protecteur n'y pût point lire, au cas où il l'eût regardé.

« Il est mort ? répéta Caroline, dont les traits se rassérénaient un peu ; mais alors sa part nous reste. Elle est de combien ?

— Deux cent quatre-vingt mille francs, vu qu'il était entré dans l'association pour quatorze. »

Elle écoutait ahurie jusqu'à l'affolement.

« Et nous, demanda-t-elle, pour combien y sommes-nous donc entrés dans cette fameuse combinaison ?

— Pour huit mille.

— Vous avez établi les comptes sur ce pied-là ?

— Naturellement.

— Et c'est signé ?

— Par-devant notaire.

— Alors, avec la part de ce… Legonidec, tu dis ?

— Oui, c'était son nom.

— Cela nous fait tout au plus cinq cent mille francs ?

— Cela ne nous fait rien du tout. Nous jugeons, l'oncle Charlot et moi, que nous sommes assez riches de notre propre fonds : cet héritage était vraiment du superflu. Nous ajoutons ce qui nous fût revenu à la part de Legonidec. Pauvre homme ! il n'a laissé personne qui pût en profiter. Sa lettre dit expressément : « Mon nom s'éteint avec moi… » Mais la compensation pour lui, la voici : ce nom, qu'il croyait disparu, survivra pour être béni. Il sera inscrit au fronton du sanatorium que nous avons convenu, M. Aubertin, Marc et moi, d'édifier là-bas, dans son pays natal, au bord de la mer, pour les petits enfants malades ou anémiés, et dont Greg sera un jour le directeur et le médecin.

— Moi ? monsieur Pierre ; vous avez pensé à moi pour ça ?

— Oui, petit Greg… Remercie ma tante, ajouta le jeune homme ironiquement ; c'est à elle que tu dois de l'apprendre aujourd'hui. J'aurais attendu quelques années, moi, pour te le dire. »

Greg s'était élancé vers Pierre, pendu à son cou, et le serrait à l'étouffer, mais n'articulait pas un mot.

Même à cette minute d'indescriptible émotion, il se possédait assez pour ne pas se trahir.

Enfin, un peu remis, plus sûr de lui, le petit-fils de Legonidec prononça, grave et assuré comme un prophète :

« Le bon Dieu vous bénira, monsieur, parce que vous êtes juste. »

Sa pensée s'était fait jour malgré tout !

Juste !… Moins absorbé par les divers incidents de cet entretien mouvementé, Pierre eût été surpris que sa communication éveillât une idée de justice, non de bonté, chez l'enfant.

Mais le mot passa inaperçu… Le jeune homme songeait combien la bénédiction divine avait besoin de s'étendre sur sa vie, et un involontaire soupir montait à ses lèvres.

« Pas un mot, n'est-ce pas, Greg, ni de ton avenir, ni de rien, à personne !

— De rien, à personne, répéta celui-ci d'une voix ferme et réfléchie, comme si, en refaisant cette promesse, il embrassait d'un regard intérieur tout ce qui, à jamais, devait rester scellé dans le tréfonds de sa mémoire.

— À présent, mon petit, va faire ta commission. »

Àces mots, M Saujon, que tant de déboires avaient tenue écrasée sur son siège, retrouva des forces pour bondir vers la porte :

« C'est me braver, Pierre ! je ne veux pas que tu revoies ces deux intrigantes.

— Et moi je vous défends d'insulter mes amis.

— Si tu revois les Lavaur, je te chasse.

— Le malheur, c'est que je suis chez mon oncle et qu'il est le chef de la communauté.

— Nous verrons bien… Tiens, si tu persistes, je te maudis !

Sa main s'étendait, tragique, prête à la réprobation dont elle le menaçait.

« Oh ! je peux affronter votre malédiction, puisque Greg assure que Dieu doit me bénir… »

Et, d'un signe de tête, il commanda au jeune garçon de passer outre.

Greg traversa le vestibule en courant, tant il craignait que « l'autre » n'intervînt à nouveau, et, franchissant d'un saut les marches du perron, il s'engagea dans l'allée principale à la même allure.

Chez l'oncle Charlot, un silence absolu régnait.

Caroline, toujours debout, suffoquait de rage à se sentir impuissante contre cette volonté calme, mais qui ne fléchissait point.

Après avoir suivi un instant petit Greg des yeux, Pierre, qui s'était rapproché de la fenêtre, revint se planter devant sa tante, et, d'un ton presque affectueux :

« Maintenant que nous sommes entre nous, je vais vous dire la vérité telle quelle : votre opinion sur ma conduite en sera modifiée, je n'en doute pas », affirma-t-il.

Et l'ayant doucement forcée de se rasseoir :

« Nous aborderons ensuite la question de bon voisinage. Vous me rendriez très malheureux en vous obstinant à cette brouille, dont le motif est puéril, si vous n'avez réellement rien à vous reprocher. »

Cette phrase était une question, mais « la vieille dame », qui aimait autant ne pas mentir à son neveu une seconde fois, jugea n'y point devoir répondre.

« Cela s'arrangera quand même, reprit Pierre, en réprimant un sourire moqueur tout prêt à soulever sa moustache, le mutisme de sa tante équivalant à un aveu pour lui. Si vous m'affectionnez un peu, vous en viendrez à le désirer. »

Elle le considéra curieusement.

« Est-ce que tu penserais à épouser cette petite ?

— Nous parlerons de cela plus tard. Écoutez d'abord ce que je vais vous dire. »

Et, longuement cette fois, dans tous ses détails, avec une chaleur d'âme qu'il s'efforçait de rendre communicative, le jeune homme redit la navrante aventure survenue à Legonidec et tout ce qui s'ensuivit pour le malheureux.

« Puisque vous me forciez à parler, j'ai dû employer devant Greg des termes qui atténuassent les faits, conclut-il. Mais le mot « association » est un leurre : c'est vol qu'il y a eu ; non vol prémédité, ni même conscient, mais vol consenti, néanmoins, par le silence gardé vingt-cinq ans. Dès lors, quel était notre devoir, à nous ? Répondez.

— Je t'avais exprimé à ce sujet ma façon de penser. Sans nier la dette, tu pouvais sauvegarder nos intérêts. »

Il secoua la tête.

« J'ai agi comme le commandaient la justice et le soin de notre honneur.

— Tout ça, c'est des grands mots !

— Vous voulez dire de grandes choses. »

Et, lui prenant les deux mains, essayant de transfuser à cette âme obtuse un peu de la clarté qu'il sentait illuminer la sienne, Pierre ajouta :

« Je vous en prie, ma tante, ne fermez pas volontairement les yeux à une vérité qui aveugle. L'honneur est le miroir où la conscience se juge. À la moindre tache, elle se sait déchue et connaît sa honte… Je veux voir clair en moi, pouvoir lever la tête et serrer la main des honnêtes gens : l'oncle Charlot pense de même.

— Oui, articula le paralytique avec toute la netteté, l'énergie dont il était capable.

— C'est une satisfaction qui vous coûte cher, observa Caroline avec amertume : seize cent mille francs !

— Mais aussi l'ouvrage est proprement fait ! » répliqua Pierre, une fierté joyeuse dans ses yeux noirs.

Pour le coup, cette étonnante repartie laissa M Saujon bouche bée.

Elle le considéra du regard dont on contemple l'incompréhensible.

Il riait, amusé, mais sans ironie, sans même une pointe de malice.

Après tout, pour cette pauvre femme, la fortune qu'on lui arrachait était la moitié de son cœur… Elle n'avait pas encore trop crié durant l'opération, pas autant que Pierre l'avait redouté : allons, elle se résignerait.

Il allait se mettre avec une activité double à la reconstitution de leurs vignobles : elle ne connaîtrait pas la gêne ; il s'en portait garant.

Doucement, il le lui dit.

« Que pensera-t-on de nous dans le public ? gémit-elle.

— Nous ne devons de comptes à personne. »

Elle se récria :

Comment ! nous aurons agi avec une telle générosité ; nous fondons une œuvre charitable, et on ne le saurait pas ?

— Pas par nous, tout au moins.

— Mais alors… à quoi bon ?

— À faire notre devoir. Notre silence, dans ce cas-là, c'est une garde montée devant l'honneur de l'oncle Odule. Comprenez-vous ?

— Non, avoua-t-elle candidement.

— Si nous avions profité de sa fortune, nous fussions devenus ses complices ; nous voici hors de cause ; mais son honneur, à lui, est entre les mains de ceux qui savent… »

Elle se leva, et, soupirant :

« Je vais renvoyer ma femme de chambre, puisqu'il nous faut vivre avec économie.

— Pourquoi cela ? Vos revenus vous permettent de vous faire bien servir.

— Si tu veux que je te dise, elle m'horripile, ma femme de chambre ; pour servie, je le suis trop : je n'y ai point été accoutumée. Elle prétend me coiffer, me faire changer de robe dès après déjeuner ; je crois que c'est ce qui trouble ma digestion… Oui, oui, décidément, je la renvoie. »

Quand la porte se fut refermée sur elle, Pierre se tourna vers l'oncle Charlot, qui avait suivi avec des sentiments divers cet entretien orageux.

Il souriait, maintenant.

« Tout s'arrange, vous le voyez, fit Pierre, venant embrasser tendrement le vieillard. Nous allons être heureux, vraiment heureux, je l'espère. »

Puis, plus bas :

« Si je suis encouragé par bonne-maman aujourd'hui, j'irai à Chalon dès demain et j'aborderai franchement la question avec M. et M Lavaur… »

Il s'interrompit : on sonnait à la grille.

« C'est le facteur », annonça-t-il.

Et il sortit pour aller recevoir son courrier.

13

Pierre s'était arrêté au milieu de l'allée, à la place même où il avait rencontré le facteur, et, après avoir glissé dans sa poche les prospectus de tout genre que ce dernier lui avait remis, il ouvrait, bien surpris, la lettre qui y était jointe.

Cette lettre était de Marc.

Marcenay ne l'attendait nullement, ayant pris les derniers mots de son ami pour une boutade lancée en manière de protestation contre l'exigence un peu tyrannique de sa mère.

Qu'est-ce que le comte de Trop pouvait bien avoir à lui dire de si pressé que cela ne souffrît pas même le retard de sa très courte absence ?

Et, inquiet, sans s'expliquer pourquoi, Pierre ouvrait sa lettre et la parcourait à la hâte, cherchant, au travers de ces longues pages, — elle en comptait huit, — quelque passage saillant qui la résumât…

Greg l'aborda au moment où ses yeux rencontraient cette phrase : « Dis à ma cousine ce que tu jugeras devoir le mieux me servir… À présent que cette espérance est entrée dans ma vie, je serais horriblement malheureux s'il me fallait y renoncer. »

« Monsieur, annonça Greg, bonne maman et M Gabrielle vont bien — il ne disait Gaby qu'avec l'oncle Charlot, — elles seront très heureuses de vous voir : seulement, il vous faut y aller ce matin, parce que, cet après-midi, elles seront à Chalon : M. Lavaur envoie sa voiture les chercher.

— Très bien ! répondit Pierre, sans quitter sa lettre des yeux. Toi, mon enfant, va tenir compagnie à l'oncle Charlot ; tâche de le distraire, de l'égayer. »

Le jeune garçon obéit ; mais, tout en s'éloignant, de temps à autre, il tournait à demi la tête, si tourmenté par la pâleur de Pierre, l'altération de ses traits !

« Il y a quelque chose qui le tracasse, et fort, même ! Il se débarrasse de moi en ce moment ; il ne veut pas que je voie qu'il a du chagrin ! Qu'est-ce qu'on peut bien lui avoir fait encore ? Tant de misères déjà qu'il a endurées ! Il serait temps que ça finît ! »

Un dernier regard jeté du côté de Pierre, après avoir franchi les degrés du perron, le lui fit apercevoir s'engageant dans les allées du labyrinthe. Il n'allait donc pas chez bonne maman Lavaur ? Qu'est-ce qui arrivait, Seigneur !

Et il lui fallait égayer l'oncle Charlot. En vérité il y avait l'esprit !

Il entra tout de même…

Pierre était allé s'asseoir sur un banc adossé au mur. Isolé par les sapins et les thuyas qui s'étendaient en rideau devant lui, il pourrait pleurer, on ne le verrait point.

Il resta quelques minutes le front dans ses mains, assommé par la brutalité du coup.

De temps à autre, cette plainte lui montait aux lèvres :

« C'est trop, cette fois, c'est trop… Je ne pourrai pas.

« Voyons donc cette lettre », reprit-il au bout d'un moment.

Un secret espoir lui venait de l'avoir mal comprise. Le tumulte de ses pensées, agitées aux premières lignes parcourues comme un torrent qui déborde, avait pu l'empêcher d'en bien saisir le sens.

C'est une pente de notre nature, cette pitié pour nos maux qui nous fait les nier, jusqu'à ce que notre âme s'y soit accoutumée.

Pierre ne pouvait s'abuser…

Après quelques mots touchant leur récente entrevue, Marc annonçait à son ami que sa marraine avait ainsi préparé son avenir. Il épouserait sa cousine Gabrielle et deviendrait l'associé de son oncle.

Tout se rencontrait dans cette combinaison, bien désintéressée de la part de sa chère et bonne marraine, puisque, à l'époque où elle la préparait, rien ne faisait pressentir son changement de fortune.

Sa lettre éclatait de reconnaissance pour la maternelle affection de « tante Marie », ainsi que Marc avait coutume d'appeler

M Calixte Lavaur.

Elle avait pensé à tout ; même à mettre un peu de roman dans ce mariage : « concession aux idées que se font les jeunes filles, et Gaby en particulier, sur ce grave événement », avait-elle dit à son neveu.

Leur idylle devait se nouer à Dracy, sous le regard indulgent de sa grand'tante, gagnée à sa cause, « non sans peine », affirmait tante Marie, et enfin définitivement conquise.

Pour Gabrielle, c'était à lui de transformer la très grande amitié qu'elle lui portait depuis l'enfance en un sentiment plus vif et de l'obtenir d'elle-même : le consentement de la famille étant subordonné au sien.

Marc ajoutait :

« De prime abord cela paraît la chose la plus simple, si j'en juge par la rapidité avec laquelle l'évolution s'opère chez moi. Mais il n'en va pas ainsi de ma cousine. Je tremble que, dans son désir de me nommer son fils, tante Marie ne se soit fait illusion.

« Je devine Gabrielle en garde. Vingt fois, durant les quelques jours que j'ai passés près d'elle, l'occasion s'est présentée de parler. Nous nous promenions des heures au jardin, bonne maman assise au bout de l'allée dans sa « niche » d'osier, les pieds au soleil, un reflet des jours pareils de sa jeunesse sur son bon vieux visage, tandis qu'elle nous suivait des yeux… C'était pour m'encourager : eh bien, je n'ai pas soufflé mot !

« Je me sentais intimidé, mais intimidé comme il est ridicule à un homme de l'être, sous le regard clair de Gaby.

« Ils se méfiaient, ces yeux si francs, j'en suis sur ! sûr ! Ils m'avertissaient de ne point m'aventurer à prononcer les mots qu'ils voyaient courir sur mes lèvres.

« Est-ce réserve, cet exquis sentiment qui ajoute tant de charme à la grâce d'une jeune fille ? Y avait-il autre chose dans cette barrière bleue, presque tendre, que, cependant, je sentais d'acier ?

« Ah ! mon ami ! tire-moi de peine. Demande-le-lui ; moi, je n'ose pas. J'ai peur de la réponse.

« Et, à côté de cela, elle avait pour moi des attentions ravissantes, des mots attendris en me parlant de mon enfance, de toi, de ta grande amitié pour moi.

« Vous avez comploté, paraît-il, de me faire rester dans l'armée : je suis avec vous…

« Je préfère mille fois ma carrière au commerce.

« J'acceptais de succéder à mon oncle par nécessité de me créer une position me permettant d'élever une famille. Cela m'aurait coûté plus que je ne peux te dire. Tante Marie s'en doutait bien un peu.

« Pas plus que mon oncle, elle ne mettra opposition à ce que je tente l'examen pour Saumur, à présent que me voilà, grâce à toi, frère, grâce à ton admirable désintéressement, si largement doté.

« Le seul obstacle, c'est donc ma sotte timidité vis-à-vis de ma cousine.

« Viens à mon aide, veux-tu ? Cette fraternelle affection, tu m'as si bien accoutumé à m'y appuyer, depuis le jour lointain où

tu me l'as offerte, que j'y ai recours dès que quelque chose accroche. Parle de moi à Gabrielle, dis-lui ce que tu jugeras devoir me servir. À présent que cette espérance est entrée dans ma vie, je serais horriblement malheureux s'il me fallait y renoncer.

« Ma vie… qui mieux que toi sait ce qu'elle a été bien longtemps. Jusqu'au jour où ma mère s'est enfin mise à m'aimer, je n'avais que marraine et toi. C'était beaucoup : vos deux cœurs sont si sûrs. Mais il faut croire le mien bien exigeant, puisqu'il réclamait encore. Pourquoi ai-je tant besoin de me sentir entouré d'affection ? peut-être parce que, tout petit, j'en ai été privé ! Toujours « le comte de Trop » ! Gênant quoi qu'il fasse, où qu'il se faufile ; dont on se débarrassait au profit de n'importe qui…

« Aussi la perspective d'un si complet changement dans mon existence me grise de joie.

« Je suis sur des charbons, lorsque je songe qu'avec un mot ma cousine peut souffler sur mes beaux espoirs, en faire un château en Espagne.

« Tu me diras : « Il est d'autres jeunes filles ; si tu es résolu à te marier et qu'elle te refuse décidément, tu chercheras ailleurs. »

« Mon pauvre ami ! que ce serait donc peu la même chose ! D'abord Gaby est la femme idéale, si charmante et si simple, dévouée comme une sœur de charité, témoin la façon dont elle dorlote sa grand'mère, intelligente, artiste même, et ne méprisant pas pour cela les côtés pratiques de la vie ; une énergie qui viendrait si à propos fortifier la mienne… Bref, la perfection, n'était ce diable de regard bleu qui me scelle les lèvres et me demeure une énigme.

« Et, à côté de cette considération primordiale, il y a encore la famille au milieu de laquelle je vivrais : un vrai foyer de tendresse ! Tu sais comme ils s'aiment tous. Pouvoir appeler tante Marie « maman », elle qui est ma vraie mère…

« Non, ne me dis pas qu'il peut être pour moi dans un autre milieu, un milieu étranger, de telles chances de bonheur.

« Dis-moi plutôt que tu vas plaider ma cause et la gagner.

« Gabrielle a pour ton caractère une telle estime ! Par toi elle se laissera convaincre.

« Tu as une manière d'aborder les choses de front qui vaut les calculs d'une habile diplomatie ; que dis-je ? elle vaut mieux ! tu réussiras, je m'en tiens pour assuré.

« Ce n'est pas pour te flatter, ce que je te dis là, mon bon Pierre ; c'est afin que tu comprennes de quel prix est pour moi ton intervention.

« Agis tout de suite, et si les terribles yeux bleus s'amollissent, si tu crois que je peux revenir, envoie-moi une dépêche.

« Ton frère de cœur,

« Marc. »

« À quoi bon se faire illusion ? murmura Marcenay, froissant dans ses doigts crispés la lettre de son ami ; voilà mon rêve à terre. Je ne lutterai pas contre Marc, je le sais bien.

« Mais alors, moi, que me reste-t-il ? Où sera ma joie en ce monde ? D'où pourra-t-elle bien me venir, désormais ? Vit-on sans joie ; sans un peu de joie, au moins ?

« Ainsi, il faut que le seul homme devant qui je doive m'effacer soit justement celui qui me barre le chemin. Mon pauvre comte de Trop ! si tu soupçonnais ce que tu me coûtes !… »

La révolte s'apaisait, mais le sacrifice n'en apparaissait que plus dur. C'est encore une dette que Pierre allait acquitter… pour l'honneur… comme l'autre.

Cette fois, c'était une promesse faite par l'enfant que l'homme se voyait sommé de tenir.

Et vraiment il fallait cela ! son amitié pour Marc n'eût pas suffi, si profonde et sincère qu'elle fût.

Mais le passé venait de se lever, il se tenait devant lui sévère, prêt au reproche…

Pierre se revoyait à genoux près du lit où le comte de Trop gisait si faible, si triste. Il se revoyait lui demandant pardon et lui disant : « Eh bien, moi, je t'aimerai pour ceux qui ne t'aiment pas. Si tu veux de mon amitié, elle ne te manquera jamais, en aucune circonstance de la vie, je te le jure. Tu passeras avant moi, avant tout. Tu as eu de la misère au collège : sois tranquille, c'est fini ; tu auras ta part de bonheur comme les autres. Et je n'en prends pas l'engagement sans savoir ce que je dis, ni pour un temps. C'est pour toujours que tu as en moi un frère. »

Marcenay ne s'était jamais jugé quitte, jusqu'ici, envers celui dont il avait failli causer la mort : il le serait, cette fois ! Sa dette serait payée. Peut-on plus que ce qu'il allait faire ! Il ne le croyait pas…

Et cette pensée lui vint, qui le fortifia. En même temps que la sienne, il acquitterait encore la dette de l'oncle Odule vis-à-vis de

son ami.

De fait, si la naissance de Marc avait été accueillie comme un malheur, celui qui avait porté la ruine dans sa famille n'y avait-il point de part ?

Et Gaby ?... Pauvre Gaby !... Pierre l'associait dans son cœur à son sacrifice, devinant qu'il lui en coûterait...

Allons, il ne s'agissait pas de s'apitoyer : c'est ainsi qu'on perd ses forces. Tout de suite, dans la fièvre de la souffrance, sans regarder en lui, ni songer à lui, encore moins à elle !... il allait marcher comme au feu : l'honneur sonnant la charge ; s'il attendait demain, il ne parlerait pas !

Le temps de changer de costume, et il se dirigeait vers la maison voisine.

Introduit au salon, Pierre n'y rencontra que bonne maman, affable et accueillante comme toujours, avec une petite nuance, toutefois, un certain embarras qui pouvait s'expliquer de deux manières : par la brouille survenue entre elle et M Saujon ou par l'alliance conclue avec sa belle-fille au détriment de Marcenay.

De la brouille, ils s'en expliquèrent sur-le-champ, la mettant à son point par une ou deux plaisanteries et se confiant au temps et à l'ennui pour amener Caroline à résipiscence.

Puis Pierre annonça, pressé d'accomplir son message, content que l'absence de Gabrielle lui permît de s'entendre tout d'abord avec bonne maman :

« Je vous apporte des nouvelles de Marc :

« Il me fait, dans la lettre que je viens de recevoir, toutes ses confidences, et ma visite a surtout pour but d'en conférer avec vous qui lui êtes acquise, me dit-il. Somme toute, vous avez devant les yeux quelque chose comme un ambassadeur, chère madame.

— Chut ! chut ! pas si haut, supplia bonne maman à voix basse. De ma chambre, où est Gabrielle en ce moment, on entend tout ce qui se dit ici. »

Et elle expliqua :

« Elle est en train de réparer mon chapeau, dont le maudit chat de Blanche, en pension chez nous depuis quelques jours pour sa santé, a jugé à propos de dévorer la garniture : un oiseau des îles.

« Et Greg a dû vous le dire : mon fils nous envoie chercher. Ils donnent ce soir un dîner de cérémonie ; on ne veut pas que Gaby en soit privée… et… je n'ai qu'un chapeau, moi, cher monsieur. De mon temps, les femmes en usaient ainsi ; les choses n'en allaient pas plus mal : je crois même qu'elles allaient mieux ! Dans certains ménages, la toilette de madame devient une calamité.

« Mais Gabrielle aura vite fait de réparer la sottise du chat : elle est si adroite.

« Que me disiez-vous de mon neveu ? Revient-il bientôt ?

— J'espère qu'il le pourra », repartit Pierre, négligeant de baisser la voix ainsi qu'on l'en priait.

Et, faisant à bonne-maman un signe d'intelligence :

« Je vais vous lire sa lettre : elle attendrirait un rocher ! »

Le jeune homme avait compris que sa volonté le trahirait et que ses lèvres se refuseraient à prononcer les paroles menteuses qu'il eût été condamné à dire.

Au reste, quel plaidoyer eût valu cette lettre où Marc, ne parlant pas pour être entendu de Gabrielle, exprimait cependant les sentiments les plus propres à toucher la jeune fille.

Et Pierre lut à haute voix, s'interrompant de temps à autre, pour permettre à bonne-maman d'approuver, de s'exclamer à son aise.

Lorsqu'il eut achevé, il ajouta d'une voix blanche, où l'observateur, doué du sens le plus rudimentaire, eût deviné l'effort surhumain que coûtait cette phrase à celui qui la prononçait :

« Cher comte de Trop ! moi qui ai failli le tuer jadis, je voudrais que mon intervention d'aujourd'hui achevât de compenser tout ce que cet accident a eu pour lui de conséquences fâcheuses ; tant de dures années où sa mémoire affaiblie ne s'assimilait les choses qu'au prix d'un excès de travail : vous vous rappelez, madame, la peine qu'il a eue pour mener à bien ses études ; cela par ma faute… Aussi, je souhaite de tout mon cœur que ce mariage ait lieu, puisque Marc ne voit son bonheur que là.

— Oui, oui, sûrement, il est désirable que ma petite-fille consente à épouser son cousin ; Marie me l'a fait comprendre ; nous sommes tous d'accord à ce sujet maintenant, et je suis enchantée de voir que vous pensez comme nous. Mais mon neveu dit être aujourd'hui largement doté, observa bonne-maman ; qu'entend-il par là ?

— Il vous l'expliquera lui-même, madame. Sa situation a, en effet, subi une modification heureuse. M. Aubertin vient de rentrer dans une très forte créance, dont rien ne lui laissait prévoir le remboursement jusqu'à hier matin.

— Eh ! eh ! fit bonne maman, hochant la tête avec une satisfaction évidente ; voyez-vous cette petite qui va se trouver riche en entrant en ménage ! Oui, il pourra maintenant tenter l'examen, ce brave Marc. Je crois que cela sourira davantage à Gaby qu'il soit officier. Mais, que fait-elle donc ? Elle est plus leste que cela à exécuter les petits travaux de ce genre, d'ordinaire. Elle doit bien vous savoir là, cependant. »

Et, élevant la voix :

« Tu n'as pas fini, mignonne ? nous avons une visite. »

De très loin, des profondeurs du cabinet de toilette, cette réponse lui parvint :

« Je sais… Je viens tout de suite.

— Apporte mon chapeau, que je voie comment tu l'as orné. »

Une minute s'écoula encore. Enfin la jeune fille parut. Après avoir, remis le chapeau à bonne maman, elle vint tendre la main à Pierre, et, avec un sourire résigné :

« Vous avez fait un bon voyage ? demanda-t-elle ; vous êtes content du résultat ?

— Tout à fait », répondit-il, incliné devant elle, en effleurant de ses doigts frémissants la main tendue vers lui.

Gabrielle n'eut pas le loisir de le questionner à nouveau : sa grand'mère l'appelait.

« Gaby ! ma chère ! s'exclamait la bonne dame, consternée ; tu as donc laissé tomber ces plumes dans l'eau ? Elles sont complêtement défrisées ; ce chapeau n'est plus mettable. Me voilà bien !... »

Pauvre Gaby !... en les posant, elle avait pleuré dessus... Elle n'était pas coupable d'autre chose...

14

« Comme te voilà beau ! Tu n'es pas fatigué, Greg ? On ne peut plus te nommer petit Greg ; tu m'arrives au front, moi qui suis très grande.

« Alors, tu reviens d'assister au mariage du comte de Trop ? Qui nous l'eût dit, il y a quelques années, que tu assisterais à son mariage et que tu rapporterais de la noce une figure épanouie ? »

Catherine Dortan le regardait dans les yeux en disant cela.

Et Greg riait, l'air parfaitement heureux.

Il allait sur seize ans et portait avec élégance l'uniforme du collège Bretennière, où Pierre le faisait élever.

On le nommait Grégorio là-bas, comme au IV siècle les jeunes étudiants d'Athènes appelaient son saint et illustre parrain : Grégoire de Naziance ; ou bien encore : docteur Chaverny.

Car il n'était pas un bobo qui ne passât par ses mains avant d'aboutir à l'infirmerie, rendue inutile bien souvent, grâce à l'intuition qu'avait Greg des premiers soins à donner.

C'est en retournant à Dijon qu'il s'était arrêté à Beaune entre deux trains, afin d'embrasser sa vieille amie Catherinette et de lui conter ses impressions.

Premier garçon d'honneur avec Jeanne Lavaur, voilà quel avait été son rang à la cérémonie.

Venaient ensuite Omer Nochard, de Mortagne, Dolmer, Courtois : tous, au bras, les amies de la radieuse épousée.

Lorsqu'ils se disaient au revoir, là-bas, à Dôle, les sous-officiers de dragons, ils n'avaient pas prévu que ce serait le mariage du comte de Trop qui les réunirait…

Un seul d'entre eux avait pu assister à celui de Pierre, deux ans auparavant, expliquait Greg à Catherinette, tout en revenant lentement vers l'hôpital, où elle lui avait préparé, dans sa chambre, un bon petit goûter, le croyant encore un bébé sensible aux friandises.

« Reprends donc de plus loin, depuis le commencement, veux-tu ? Il y a des détails que je n'ai jamais connus, d'autres que j'ai oubliés…

— Nous nous sommes si peu vus l'année dernière ! Toutes les vacances, vous les avez passées aux Égrats ?

— Oui. J'avais profité du moment de répit que me donnait ma santé pour aller tenir compagnie à mon père durant une absence de mon frère Alban et de sa femme.

— Le commencement, fit Greg, secouant sa tête brune avec un vieux regain de mélancolie, au souvenir de ce temps-là : il n'est pas gai, le commencement !

« Quelle semaine, celle qui a suivi notre retour de Paris, Catherinette ! »

Greg différa un instant d'entreprendre le récit que lui demandait la vieille fille pour lui offrir son bras, disant :

« Appuyez-vous bien, ma bonne Catherinette ; je suis fort, allez ! »

Elle se redressait, toute fière de marcher au bras de ce gentil cavalier. Et lui souriait, fier aussi de servir de soutien à l'amie de sa maman.

Il reprit :

« M. Pierre voulait à toute force avoir l'air satisfait. J'aurais mieux aimé qu'il pleurât du matin au soir que de lui voir la figure qu'il avait !

« Et je ne savais rien de rien ! si ce n'est ce que m'avait dit en sanglotant l'oncle Charlot :

« — Pas… possible… »

« De ma vie je ne me suis senti si malheureux. Non, non ; pas même après la mort de mon grand-père ; pas même après que j'eus enterré ma mère Norite et que j'étais, seul avec mes oies, en chemin pour l'inconnu…

« La vieille dame s'en allait, pleurant tout bas son argent : aucun ne parlait. On aurait cru qu'il y avait la mort dans la maison à

nous voir marcher pareils à des ombres et fermer les portes en grand silence.

« Nous n'apercevions même plus M Gabrielle. Son père les avait fait venir à Chalon, elle et bonne maman.

« La femme de chambre prétendait bien que c'était pour quelques jours ; mais la cuisinière affirmait avoir entendu parler d'un grand voyage…

« Au résumé, on ne savait rien de précis.

« C'est moi, maintenant, qui lissais les cheveux de l'oncle Charlot et fleurissais sa boutonnière. Je ne le quittais pas, ne devant plus retourner à l'école, puisque, à Pâques, j'entrais au collège.

« Un matin, je conduis M. Saujon dans son fauteuil roulant jusqu'aux pelouses, à l'entrée du labyrinthe, où, la veille, j'avais vu des violettes en fleur.

« Je me souviens qu'il faisait un joli temps, un temps gai, Catherinette, un de ces jours où, sans savoir pourquoi, on a envie de rire, malgré soucis et chagrins.

« C'est le soleil du printemps qui vous entre dans la peau, je me figure, et qui s'en va jusqu'au fond, dans le noir du cœur, y porter l'envie de se réjouir.

« Encore un peu, j'aurais chanté.

« Ça me mettait si bien en colère de me sentir presque joyeux qu'il me prenait des tentations de me battre.

« Pour me forcer à être triste, je me tournai vers l'oncle Charlot, qui, lui, gardait sa figure désolée, et je lui dis :

« — Ces violettes embaument ; je vais vous en cueillir un bouquet. »

« Il me faisait presque autant pitié que M. Pierre.

« J'étais accroupi dans l'herbe, à deux pas de lui, quand j'entends grincer la porte du jardin. Je lève un peu la tête pensant que c'était peut-être bien notre chasseur. Il était parti dès l'aube pour aller tirer des bécasses dans les bois ; il ne devait pas revenir déjeuner ; mais, l'ennui le gagnant partout, rien d'étonnant qu'il eût changé d'idée…

« Et qui est-ce que j'aperçois au lieu de M. Pierre ? M Gabrielle qui venait vers nous.

« Elle n'avait pas l'air joyeux, tant s'en faut ! Et la voilà qui dit à l'oncle Charlot en l'embrassant :

« — Mon vieil ami, j'ai pris une grande détermination. Il le fallait… puisque tout le monde, M. Pierre comme les autres, juge que je devais dire oui… Je me suis fiancée hier à mon cousin Marc.

« Il mérite bien qu'on l'aime, le cher garçon, mais… »

« La voilà qui se met à pleurer, la tête sur l'épaule de l'oncle Charlot, auprès de qui elle s'était assise.

« Si j'étais embarrassé de savoir quoi faire, vous vous en doutez, Catherinette !

« Après qu'elle s'est un peu remise, elle reprend :

« — J'ai de la peine à la pensée que je quitterai Dracy, bonne maman, vous tous…

« Je n'aurais pas cru que l'on pût pleurer quand on se fiançait ; mais bonne maman, qui m'a vu les yeux rouges ce matin, m'a assurée qu'elle avait pleuré toute la nuit, elle, quand on lui avait fait promettre d'épouser mon grand-père, parce que c'est très grave une pareille résolution, et que, après tout, on entre dans une vie nouvelle où beaucoup de peines nous attendent » : ce sont ses propres paroles.

« Vous ne le direz à personne, oncle Charlot, absolument à personne ! que je suis venue vous confier cela et que j'ai encore un peu pleuré. Voilà que c'est fini. Au fond, je suis très contente.

« Ce pauvre Marc… Il m'a dit ce matin, dans sa joie de voir son avenir fixé : « Il y aura donc au monde quelqu'un pour qui je ne serai pas le comte de Trop » !

Greg s'interrompit de faire parler Gabrielle, observant à Catherine Dortan :

« Et moi, je pensais : il se fourre le doigt dans l'œil jusqu'au coude ! S'il a jamais été le comte de Trop, c'est bien aujourd'hui.

« Puis, ennuyé à la fin d'avoir l'air d'écouter sans qu'on le sût, je me relève et je vais offrir mes fleurs à M Lavaur.

« — Comment ! ami Greg, tu étais là ? »

« Elle paraissait un peu fâchée ! Je réponds : « oui » de la tête, en larmoyant, mais en larmoyant si fort que ça ressemblait à des beuglements : on aurait dit qu'on m'écorchais. Elle était loin, mon envie de chanter !

« Et pas moyen de me taire : plus j'essayais, plus je criais fort.

« Je me mets à protester :

« — Eh bien, s'il l'a dit, M. Pierre, qu'il fallait que vous épousiez votre cousin, il a menti une fois dans sa vie, et c'est ce jour-là. »

« Et me revoilà à beugler de plus belle. Je crois que ça l'ennuyait, ce que je venais de dire. Elle avait l'air de ne savoir quoi répondre.

« Après avoir embrassé bien fort l'oncle Charlot et pris le bouquet que je lui offrais, elle insista :

« — Je n'ai prévenu personne que je venais ; n'en parlez ni l'un ni l'autre : Marc fera sa visite à M Saujon cet après-midi. »

« Bien vite elle se sauva.

« Moi, je beuglais toujours.

« Ainsi, c'est son cousin qu'elle allait épouser !... Voilà surtout ce qui me mettait en fureur, car, si je l'eusse appris à temps, il y aurait eu du remède.

« J'en vins à ne plus pouvoir tenir ma langue. Me plantant droit devant l'oncle Charlot, que cette nouvelle paraissait avoir pétrifié, tant il restait immobile et muet, je lui dis :

« — C'est un malheur ! et un malheur pour tout le monde, que ce mariage-là. Je sais, moi, qui M. Marc aurait dû épouser. Il n'aurait pas été « le comte de Trop » pour elle !

« Oui, je le sais. »

« L'oncle Charlot me fit signe de parler.

« — Eh bien, voilà ce que je sais. L'autre jour, quand M Blanche était ici avec sa sœur et qu'elles m'ont appelé pour jouer au croquet, nous avons vu tout à coup arriver M. Marc. Il descendait de voiture devant la maison. On a jeté là les maillets, naturellement.

Et, avant de rejoindre tout le monde au salon, en arrangeant ses cheveux, que le jeu avait pas mal défrisés, M Blanche s'est exclamée :

« — L'uniforme lui va-t-il assez bien ! C'est fâcheux que je n'aie pas voix au chapitre : il ne le quitterait jamais. Quel superbe officier cela ferait ! Et si brave ! »

« Il ne devait pas être encore question de fiançailles avec sa sœur ; en tout cas, elles n'étaient point au courant de ce maudit projet, car M Jeanne a répliqué en riant :

« — Tu es sans cesse à chanter les louanges de Marc ; songerais-tu à l'épouser ? »

« M Blanche est devenue plus rouge qu'une cerise. Et je ne pense pas que ce qu'elle a répondu veuille dire non ; le voici :

« — Cela ne regarde que mon cousin, ma petite. Si tu supposes qu'il tienne à le savoir, dis-lui qu'il s'en informe. »

« — Qu'en pensez-vous, oncle Charlot ? »

« Alors, lui, tout de suite me fait un signe, et commande :

« — Va… »

« Aller où ?…

« Il m'indique la grille du regard.

« — C'est M Gaby que vous réclamez ?

« — Non, non, non…

« — Mais qui alors ?… »

« Enfin, j'arrive à comprendre qu'il désirait parler au comte de Trop.

« Je vole !…

« Celui-ci me suit sans se faire prier.

« Une fois devant le fauteuil de M. Saujon, nous voilà tous les deux à le regarder pour essayer de deviner ce qu'il veut dire.

« Alors le pauvre vieux bégaye :

« — Greg… est… ma voix. »

Et, à moi : « Parle. »

« Si cela m'allait ! vous le pensez, Catherinette. Je ne me suis pas fait prier, je vous l'assure, et j'ai répété tout ce que M Blanche avait dit devant moi.

« Le comte de Trop écoutait, bien surpris.

« Après que j'eus débité mon histoire, l'oncle Charlot joignit ses mains, les souleva, ce qui demande un effort terrible de sa part, et, s'y reprenant à dix fois, finit par articuler en pleurant lui-même :

« — Gaby pleure… Pierre… malheureux. »

« M. Marc nous regardait l'un après l'autre, l'air indécis…

« Enfin, il me commanda d'une voix très douce :

« — Dis tout ce que tu sais, mon petit Greg, tout ! »

« Ça me délie la langue de la belle façon, ce commandement-là !

« Et je me mets à lui conter ce qu'avait rêvé l'oncle Charlot, et que M. Pierre et M Gaby avaient l'air de si bien s'entendre que l'oncle se croyait déjà à la noce, et tout le reste…

« — Voilà donc pourquoi ma cousine a pleuré… Ah ! les braves cœurs qui se sacrifiaient pour moi ! J'y vais mettre bon ordre, rassurez-vous », s'écrie le comte de Trop.

« Et il part en courant.

« Comment s'y est-il pris, je n'en sais rien, ni personne…

« Le soir, M. Pierre et lui ont eu une grande explication. Puis, le lendemain, le comte de Trop est rentré à son régiment.

« Alors ont eu lieu les vraies fiançailles ! Malgré les peines de la vie prévues par bonne maman, à celles-là personne n'a pleuré !

« M. Pierre et M Gaby se sont mariés au mois d'août suivant, vous vous le rappelez, Catherinette : je vous l'ai écrit.

« M. Nochard est venu de Vendée pour assister à la noce, et M. Marc a été garçon d'honneur avec M Blanche.

Il avait été admis à Saumur le mois précédent.

« Elle paraissait si fière et si ravie d'être au bras de son cousin, M Blanche ! Ils ont passé les vacances à la Foussotte. La moitié

du temps, ils étaient chez nous pendant le voyage de noce de M. et M Pierre, et on voyait qu'ils s'aimaient bien.

« Savez-vous par où M. Marcenay a ramené sa femme ? Par la Bretagne. Ils ont choisi ensemble, l'emplacement où sera construit le sanatorium projeté.

« C'est le comte de Trop et sa fiancée qui ont été parrain et marraine de la petite chérie née il y a deux mois.

« Oh ! Catherinette ! quel trésor que cet amour de petite fille ! Jusqu'à la vieille dame qui en raffole, si bien qu'elle en a oublié presque ses maux d'estomac.

« On l'a nommée Marie-Blanche-Hélène : et c'est le nom d'Hélène qu'elle portera…

« Lorsque M. Pierre me l'a dit en la déposant sur mes genoux, à mon arrivée, l'autre jour, j'ai été tout saisi. Je l'ai regardé sans rien répondre ni demander…

« Mais il faut croire que mes yeux ressemblaient à deux points d'interrogation… Il a ajouté tout de suite en caressant les cheveux dorés de la mignonne :

« — C'est un nom qui doit te plaire, puisque c'était celui de ta mère, Greg. Mais il a existé une autre personne qui s'appelait ainsi… Celle-là ! il faut absolument qu'elle protège ma fille pour que la chérie soit heureuse… »

« J'ai pensé :

« — N'ayez crainte ! Il y a quelqu'un qui le lui demandera soir et matin, toute sa vie… »

« Mais je ne pouvais pas le dire, n'est-ce pas, Catherinette ?…

« M et M. Marc Aubertin vont habiter Lyon ; c'est dans cette ville qu'est le régiment du comte de Trop ; — il n'a pas perdu son nom dans la famille, encore qu'il n'y ait plus aucun droit, — fit Greg en riant.

« L'année prochaine, on posera la première pierre du sanatorium que M. Marcenay et lui ont décidé de fonder là-bas, où est né mon grand-père et sous son nom, afin de réhabiliter sa mémoire.

« Nous avons comploté quelque chose avec M Jeanne, qui, elle, veut être sœur hospitalière. Elle entrera à l'hôpital de Beaune, et, une fois professe, obtiendra d'essaimer à Rokyver avec vous et quelques religieuses, pour m'aider à soigner nos petits malades.

— Cela pourra se faire, murmura Catherinette Dortan ; en tout cas, ce n'est pas moi qui y contredirai. »

Greg releva la tête, un rayonnement attendri dans ses yeux noirs, en reprenant :

« Lorsque le nom calomnié de Jean-Baptiste Legonidec brillera en lettres d'or au fronton du sanatorium fondé en partie avec l'argent qui lui eût appartenu, et que moi, son petit-fils, par la protection de mon père adoptif, — je peux bien appeler M. Marcenay ainsi après ce qu'il a fait pour moi, — je serai devenu le médecin de ces petits enfants qui apprendront à vénérer le nom de mon grand-père, c'est alors que tout sera pardonné, oublié, réparé, dites ? Catherinette… »

P. Perrault

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Pour_l%E2%80%99honneur. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.